

VOYAGE

AÉRIEN.

La Rochelle,

GUSTAVE MARESCHAL, RUE DE L'ESCALE, 20.

1836.


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY

VOYAGE AÉRIEN.

Typographie de G. MARESCHAL.



DÉDIÉ

Aux jeunes Etudians.

Delectando, pariterque monendo.
Je voudrais instruire en amusant.
HORACE. — *Art poétique.*

LA ROCHELLE,
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES;
PARIS,
CHEZ GAUME FRÈRES,
Rue du Pot-de-Fer, n° 5.

1836.

584

❀

Avertissement.

Cette relation a été composée après la lecture du beau Voyage en Orient de M. A. de LAMARTINE. C'est là qu'on a puisé l'idée d'un jeune pélerin brûlant de foi et d'enthousiasme à la vue de Jérusalem, des lieux saints et des montagnes de la Syrie. En outre, le caractère du principal personnage mis en scène est emprunté aux révélations de ce grand poète sur une femme extraordinaire, Circé des déserts, qu'il nous dépeint sous une forme si dramatique dans ses récits enchanteurs.

La manière de voyager que l'on prête à ce personnage et les aventures auxquelles elle a donné lieu seront sans doute du goût des jeunes lecteurs; mais elles paraîtront d'abord invraisemblables aux mères de famille qui, par la plus louable sollicitude, lisent les ouvrages destinés à leurs enfans. Ces courses aériennes, au moyen d'un attelage inusité de nos jours, leur sembleront une réminiscence des prestiges de la féerie. Un extrait d'un ouvrage périodique fort intéressant prouvera que de tels voyages ne doivent pas être relégués dans le domaine de l'impossible : c'est une découverte assez nouvelle due à un professeur Allemand. Ainsi, grâce à lui, les amateurs de voyages auront à leur service des coursiers ailés qui leur feront parcourir des espaces immenses plus agréablement que sur les routes terrestres, et cela, dans quelques heures et à peu de frais.

Le père de famille qui a écrit cet opus-

cule pour ses enfans et leurs jeunes amis ne le destinait pas d'abord à l'impression. Les exhortations des personnes éminemment honorables auxquelles il l'a soumis ont pu seules l'y déterminer. Il l'offre donc aux jeunes étudians, dans l'espoir de leur être agréable, et en formant des vœux pour que ses faibles efforts contribuent, avec les leçons de leurs parens et de leurs maîtres, à leur inspirer les sentimens qui peuvent seuls les rendre heureux.



VOYAGE AÉRIEN.

Introduction.

DANS un château de cette partie du Poitou, appelée le Bocage, vivait une de ces familles modèles de toutes les vertus. Chérie des habitans de la contrée et surtout des pauvres, elle goûtait dans une riante solitude cette paix, ce bonheur que l'on cherche en vain dans le tumulte du monde. Cependant un malheur irréparable vint la frapper : la mort lui ravit le meilleur des époux et des pères. Madame de Nelsan trouva dans sa douleur une grande consolation : le ciel lui avait conservé avec ses quatre enfans le père le plus tendre,

homme instruit et aimable, qui ne s'était jamais séparé d'elle. M. de Frimont, plein de tendresse pour ses petits-enfans, se voua avec elle à leur éducation. Deux filles, Laurence et Julia, retraçaient déjà les précieuses qualités de leur mére, et leurs jeunes fréres, Théodore et Ferdinand, qui étaient jumeaux, donnaient aussi les plus douces espérances. Doués d'une intelligence précoce, d'un caractère aimable et de sentimens généreux, ils avaient atteint leur douzième année, sans qu'aucun débat eût altéré cette affection mutuelle qui faisait la joie de leurs parens.

Le temps était venu de les initier au plus auguste des mystéres, et de les faire participer aux avantages de l'éducation publique. Il fallut donc les envoyer au collége. La séparation fut pénible. Dix mois parurent bien longs, surtout à leur mére. Les jeunes étudians firent la quatrième avec succès, et l'époque fortunée des vacances étant venue, ils arrivérent palpitans de plaisir au séjour de leur enfance, où ils furent accueillis avec tendresse. Oh! qu'elle était heureuse cette famille, surtout lorsque ces aimables enfans présentérent les beaux livres, prix de leur travail et de leur sagesse!

Après quelques jours consacrés aux doux entretiens, aux visites, aux promenades, ils se souvinrent qu'avant leur départ pour le collége, leur grand père avait

l'habitude de récompenser l'application d'une semaine par le récit de ses voyages et de ses aventures. Ancien officier de marine, M. de Frimont avait long-temps parcouru les mers; il avait visité l'Europe et l'Asie. Ses narrations intéressaient vivement ses jeunes élèves; elles les amusaient plus que les thémes et les analyses. Grand papa, lui dirent-ils, nous avons été long-temps privés de vos histoires : ne voudriez-vous pas nous en raconter encore? Volontiers, mes chers enfans; vous méritez bien ces nouvelles preuves de satisfaction. Mais dix mois de plus pèsent sur la tête de votre grand' pére; sa mémoire commence à se ressentir de ce fardeau; j'ai besoin de rassembler mes souvenirs. En attendant, j'espère vous dédommager. Le fils d'un ami d'enfance, d'un compagnon d'armes vient de m'envoyer la relation de son voyage au Levant. Si cela vous convient, nous en ferons la lecture. — Tout de suite, grand papa; et le bon vieillard leur donne rendez-vous au bosquet, sous un berceau de grenadilles. Les enfans se hâtent d'aller avertir leur mère, qui les suit avec ses filles tenant en mains leurs broderies, et l'on se groupe en silence auprès de M. de Frimont qui prélude à sa lecture par ces paroles.

Jusqu'ici, mes enfans, nous avons parcouru la terre et les mers : aujourd'hui c'est dans des espaces inconnus que je veux vous conduire; la route des airs va s'ouvrir devant vous, comme devant Triptolème,

quand il portait à Athènes les riches présens de Cérès. Vous n'avez pas oublié ce qu'il disait au roi Lyncus.

Veni nec puppe per undas,
Nec pede per terras, patuit mihi pervius æther.
OVIDE. L. 5. — 17.

Je n'ai point avec peine
Suivi de longs chemins, ni sillonné les mers.
Sur le char de Cérès voyageant dans les airs.....
De St.-ANGE.

Je vous vois sourire. Vous brûlez déjà de vous élancer dans cette nouvelle carrière. Eh bien! partons! mais il ne vous déplaira pas, je pense, de faire d'abord avec mon jeune ami, Théophile, un petit pélerinage à Jérusalem. Nous n'en serons que mieux préparés pour un voyage dont vous avez sans doute pressenti les dangers. Puis, prenant le manuscrit, il satisfait en ces termes l'impatience de ses joyeux auditeurs.



CHAPITRE I.

Desirs d'enfance. — Mort d'une mère. — Départ du jeune Pèlerin. — Tempête. — Vœu. — Jérusalem et les lieux saints. — La Caravane attaquée. — Délivrance extraordinaire..

Ma mère avait une bible ornée de jolies gravures. Dans mon enfance, elle se plaisait à me la faire lire sur ses genoux. La vue et l'explication des images étaient la récompense d'une leçon bien apprise. Elle me montrait sur la carte les lieux cités dans l'ancien et le nouveau Testament, et je lui exprimais souvent le desir de voir les contrées où tant d'événemens et de prodiges s'étaient opérés. Ce desir n'avait fait que s'accroître avec les années. Mais depuis la mort du meilleur des péres, j'étais l'unique bien, la seule consolation de cette mére bien-aimée : pouvais-je penser à

me séparer d'elle? la voir, lui parler, l'entendre, c'était pour moi le souverain bonheur. Hélas! il fut promptement évanoui! une maladie grave se déclara, et bientôt je n'eus plus de mère! Tout bon fils comprendra ma douleur. Elle absorbait toutes mes pensées. J'avais à peine vingt ans et la vie me devint à charge; je la voyais s'éteindre avec joie. Je priais le ciel de hâter le moment qui devait me réunir à l'objet de mes regrets. Mes nuits se passaient dans de cruelles insomnies, et si parfois le sommeil donnait quelque relâche à ma tristesse, mes songes me rappelaient encore ma mère : je la voyais. Douce illusion, qui, se dissipant au réveil, me rendait encore plus malheureux! Une nuit je crus entendre sa voix : Fils chéri, disait-elle, que sont devenus les projets de ton enfance? le Calvaire est l'école du chrétien. Pars! du haut des cieux, ta mère veillera sur toi! Ces paroles, ranimant mes desirs, donnèrent une direction de plus à mes pensées et ma douleur fut plus calme, plus résignée. Ma santé se rétablit peu à peu et je me déterminai à partir. Au mois d'avril 1834, je me rendis à Marseille, d'où je fis voile pour Smyrne. Notre navigation fut heureuse. A Smyrne un brick, à la destination de Jaffa, se disposait à sortir du port : je m'y embarquai avec d'autres pélerins. Le troisième jour, nous nous trouvions en vue de l'île de Chypre, et déjà mes avides regards cherchaient la terre de mes prédilections, lors-

qu'une violente tempête se déclara. Jouet des vents furieux, notre navire est emporté en tournoyant sur les flots ; dans un moment les voiles sont déchirées, le grand mât tombe avec fracas ; les vagues se précipitent comme d'énormes avalanches sur notre navire ; le naufrage et la mort étaient certains. Les passagers consternés priaient dans un morne silence. Tout à coup le capitaine s'écrie : voici le Mont Carmel ! Faisons un vœu à la Vierge ! Aussitôt il se prosterne sur le pont, avec ses matelots ; nous suivons leur exemple, et nous entonnons l'hymne *Ave maris Stella !* Qu'il parlait à l'ame ce chant solennel, dans un tel moment ! Je m'y unis avec ferveur. Mais en élevant mes yeux vers cette étoile de la mer, je pensais moins à ma fragile existence qu'à l'accomplissement de mon pélerinage. Notre prière fut exaucée : bientôt le vent s'appaise, les flots se calment, et le soir même nous entrons dans le port de Jaffa, l'ancienne Joppé des Hébreux. La vue de l'hôpital de cette ville me fut pénible ; il me rappela la perte d'un grand nombre de nos braves soldats, victimes d'un horrible fléau, pendant la campagne d'Égypte. Il me semblait voir encore le beau tableau qui retrace avec tant d'énergie ce malheureux événement.

Partis le jour suivant pour Jérusalem, nous y arrivâmes un peu avant la nuit. Il me serait impossible de dire ce que j'éprouvai à l'aspect de l'antique Sion,

de cette colline mystérieuse où s'était accompli le grand sacrifice. Nous nous arrêtâmes tous d'un mouvement spontané ; un sentiment profond, indicible, s'empara de notre ame, et nous demeurâmes quelques instans à genoux sur cette terre si justement nommée Sainte. Je me rendis au couvent des religieux, gardiens du Saint Sépulcre, qui me reçurent avec la plus gracieuse cordialité.

On ne s'attend pas sans doute que je donne ici des détails sur cette ville célèbre. Oserais-je l'entreprendre après tant d'illustres voyageurs ! Je connaissais la plupart de leurs ouvrages et j'avais emporté avec moi l'Itinéraire de Paris à Jérusalem. Je lus avec plus d'intérêt et d'enthousiasme que jamais les admirables pages du grand écrivain de notre siècle, puis, l'Évangile à la main, accompagné d'un religieux, je visitai la voie douloureuse et les autres lieux de dévotion qui se trouvent dans l'enceinte et à l'extérieur, Gethsémany, le Jardin des oliviers, le torrent de Cédron. Avec quelle émotion je baisais cette terre arrosée des sueurs et des larmes du fils de Dieu ! Mais des impressions plus vives encore m'attendaient dans la basilique du Saint Sépulcre, aux diverses stations qu'elle renferme. Si la seule lecture de la passion du Sauveur pénètre le chrétien d'une religieuse tristesse, l'on se figure ce que je devais éprouver à la vue de ces lieux, témoins de ses humiliations et de ses souffrances. Je suis sur le Mont-

Calvaire ; je frémis ; un sentiment de terreur et de componction soulève ma poitrine, à cette pensée : Ici fut élevée la croix ! Ici mourut pour moi la céleste victime !...

J'entre dans une petite chapelle. Que vois-je ? le tombeau de Jésus-Christ !... On le croira sans peine, j'étais anéanti, fondant en larmes.... Aucune parole ne saurait rendre ce que je sentais. Quelles pensées, quelles réflexions à la fois pénibles et consolantes se succédaient alors dans mon ame ! Prosterné devant cette pierre qui avait reçu ce corps adorable, je fus longtemps plongé dans une sorte d'extase : il me semblait le voir en sortir radieux et triomphant, pour s'élever plus tard jusqu'aux parvis éternels, d'où ceux qui m'avaient tant aimé sur la terre jetaient sur moi les regards les plus tendres. Oh ! combien alors je remerciais la mère du Sauveur de m'avoir obtenu cette joie ineffable, après laquelle j'aurais sans peine quitté la vie : la mort peut-elle être pénible pour le chrétien auprès de cette tombe sacrée ?

Je passai plusieurs semaines à visiter les lieux de cette partie de la Palestine dont les noms se rattachaient aux souvenirs de mon enfance : Bethléem, le désert de Saint-Jean, le Jourdain, la mer morte et tant d'autres non moins remarquables. J'emportais dans mes excursions la Bible et un volume de l'histoire des Croi-

sades (1). C'était pour moi une jouissance de lire les livres saints et l'ouvrage d'un historien célèbre sur les lieux mêmes où s'étaient passés les événemens, sur ces champs de bataille arrosés du sang de tant de héros.

Ma curiosité n'était pas pleinement satisfaite : je desirais encore voir la Galilée, les lieux où le Sauveur passa le temps de son enfance, où il commença son grand ouvrage, sa mission de paix et d'amour. Indépendamment de la douce obligation que m'imposait mon vœu à Notre Dame du Mont-Carmel, pendant la tempête, je brûlais aussi de contempler de près ces belles montagnes du Liban, si célèbres dans l'écriture. A ces motifs, puisés dans les principes religieux que j'avais reçus dans mon enfance, se joignait, je l'avoue, une curiosité bien naturelle à mon âge. Voir la Syrie, pays admirable par la beauté des sites, la fertilité du sol et la douceur du climat; contempler les ruines des villes et des monumens ; étudier les mœurs et les usages d'un peuple bon et hospitalier ; tel était le desir qui me dominait alors. Quelque périlleux que fût ce voyage, à travers des contrées infestées par des tribus de Bédouins dont je connaissais la féroce rapacité, je ne balançai pas à l'entreprendre, tant j'étais dévoré de cette soif de voir et de connaître qui trop souvent est funeste à la jeunesse, quand elle se laisse égarer

---

(1) On connaît le bel ouvrage de M. Michaud.

par les lumières d'une orgueilleuse philosophie, au lieu de suivre le flambeau de la religion et de la foi.

Je remerciai mes vénérables hôtes de toutes les marques d'une affection vraiment paternelle qu'ils n'avaient cessé de me prodiguer, et je partis avec les autres pélerins sur un cheval arabe que j'avais acheté à Jérusalem. Aprés une marche assez pénible, par un soleil dévorant, nous nous arrêtâmes auprés d'un ruisseau limpide, sous un de ces arbres séculaires, appelés Sycomores, dont les rameaux embrassent une si vaste étendue que toute notre caravane y trouva un abri. Un jeune pélerin Grec, d'une physionomie douce et prévenante, se chargea de soigner mon cheval. Notre repas fut bientôt achevé : nous avions plus besoin de repos que de nourriture.

Le lendemain, nous partîmes avant le jour. A mesure que nous approchions de la Samarie le sol devenait plus riant et plus fertile. Nous rencontrions çà et là quelques hameaux dont les habitans paraissaient nous voir avec plaisir. Nous cheminions depuis deux heures dans une parfaite sécurité, car on nous avait dit à Jérusalem que la tribu d'Abou-Gosh, si connue par ses rapines, était partie depuis plusieurs jours pour combattre une tribu du voisinage, lorsque tout-à-coup, à l'entrée d'un défilé, une bande de Bédouins fond sur nous à grands cris, la lance à la main,

et nous somme de leur livrer tout ce que nous possédions. Mon premier mouvement fut de me défendre, mais la résistance était aussi impossible que la fuite. Il fallait donc nous résigner à leur payer cet odieux tribut. Soudain un bruit extraordinaire se fait entendre dans l'air, derrière nous. Je tourne la tête ; je vois six aigles de la plus grande espèce (1) et, au-dessous, une nacelle dans laquelle je distingue une femme. On conçoit notre surprise ; elle semblait nous faire oublier notre triste aventure. Nos regards, ceux des Bédouins eux-mêmes étaient fixés vers cette apparition subite qui n'étonna pas le chef de la troupe : c'était Abou-Gosh lui-même : Voici la reine, s'écria-t-il. En peu de temps, les aigles sont à terre, et une belle femme, richement vêtue du costume asiatique, sort de la nacelle, se dirige vers Abou-Gosh qui descend de cheval, et la salue avec toutes les marques du dévoûment et du respect. Elle lui adressa quelques paroles arabes que je compris, car, après mes études classiques, j'avais étudié les langues Orientales. C'étaient des reproches de sa conduite envers de pauvres pèlerins, et une injonction de nous laisser continuer notre voyage. Grande reine,

(1) Le professeur Reisner a publié dernièrement en Allemagne un ouvrage sur l'avantage que l'on pourrait tirer des aigles de la grande famille, en les attelant à des ballons ; il va jusqu'à indiquer le nombre nécessaire pour conduire ces voitures aériennes. *Magasin universel.* Tome 1er, page 584.

lui répondit-il, ma tribu a besoin d'armes; nous voulions celles de ces infidèles; mais votre protection ne leur sera pas inutile: vous l'ordonnez, qu'ils soient libres! (1) Puis elle lui parla à voix basse et lui remit, pour marque de sa satisfaction, un beau diamant qu'elle avait au doigt. Je distribuai quelques piastres aux cavaliers, et Abou-Gosh, charmé de ces présens, nous laissa une escorte pour accompagner notre caravane jusqu'à Nazareth.

(1) ...... tuus, o Regina, quid optes
Explorare labor: mihi jussa capessere fas est.
VIRGILE, *Enéide*, liv. 1. v. 80

CHAPITRE II.

Une reine.—Nouveau système de navigation aérienne. — Souvenirs de Mythologie. — Solution d'un grand problême. — Prédiction romanesque accomplie.

Quelle est donc, dira le lecteur, cette femme extraordinaire qui semble descendre des nues comme une fée, et dont les paroles ont un si grand pouvoir sur un chef de Bédouins ? Il me serait agréable de satisfaire cette curiosité, mais tout ce que je puis dire, c'est qu'elle était âgée d'environ cinquante ans ; qu'arrivée d'Europe, dans sa jeunesse, parmi les Arabes, avec une fortune immense, sa rare beauté, les qualités brillantes de son esprit, une ame pleine d'énergie lui concilièrent le respect et l'affection de ces peuples dont elle adopta le vêtement et les usages. Les Arabes émerveillés de sa grâce et surtout de sa munificence, se

plurent à lui donner le nom de reine. Elle va figurer sous ce titre dans le cours de cette relation, que je me suis décidé à écrire pour l'amusement de mes amis.

Lorsque les Bédouins se furent éloignés de nous et que nous fûmes revenus de notre stupeur, je m'approchai de notre libératrice pour lui exprimer en langue Arabe, ma reconnaissance et celle de tous les pèlerins dont quelques-uns étaient venus se jeter à ses pieds. De l'air le plus gracieux, elle leur fit signe de se relever : Jeune étranger, me répondit-elle, en Français, ne rendez grâce qu'à la providence qui vous protège, puisqu'elle a voulu me faire arriver ici au moment même de votre danger. Partie ce matin de Jérusalem, je vous ai vus sous les griffes de ces vautours : il fallait vous en arracher. Je suis heureuse d'avoir pu être utile à quelques-uns de mes frères. Vous êtes Français, ma satisfaction en est d'autant plus vive. Il est une personne à l'amitié de laquelle j'ose espérer avoir quelques droits : c'est votre mère. Je ne pus lui répondre ; mes yeux se mouillèrent de larmes. Elle vit qu'elle avait rouvert une blessure profonde et, d'une voix attendrie, elle m'adressa des paroles embaumées de cette douce sensibilité qui nous associe aux maux de nos semblables ; puis, pour faire diversion à ma douleur : Vous avez été bien surpris de me voir arriver de si haut ? — Que dites-vous de mon char et de mon attelage ? Et elle se plut à me faire consi-

dérer la beauté de ses aigles qu'elle caressait de la main. Ces superbes oiseaux n'avaient plus rien de leur nature sauvage ; ils étaient attachés par les pattes à un cercle de fer poli, de manière à ne pas gêner leur vol ; à ce cercle étaient adaptées de petites chaînes du même métal, aboutissant à une nacelle d'osier élégamment contournée, recouverte d'une riche étoffe et de franges d'or. Des cordons de soie fixés aux ailes des aigles descendaient jusqu'à la nacelle et tenaient lieu de rênes.

Au moment où j'avais vu descendre ce char extraordinaire, partagé entre l'indignation que l'attaque des Bédouins avait provoquée et l'étonnement, je ne savais trop si ce n'était pas une illusion de mes yeux, un de ces souvenirs de mythologie ou de féerie dont mes lectures et mes études avaient rempli mon enfance. J'avouai à notre protectrice que telle avait été ma première impression, ce qui parut l'amuser beaucoup. Ayant examiné cet appareil, je trouvai l'invention admirable et cette manière de voyager aussi simple que commode ; aussi, lorsqu'elle m'eut invité de l'air le plus aimable à l'accompagner jusqu'à Nazareth où elle se rendait elle-même, je n'hésitai pas. Après avoir engagé les pélerins à poursuivre leur voyage et confié mon cheval au jeune Grec que je devais retrouver dans cette ville, j'entrai dans la nacelle. A un seul mot de l'habile conductrice, au mouvement de sa main qui tenait les rênes, les aigles prennent leur essor et

nous voguons majestueusement dans les airs. (1) Je l'avoue, je ne pus maîtriser alors un mouvement de frayeur ; mes yeux se couvrirent d'un voile épais. Un flacon d'éther, que me présenta la reine, eut bientôt dissipé ce vertige. Eh bien ! me dit-elle, vous avez peur ! Quoi ! un homme recevrait d'une femme l'exemple du courage ! Allons ! rassurez-vous ! Combien d'autres se sont avant nous frayé ces routes avec des aérostats ou des ailes factices ! (2) Mon char n'offre pas les mêmes dangers ; je dirige mes aigles à ma volonté : vous en avez eu la preuve. Quelle inquiétude pourriez-vous donc avoir ? — J'en conviens, Madame, j'ai été un instant effrayé ; je ne suis pas même encore entièrement rassuré. Mais bien d'autres trembleraient, à ma place. Cependant la nouveauté de l'entreprise

---

(1) Curribus admovit, frenisque coercuit ora,
Et medium cœli terræque per aera vecta est.
OVIDE, liv. 5, 17.

(2) De nombreuses tentatives ont été faites par l'homme pour imiter le vol des oiseaux ; mais la plupart de leurs auteurs ont été victimes de leur audace. Les plus heureuses sont celles d'un serrurier qui, au 17e siècle, mit en vente des machines pareilles à celle avec laquelle il s'était élevé à plus de 32 mètres (100 pieds), et d'un horloger de Vienne (Autriche) J. Degen, qui, en 1812, s'éleva des jardins de Tivoli, à Paris, à plus de 200 pieds et descendit près de Sceaux. Il faisait 14 lieues à l'heure, quand il n'était pas contrarié par le vent.

Voir des détails curieux sur le vol à tire d'ailes, dans le *Magasin Universel*, t. 1er, page 36.

me charme ; je sens peu à peu l'admiration succéder à la peur. Vos aigles descendent sans doute de ceux qu'Esope avait si bien dressés, lorsque Nectenabo eût demandé des architectes pour bâtir une tour dans les airs. Mais la mythologie seule m'avait jusqu'ici représenté l'aigle employé à de tels voyages ; encore n'était-il qu'au service du grand Jupiter. Vous réalisez à mes yeux les fictions des poëtes : j'ai cru voir en vous Médée ou Armide, pardonnez-moi la comparaison, et ce qui amusait mon enfance est devenu l'œuvre du génie.

Il y a quarante ans aussi, répondit-elle, les courses aériennes semblaient n'appartenir qu'au domaine de la poésie. Vous connaissez les tentatives et le sort des Dédales modernes : aucun d'eux n'a pu diriger sa course à sa volonté. Ce grand probléme restait donc à résoudre. Je l'ai essayé en étudiant moins l'art que la nature ; il n'a fallu pour y parvenir qu'une idée et de l'industrie. L'homme est né pour dominer en souverain sur toutes les créatures. Il a exercé son empire sur un grand nombre d'animaux ; les plus cruels et les plus sauvages ont appris à le servir en esclaves. Moi, j'ai voulu assujétir le roi des airs. Vous voyez le succès de cette tentative.

En effet, Madame, il n'est rien de plus merveilleux ; et certes, le célèbre moraliste anglais Jonhson était loin de prévoir que la prédiction assez plaisante

d'un personnage de son Rasselas fût sitôt vérifiée. (1) Mais dans ces espaces que l'on pourrait presque dire imaginaires, ce qui m'étonne le plus, c'est de m'y voir. Cependant, je voyage pour connaître les hommes, et nous n'en trouverons pas, je pense, dans ces régions inconnues, à moins que vous ne me conduisiez dans la lune, puisqu'on la dit habitée. Ce voyage serait un peu trop long, et notre voiture pourrait bien verser en chemin. — Ah ! ah ! Monsieur, vous plaisantez, c'est bien ! J'avais plus beau jeu que vous tout à l'heure : votre pâleur me faisait pitié. A présent, vous voilà brave, et tout-à-fait digne de monter dans les nues avec une reine. A ces mots j'éclatai de rire. Elle me demanda gravement la cause de cette hilarité subite. Déconcerté de l'air sévère de son visage, j'hésitais. — Je comprends, dit-elle, ce que vous n'osez m'avouer. Une reine sans royaume est une chose étrange pour un jeune Français ; mais un Français sans légèreté le serait bien plus à mes yeux. — Madame, mes compatriotes respectent comme moi ce titre auguste et les

---

(1) « Je suis depuis long-temps convaincu qu'au lieu des moyens de transport si lents et si bornés qu'offrent les vaisseaux et les voitures, l'homme trouvera dans des ailes un agent plus rapide ; que les voies de l'air seront ouvertes à la science et que l'ignorance et la paresse seules seront condamnées à ramper sur la terre.

RASSELAS. — Chap. 6. — *Dissertation sur l'art de voler dans les airs.*

personnes qui l'honorent, ainsi que vous, par leurs vertus. Je desire vous convaincre que ma vénération égale ma reconnaissance. Daignez me pardonner cet élan indiscret qui m'est échappé. Je reçus de la nature un caractère porté à la gaîté. Depuis long-temps mon ame semblait inaccessible à la joie et aux mouvemens qui la décèlent. Je rougirais presque de celui-ci, s'il n'était involontaire : un souvenir l'a provoqué, et puisque vous l'exigez, je vous le ferai connaître avec toute la franchise de mon âge. Nous avons une fable de notre inimitable LAFONTAINE sur un voyage aérien assez singulier. Ce nom de reine me l'a rappelée. Elle voulut la connaître et je la récitai.

La Tortue

Et les deux Canards.

Une tortue était, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards, à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire.
Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique :
Vous verrez mainte république,

Maint royaume, maint peuple, et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. On ne s'attendait guère
De voir Ulysse en cette affaire.
La tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pélerine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
Serrez bien, dirent-ils; gardez de lâcher prise.
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise
L'animal lent et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison.
Miracle! criait-on: venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.
La reine! vraiment oui: je la suis en effet;
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardans.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage:
Ce sont enfans tous d'un lignage.

CHAPITRE III.

La gaîté en voyage. — Respect aux dames. — Amour filial. — Émotions religieuses. — Compliment d'un Arabe. — Insinuations mystérieuses.

Quand je fus arrivé à ces vers :

Venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.

La gravité de la reine fit place à une bruyante explosion d'hilarité, qui me fut d'autant plus agréable que la chûte de cette pauvre tortue me paraissait trop pénible à raconter, dans un pareil moment. Cette interruption me tira d'embarras. Voilà une singulière comparaison, dit-elle ; avouez qu'ici la mémoire a bien servi la malice. N'importe, votre caractère me plaît ; je suis charmée d'en avoir fait jaillir des étincelles. La gaîté est une aimable compagne de voyage, surtout quand la personne qui en est douée peut nous fournir des occasions de représailles.— Oh ! Madame, ne m'é-

pargnez point : je serai heureux d'être le but de traits lancés avec tant de grâce. Je m'y résigne d'avance, non en courtisan, mais en Français. Honneur, respect aux dames fut toujours leur devise. On nous a reproché, à tort, de l'avoir un peu oubliée : l'illustration de plusieurs femmes de notre époque, le mérite et les vertus du plus grand nombre gravent de plus en plus ces sentimens dans notre cœur, et, avec le poète qui les a si bien chantées, nous disons à ceux qui s'en écartent :

Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère.
LEGOUVÉ : *Mérite des Femmes.*

— C'est très-bien. On verra ainsi renaître en France cette fleur d'urbanité, tradition de l'antique chevalerie, qui, en relevant la dignité de notre sexe, lui rendra ce doux empire destiné à exercer sur la société une si heureuse influence. Il y a tout à espérer d'un état où les femmes comprennent bien leurs devoirs et leur mission. Quels précieux résultats découleraient d'une source aussi pure ! il n'est peut-être point d'homme de mérite qui n'ait eu pour mère une femme distinguée.

Comment n'aimerait-il pas la vertu ? il l'a sucée pour ainsi dire avec le lait en entrant dans la carrière de la vie. C'est dans la maison paternelle qu'il en a fait l'apprentissage. Aussi, son respect, sa tendresse pour ses parens s'accroissent avec les années. Il n'oublie

jamais ce qu'il doit à ceux que la nature lui a donnés pour premiers amis. Ses paroles, ses manières, toute sa conduite à leur égard respirent une si affectueuse reconnaissance que la vue seule d'un tel fils adoucit les maux de leur vieillesse, remplit leur cœur de joie. Hélas ! Madame, dis-je, en soupirant, une telle faveur m'a été refusée ; ceux que j'aimais ont disparu dans la tombe avant de sentir le poids des années. En consacrant ma vie à leur bonheur, j'eusse assuré ma propre félicité : car Dieu sanctionne toujours les bénédictions d'un père et d'une mère, pour un fils reconnaissant.

Pendant que nous conversions ainsi, j'apercevais des côteaux charmans et des vallées délicieuses. Nous planions sur la Galilée. Voici Nazareth, me dit la reine. En effet, je vois cette ville où fut le berceau de la mère du Sauveur. Quel sentiment profond s'empara de mon ame ! Un fleuve aux eaux limpides serpentait entre de verdoyans bosquets, et je m'écriai avec notre grand Racine :

O rives du Jourdain, ô champs aimés des cieux !

J'étais impatient d'arriver, de me prosterner au bord du fleuve sacré, de tremper mes mains dans les ondes baptismales du fils de Dieu, de toucher cette terre des prodiges, si chère aux chrétiens. En quelques instans, nous descendons au milieu de la ville. Une foule d'A-

rabes nous entourent. Pendant que les principaux d'entre eux accompagnent la reine à la résidence du Bey, je me fais conduire au couvent où je reçois le même accueil qu'à Jérusalem, et je me hâte d'entrer avec le supérieur dans l'église que les traditions du pays assurent avoir été bâtie dans la maison même de Marie. Au-dessus de l'autel, je lis en tremblant de respect l'inscription suivante écrite en grandes lettres d'or :

Et verbum caro factum est et habitavit in nobis.

Le lendemain matin, ma première pensée me dirigea vers l'église, au moment où un religieux montait à l'autel pour célébrer le saint sacrifice, et je fus ravi d'y assister au lieu même où s'était opéré un grand mystère. Je ne vous dirai pas ce qui se passait alors dans mon ame, surtout au moment de la consécration ou lorsque je récitai la salutation de l'ange à la vierge? Ces sentimens tout intimes qui inondent le cœur sont un secret entre Dieu et l'homme; le chrétien animé d'une foi vive peut seul les comprendre. Je sortis avec le même religieux et nous passâmes la journée à visiter les lieux qui portent des noms célèbres dans l'Évangile : Cana, Emmaüs, Capharnaum, le Mont-Thabor, le Jourdain et enfin le lac charmant de Génézareth; de quels sentimens ne fus-je pas pénétré en voyant ces lieux qui rappellent de si précieux souvenirs, en foulant ces chemins où il me semblait apercevoir la trace

des pas de l'homme Dieu qui les avait tant de fois parcourus pour l'instruction et le bonheur des hommes! Ici il avait guéri les infirmes et les lépreux; là il avait rendu l'ouie aux sourds, la vue aux aveugles; les eaux de ce lac avaient porté la nacelle d'où il exposait à ses disciples ses touchantes paraboles; du haut de cette montagne, ses lèvres s'ouvrirent pour faire entendre ce sermon admirable, développement de sa morale sublime. A ses pieds se tenait une foule avide et respectueuse, et mon cœur ému disait, comme elle, cette belle prière qu'il enseignait pour la première fois : Notre père qui êtes aux cieux... Que votre volonté soit faite... Délivrez-nous du mal.

Lorsque nous arrivâmes au bord du lac de Génézareth, nous vîmes des pêcheurs occupés à tirer leurs filets. Ils étaient tristes : leur pêche n'était pas aussi abondante que celle des fidèles disciples, lorsque J.-C. était auprès d'eux. Le vent qui soufflait dès le matin acquit une extrême violence; les eaux du lac furent fortement agitées; une barque qui était au milieu, nous parut un moment en danger, et nous eûmes alors une image réelle de cette tempête où le Sauveur montra si bien à Pierre qu'avec lui sa barque ne pouvait périr. Il me semblait l'entendre dire à ses disciples : « Que craignez-vous, hommes de peu de foi? »

Nous rentrâmes au couvent où je trouvai les pèlerins qui venaient d'arriver. Devant partir le lende-

main, je me rendis avec quelques-uns d'eux à la maison du Bey pour prendre congé de notre libératrice. Nous la trouvâmes assise auprès du Bey, sur un divan, entourée de plusieurs cheicks arabes. La conversation était fort animée; j'entendis quelques paroles vagues et mystérieuses. La reine me salua de l'air le plus aimable, me demanda si j'étais content de ma journée. En ce moment, les aigles, qui se trouvaient dans une cour peu éloignée, firent entendre leurs cris accoutumés, et l'un des cheicks s'adressant à la reine: « Très-illustre et très-admirable souveraine, dit-il, vous êtes la favorite du grand Allah! quel mortel égala jamais votre puissance? Tandis que nous nous fatiguons à traverser les déserts, à gravir les montagnes, exposés aux privations, à mille dangers, à l'aide de vos superbes coursiers aériens, fendant l'air comme la flèche rapide, vous parcourez en quelques instans les plus vastes contrées. Les sables brûlans, les sommets glacés, les fleuves, les mers, les torrens, les précipices vous opposent de vains obstacles. Le génie et la force planent sur votre tête; c'est le roi des airs qui porte notre reine. Votre trône est sur les nues. Sous vos pieds la foudre gronde, elle éclate: soudain vous descendez sur la terre pour réparer ses désastres; mille bienfaits annoncent votre présence. Oui, c'est à juste titre que nos cœurs vous ont proclamée souveraine: ils sont à vous pour jamais! »

La reine, flattée de ce compliment, les assura de sa reconnaissance, de son affection, leur dit encore quelques mots mystérieux, et ils partirent. Le sourire avait erré sur mes lèvres pendant le discours de l'Arabe, prononcé avec toute l'emphase orientale; mais reprenant ma gravité, je m'approchai de la reine et lui annonçai mon départ. — Eh quoi! me dit-elle, vous voulez déjà me quitter! Je ne saurais y consentir. Des affaires importantes m'appellent à Damas; le vice-roi d'Égypte m'a priée d'avoir une entrevue avec le général de son armée, campée sous les murs de cette ville : venez-y. Vous ne dédaignerez pas sans doute de visiter avec moi une des plus anciennes villes du monde, et cela sans frais, sans fatigue et sans danger? Cette proposition me surprit d'abord : Damas n'était pas sur mon itinéraire. Je savais que les Européens n'y trouvent pas un facile accés; mais l'offre m'était trop agréable pour que je ne l'acceptasse pas avec reconnaissance : combien de voyageurs, dis-je, m'envieraient un si honorable avantage! Plusieurs n'ont pu être admis à vous offrir leurs hommages, et vous daignez faire asseoir sur votre *trône* un jeune et obscur pélerin dont vous avez été la généreuse libératrice. Oui, dit-elle, on affectionne la colombe qu'on a arrachée aux serres de l'oiseau de proie. J'aime dans votre caractère cet heureux mélange de sentiment et de gaîté. Dès le premier instant, j'ai lu dans vos yeux, sur votre front,

sur tous vos traits une grande sympathie entre vos pensées et les miennes. Vous êtes poète, la poésie me charme ; vous êtes religieux, j'adore, je prie l'auteur de la nature. Comme moi, vous avez une grande mission à remplir, et j'ai à ce sujet d'importantes choses à vous apprendre.... Demain, je m'expliquerai plus clairement ; il est temps de songer au repos, pour nous disposer à notre grand voyage.

Je me retirai en cherchant à pénétrer le sens de ces étranges paroles ; elles me préoccupaient tellement que j'eus assez de peine à m'endormir, malgré la fatigue de la journée. Je ne me réveillai qu'à l'aurore, au bruit d'un Arabe qui vint m'annoncer que la reine m'attentendait. Après avoir remercié mes vénérables hôtes, j'allai la joindre. Les aigles agitaient leurs ailes, impatiens de partir. Nous entrons dans la nacelle et bientôt, enlevés dans les airs, nous planons au-dessus de la ville. Nous passâmes rapidement sur ces côteaux voisins du lac de Génézareth, qui se dessinait, à notre droite, comme une nappe de cristal au milieu de la verdure, et je jetai avec regret mes derniers regards sur cette Galilée, où les plus beaux points de vue, les plus ravissans paysages, me plongeaient dans une sorte de mélancolie : il m'était pénible d'abandonner pour jamais des lieux qui avaient été consacrés par les regards, les discours et les miracles du fils de Dieu.

CHAPITRE IV.

Rêveries astrologiques. — Le manuscrit arabe. — Incrédulité et foi.— Les brigands aériens.—Combat. — Victoire. -- Improvisation.

Vous êtes enfin sorti de votre rêverie, me dit la reine qui m'avait observé en silence. Vous admirez les beautés que Dieu a semées sur la terre. J'exposerai à vos yeux des choses plus merveilleuses encore. Je vous ai laissé entrevoir que je connaissais vos propres destinées. Le moment est venu de vous les révéler. N'allez pas me prendre pour la Sibylle qui proclamait sur le trépied de mensongers oracles. C'est dans les régions éthérées, sous l'influence des astres, que je veux vous découvrir le sort brillant qui vous est réservé et que vos étoiles m'indiquent. Heureux jeune homme! les ténèbres de l'avenir vont se dissiper; une clarté céleste va luire... et son visage s'animait, ses yeux

brillaient d'un vif éclat, sa pose devenait altière et majestueuse. Ma surprise allait croissant ; j'étais frappé de stupeur ; les paroles expiraient sur mes lèvres. Telle la timide fauvette, fascinée par les regards du serpent, cesse tout-à-coup son ramage. Enfin j'eus assez de force pour lui dire que la religion chrétienne défendait de pareilles investigations ; que la connaissance de l'avenir n'appartenait qu'à Dieu, et que le voile impénétrable dont il le couvrait était une nouvelle preuve de sa bonté. Eh quoi ! répondit-elle, lorsque Dieu a bien voulu donner à une femme assez de lumières pour découvrir, à des signes infaillibles, les oracles d'une immuable fatalité, il ne lui serait pas permis de déchirer le voile ? Non, non, le génie a une fin plus digne de lui. Voyez-vous ce livre, continua-t-elle, en tirant de dessous sa robe un vieux manuscrit chargé de caractères arabes et hiéroglyphiques, il contient plus de sens et de vérités que toutes vos bibliothèques ; mes entretiens avec ses savans interprètes m'en ont plus appris que vos grands philosophes. Puis elle prononça des paroles dont je pouvais à peine comprendre le sens, et empreintes d'une exaltation qui révélait de plus en plus une funeste monomanie. Mon Uranie radote, me disais-je, et je commençais à me repentir de m'être ainsi aventuré avec une femme évidemment sous l'influence de l'astre des nuits. Elle resta un moment silencieuse, puis me regardant avec un sourire où per-

çait le dépit : Je saisis votre pensée, dit-elle ; je vois les lieux charmans où elle veut bien me désigner une place : vous m'y conduirez sans doute, car vous devez les connaître : il y a si près de Paris à Charenton ! Ce langage vous étonne, Monsieur, parce que vous n'êtes pas encore digne de l'entendre. Que pouvais-je espérer aussi d'un pélerin tout absorbé par la spiritualité ascétique ? Quand cette ferveur de jeunesse sera refroidie, quand vous comprendrez mieux les hommes et les choses, vos idées religieuses se modifieront ; elles seront plus en harmonie avec le siècle. Il marche, et vous restez stationnaire, et vous prenez pour des rêveries des enseignemens sublimes. — Ah ! Madame, plutôt mourir que d'abjurer ma foi ! loin de moi toute doctrine, toute science qui pourrait l'affaiblir ou l'altérer ! mais non, les sciences ne furent jamais ennemies du christianisme : j'en prends à témoin tant de savans, tant de grands écrivains qui ont cru ses dogmes et pratiqué ses préceptes. Ce titre de pélerin, dont je m'honore, le premier écrivain de notre France ne l'a pas dédaigné ; il lui doit ses plus beaux ouvrages, immortels monumens de foi et de génie. (1) Les études les plus sérieuses m'ont attaché de plus en plus à cette religion divine, et un grand nombre de mes jeunes compatriotes, avides de lumière et de vérité, les écrivains

(1) On voit qu'il est ici question de M. de Châteaubriand.

graves et profonds, les hommes d'état eux-mêmes sentent mieux que jamais qu'elle est la seule ancre de salut laissée par la providence à la société et aux familles. Et je me laisserais séduire par les philosophes qui les ont troublées ou par les novateurs qui les menacent encore! O ma mère, ne crains pas une pareille apostasie; tes leçons, tes exemples ne s'effaceront pas plus que ta tendresse du cœur de ton fils; il vivra, il mourra chrétien!

Vous prêchez bien, dit la reine en souriant; il est dommage que ce soit dans le désert. En attendant que les auditeurs arrivent en foule autour de votre chaire, vous voyagez, convenez-en d'une manière agréable et commode; vous ne craignez ni les Bédouins, ni les pirates. Aurez-vous toujours le même avantage? J'aime à voir dans un jeune homme cette passion qui lui fait dédaigner la vie casanière. Les voyages sont le besoin des ames fortes et élevées. Mais qu'apprenez-vous, obscurs voyageurs, dans vos courses pénibles et aventureuses? Vous contemplez des pierres debout ou renversées. Vous étudiez les hommes, dites-vous; moi, j'étudie Dieu dans son plus magnifique ouvrage; les astres me révèlent sa gloire. C'est en m'éloignant de la terre que mon ame s'est agrandie, et qu'elle a su pénétrer dans les mystères de l'avenir.

Cependant nous commencions à franchir les premières cimes du Liban. Jamais spectacle plus magni-

fique n'avait frappé mes regards. Au-dessous de nous un immense tapis de neige, puis un nombre infini de gorges et d'anfractuosités, de collines, de vallées, d'où s'élançaient des bois de sapins, d'ifs, de cèdres et de mélèzes, de roches arides sur les flancs desquelles nous distinguions tantôt de pauvres chaumières, tantôt de vieux monastères en ruines, des milliers de torrens et de cascades ; d'un côté la mer de Syrie nous apparaissait resplendissante des feux du soleil, de l'autre un vaste désert de sable attristait l'horizon. Nous contemplions avec ravissement ces admirables scènes de la nature, lorsque tout-à-coup des cris d'oiseaux se font entendre, et nos aigles y répondent avec tous les signes d'une extrême agitation. Aussitôt nous voyons plusieurs aigles fondre sur les nôtres qui se défendent comme ils peuvent. Ce combat occasionna de grands mouvemens et une oscillation assez violente à notre nacelle. Saisi d'une vive inquiétude, je me tenais fortement cramponné aux chaînes. La reine semblait se plaire à augmenter mon effroi en criant de toutes ses forces, et ses cris confondus avec ceux des oiseaux faisaient une singulière cacophonie. Soudain elle se lève, prend un pistolet caché dans la nacelle et abat successivement deux de nos terribles ennemis. Les autres prennent la fuite, nous cédant le champ de bataille. On se figure combien je fus émerveillé de tant d'adresse et d'intrépidité. J'exprimai mon admiration en

termes qui témoignaient de ma joie de nous voir si subitement délivrés de ces brigands aériens, que la reine n'avait pas compris dans l'énumération des dangers que nous n'avions pas à craindre. Une foule de traits malins, lancés avec esprit et amabilité, furent sa réponse. Madame, lui dis-je, après une telle épreuve, je devrais être entièrement guéri de la peur; mais je crains de mériter encore vos railleries. Je savais que les femmes excellent à donner d'utiles leçons aux hommes, je viens d'apprendre qu'elles peuvent aussi leur enseigner le courage et... l'usage des armes. Elle me regardait d'un air triomphant qui semblait dire : oui, je vous suis en tout supérieure. Eh bien ! Monsieur le poète, dit-elle, ne trouvez-vous pas notre situation éminemment poétique? Il me serait agréable de vous entendre dans un lieu où certainement aucun enfant d'Apollon n'a jamais touché la lyre. Allons, prenez la vôtre : chantez ! — J'en conviens, Madame, le sujet est magnifique; mais je ne puis me persuader que *mon astre m'ait formé poète*. Je ne sens point cette *influence* que notre *Boileau* exige :

« Pour moi Phébus est sourd et Pégase est rétif. »

Elle insista. — J'obéirai, dis-je, bien que je sache à quoi je m'expose. En versifiant dans ces hautes régions, je pourrais dire comme Horace, mais sans figures : Je suis emporté dans les airs par de grandes ailes qui n'y

ont jamais élevé aucun poète. (1) Ah! que n'avez-vous ici, à ma place, l'un de ses illustres imitateurs! Puis je réfléchis un moment, et je déclamai ces rimes :

Quoi! vous demandez à ma lyre
Des accords sous des doigts tremblans!
Sur mes lèvres ma voix expire,
Et votre oreille veut des chants!
Pensez-vous que l'illustre Horace
Eût pu gravir sur le Parnasse
Avec les ailes de la peur? (2)
Eût-il chanté ses vers sublimes
Si, comme moi, sur des abîmes
Il eût senti battre son cœur?

Et pourtant quel sujet plus digne
D'inspirer de nobles accords
Au cœur généreux qui s'indigne
De vils et profanes transports?
Comme le maître du tonnerre,
Planant au-dessus de la terre,

---

(1) Non usitatâ aut tenui ferar
Pennâ biformis per liquidum æthera
Vates; neque in terris morabor.....
HORACE. Liv. 2. Ode 20.

(2) On sait que le premier des poètes lyriques latins ne fut pas un héros. Il avoue, dans la 5e Ode du livre 2, qu'à la bataille de Philippes il avait jeté ses armes et pris honteusement la fuite. Aucun de nos grands poètes, sans doute, ne serait capable d'imiter la lâcheté et la franchise d'Horace.

Vous fendez l'océan des airs ;
Ici vous êtes encor reine ;
Vous dominez en souveraine
Avec la foudre et les éclairs.

Oui, d'une part de sa puissance
Dieu voulut doter les humains ;
Du sceptre de l'intelligence
Il arma leurs débiles mains.
Mais quand leurs regards téméraires
Demandent aux célestes sphères
Les oracles de l'avenir,
Quand la foi pâlit dans le monde,
Plus terrible, la foudre gronde,
Et c'est un Dieu qui va punir!

En ce moment, le bruit lointain du tonnerre retentissait dans les montagnes ; le fluide électrique tombait comme une pluie de feu sur les sommets du Taurus. Nous admirions avec un peu d'inquiétude ce spectacle imposant. Quant à nos aigles, leur vol n'en fut point ralenti. Ils se montrèrent aussi intrépides à ce bruit qu'aux explosions de l'arme à feu, et justifièrent à mes yeux les épithètes de la poésie. (1) Bientôt l'orage s'éloigna, et j'eus la manie de vouloir rimer encore. Le nom du grand poète dont les vers avaient électrisé mon adolescence s'offrit alors à mon souvenir, et bien que cette seule pensée eût dû m'imposer silence,

(1) Qualem ministrum fulminis alitem.
Horace. Liv. 4. Ode 4.

je ne pus résister au desir de lui adresser, de ces hauts lieux, un hommage qui, sans doute, ne sera point parvenu jusqu'à lui; il aura été le jouet des vents (1) qui l'emportaient au désert. Je repris donc ainsi :

D'une harpe mélancolique
J'entends les doux frémissemens;
De Jéhova le saint cantique (2)
D'harmonie enivre mes sens.
Mon ame s'épure et s'élève,
Et quand l'hymne divin s'achève,
Je vois le firmament s'ouvrir;
La voix des saints, les chœurs des Anges,
Des Séraphins et des Archanges
Répondent à son doux soupir.

Comme vous, nul mortel encore
Prenant son essor vers les cieux,
N'a su, du couchant à l'aurore,
Diriger l'aigle audacieux;
Mais la céleste poésie
Peut, sur les ailes du génie,
S'envoler jusqu'à l'Éternel;
Et sur les traces du Prophète
J'ai vu s'élever un Poète
Sur le Liban et le Carmel.

---

(1) ...... Volant rapidis ludibria ventis. — VIRGILE.

(2) On trouve dans les *Harmonies poétiques et religieuses* de M. de Lamartine une suite d'odes intitulées JÉHOVA.

CHAPITRE V.

Monastère Maronite. — Les Moines effrayés. — Un mot sur les communautés religieuses. — Une Thébaïde. — Le Belvéder aérien. — Grande perte. — Les hyènes. — Balbeck.

La reine avait souri à quelques strophes de mon impromptu. Je pris bravement mon parti, et riant moi-même de cet avorton pindarique : Je l'ai compris, Madame, c'est un piége que vous m'avez tendu pour vous venger de la fable. Au moment où j'allais comparer votre glorieux triomphe à ceux des généraux romains, et vous faire monter au Capitole, ou plutôt vers l'Olympe, le mouvement ironique de vos lèvres a été, pour ma pauvre muse, le coup de pistolet qui vous a délivrée des aigles aux cris discordans. Elle n'a plus vu que la roche Tarpéïenne. Si mes rimes n'ont pas frappé Votre Majesté d'admiration, au moins elles

l'ont égayée. — Oh ! que les poètes sont susceptibles, dit-elle ! pouvais-je conserver ma gravité quand vous m'avez dépeinte la foudre en main ? et surtout à ce beau titre de reine qui me rappelait si bien votre reine des tortues. A propos, comment s'est terminé son voyage ? vous ne m'avez pas achevé cette fable. Faites-m'en connaître la suite et surtout la moralité. Il fallut bien satisfaire sa demande. Elle est charmante, dit-elle ; mais si je ne connaissais ma destinée, elle m'eût inspiré de l'inquiétude. Cette moralité fait la leçon à bien des gens et à nous les premiers. — Oui, car *l'imprudence* est bien ici notre fait. — Non, pas l'imprudence : la peur seule donnera ce nom à mon système ; mais le *babil*, oui. Nous sommes heureux, il faut l'avouer, que les habitans d'ici-bas ne puissent nous entendre. Le bon LAFONTAINE n'a-t-il pas dit quelque part ?

Le sage est ménager du temps et des paroles.

Je doute que nous leur parussions mériter le titre de *sages*. — Il est vrai, Madame, que, dans ce moment, notre conversation est passablement *frivole*. La tortue et mes vers intéresseraient fort peu ce monde sublunaire. Cependant il me tarde d'amuser mes amis du récit de mon voyage. Ils riront peut-être de notre attelage ; ils crieront à l'invraisemblance, à l'impossible, le qualifieront de *conte en l'air renouvelé des Grecs ;* mais vous pourrez certifier le contraire. Bientôt

même votre audacieuse entreprise aura peut-être des imitateurs ; et s'il se trouve encore des incrédules, puissent-ils dire avec un poëte : *J'ai ri, me voilà désarmé !* Ils se rappelleront alors cette vérité que proclama le fabuliste :

Le monde est vieux, dit-on : je le crois ; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

Fable 4, liv. 8.

Jusque-là nos aigles avaient été favorisés par le vent et nous avions fait beaucoup de chemin en quelques heures ; mais le calme étant survenu, la reine jugea convenable de donner un peu de relâche à ses précieux oiseaux, car il nous restait encore un assez long espace à parcourir. En peu d'instans, nous nous trouvâmes au-dessus du plateau d'un mont, et notre vue plongeait sur un vaste monastère de religieux Maronites, entouré de bosquets et de maisonnettes. Du pied de la montagne, s'étendait une vallée en parfaite culture, arrosée de plusieurs ruisseaux formés par les cascades dont les flots écumeux tombaient en longs rubans de la montagne opposée. Nous apercevions dans les jardins du monastère plusieurs moines occupés en silence à différens travaux. Une apparition aussi extraordinaire leur causa une surprise mêlée d'inquiétude qui amusa beaucoup la reine. Ils nous prennent sans doute, dit-elle, pour des suppôts de Satan, qui viennent exercer sur eux leurs maléfices. Il nous serait

facile d'augmenter leur effroi en descendant au milieu d'eux ; mais je ne suis pas reine pour me permettre une violation de domicile ; il nous importe au contraire de dissiper la première impression. Nous descendîmes devant l'entrée où se trouvait un de ces moines, parlant à de pauvres Arabes. Les mêmes pensées se manifestèrent encore avec plus d'énergie sur son visage, quand nous lui eûmes demandé l'hospitalité. Ses regards inquiets, alternativement dirigés vers nous et notre attelage, disaient assez la cause de son hésitation. Il alla avertir le supérieur, qui ne tarda pas à venir nous joindre. Sous l'humble froc, ce religieux avait un air de noblesse, mêlé de douceur, et des manières aisées qui nous charmèrent. Il jeta d'abord sur nous un regard scrutateur et nous dit en souriant : Qui que vous soyez, gracieux étrangers, bien que vous nous arriviez, comme la colère du Seigneur, sur les ailes de l'aigle (1), votre présence ne m'inspire pas l'épouvante mais la joie. Le génie de l'Europe vient visiter la simplicité monastique ; qu'il soit le bienvenu ! Ah ! nous voyons se vérifier ici ces paroles de l'Évangile : Les enfans du siècle sont plus habiles que les enfans de lumière. Cependant le génie ne préserve pas des besoins attachés à l'existence : vous devez éprouver

---

(1) Ecce quasi aquila ascendet et expandet alas suas, et erit cor fortium Idumeæ quasi cor mulieris parturientis. — *Jérémie*, c. 49., v. 22.

celui de la faim, car je ne pense pas que vous ayez trouvé d'hôtellerie sur votre route. Nous serons heureux de partager avec vous les biens que le ciel nous donne ; et il nous conduisit dans l'intérieur du monastère, où l'on nous servit du pain et des fruits que nous trouvâmes exquis ; puis il nous montra la chapelle, le cloître, les cellules, et les immenses jardins, cultivés avec beauçoup d'art et de soin. A la construction de l'édifice, il me sembla qu'elle pouvait remonter à l'époque des Croisades ; il avait dû être l'asile d'un grand nombre de saints. L'air de sérénité, de vertu qui régnait sur les visages de ces bons religieux, me faisait comprendre le bonheur dont ils devaient jouir dans cette paisible retraite, loin des vaines pompes et des faux plaisirs du monde, dans un séjour où l'homme vit en paix avec Dieu et avec lui-même, en faisant du bien à ses semblables ; car, nos aimables hôtes, se contentant du strict nécessaire, emploient tout leur superflu à la nourriture et au soulagement des pauvres familles du voisinage, qui les respectent et les chérissent. Nous en trouvâmes dans la cour un grand nombre à qui l'on faisait des distributions de pain et d'autres alimens. La reine, charmée de l'accueil affectueux du supérieur, lui en exprima, ainsi que moi, sa reconnaissance qui fut accompagnée de preuves plus palpables dont la charité de cet excellent homme eut lieu de se réjouir. Elle adressa aussi aux Arabes

quelques paroles où j'entendis avec plaisir l'éloge de leurs bienfaiteurs.

Votre généreuse conduite envers ces malheureux, dit-elle au supérieur, me cause plus de satisfaction que vous ne sauriez le croire. — Madame, la bienfaisance est de l'essence du christianisme et nous ne serions pas dignes du nom de chrétiens si, à l'exemple de son divin fondateur, nous ne nous efforcions de procurer aux hommes tout le bien qu'il nous est possible. Le Sauveur a porté sa sublime philanthropie (1) jusqu'à devenir notre frère; il a voulu souffrir et mourir pour nous. Ces adorables marques de son estime pour l'humanité nous tracent la règle de nos devoirs. Si nous fuyons le monde, ce n'est pas le mépris qui nous y engage. Personne plus que nous n'admire les merveilles de l'intelligence et du génie, les bienfaits de la civilisation, les sciences et les arts. Cette soif insatiable de l'homme pour tout ce qui est bon et juste nous prouve l'origine et l'excellence de son ame. — Mais que pensez-vous de l'ignorance et de la perversité? — En fait d'ignorance, la seule qui me paraisse déplorable est celle où sont plongés les peuples qui ferment les yeux aux lumières de l'Évangile. Celles de la prétendue philosophie leur seraient nuisibles, à

(1) Benignitas et humanitas Salvatoris.
Epist. Pauli ad Titum 3.

mon avis. Quant à la dépravation, nous le savons; elle n'a fait que trop de ravages. Le roi de la création s'avilit et se dégrade ; nous détournons nos regards de ses erreurs et de ses turpitudes pour les élever avec joie vers ces ames magnanimes qui, dans tous les siécles, dans toutes les conditions, avec éclat ou dans l'obscurité, ont travaillé sans relâche à l'amélioration et au bonheur des hommes. Si un plein succès n'a pas couronné leurs efforts, on pourrait l'attribuer à bien des causes. Mais la classe aisée de la société n'aurait-elle pas, à cet égard, des reproches à se faire? Plus de zéle pour la solide instruction et pour le soulagement du pauvre, plus d'indulgence, plus de compassion pour ses misères de toute espèce préviendraient peut-être bien des crimes.

Un concert de bénédictions nous accompagna jusqu'à notre voiture. Nos aigles ayant déployé leurs ailes, nous nous élançâmes des bords du plateau, dont les flancs, de ce côté, descendaient par des espèces de gradins escarpés jusqu'aux pieds de la montagne, en sorte que, voguant horizontalement au milieu de la vallée, notre nacelle devait paraître comme un lustre mouvant au-dessus de ce vaste amphithéâtre, et produire un effet assez pittoresque aux yeux de nos pieux spectateurs. Leurs regards, leur attitude n'annonçaient plus la crainte, mais la reconnaissance et l'admiration.

Ces bons moines firent long-temps le sujet de notre entretien. Le souvenir de leur méprise, de leur inquiétude, à notre apparition, réveilla notre hilarité. La reine riait de leur ignorance, et cependant elle convint que cette impression s'expliquait assez dans des hommes si éloignés du monde, si peu initiés au progrès des sciences et de l'industrie ; mais elle se répandit avec un peu d'amertume sur l'inutilité des ordres monastiques, dont elle attribua la fondation à la paresse et à la misanthropie. Tout en rendant justice aux vertus des religieux que nous venions de quitter, elle regrettait que des hommes consacrent leur vie à la contemplation et à la prière ; il en résultait, à son avis, un grand préjudice pour l'état et la société. Je ne pus m'empêcher de convenir de quelques abus qui avaient pu s'introduire dans ces institutions, en me plaignant qu'elle les eût exagérés, et je défendis de mon mieux l'esprit qui les avait fondées. La solitude, lui dis-je, est le besoin d'un petit nombre de chrétiens privilégiés, à qui les soins et les joies du monde n'offrent que dégoût et amertume. L'homme de lettres la cherche pour y nourrir son esprit ; le chrétien fervent, pour y retremper son cœur. Ces ames vierges et pures n'aspirent qu'au ciel ; la retraite en est le vestibule, et comme l'avant-goût de ses délices ineffables. Gracieuses colombes du désert, elles languiraient sous le climat glacé du monde. D'autres en ont déjà senti les

tristes influences ; les passions peut-être, les injustices des hommes, des soucis dévorans les forcent à se réfugier dans ces innocentes demeures. Elles y trouvent les plus douces consolations, et leurs soupirs, leurs prières, en apaisant la colère de Dieu, irrité des crimes de la terre, leur rendent aussitôt le calme et le bonheur. Un poète l'a dit avec raison :

« Le malheureux qui prie est déjà consolé. »

— D'ailleurs, Madame, vous l'avez vu, ces bons religieux n'emploient pas toute leur journée à la prière ; il leur reste des heures pour le travail et la bienfaisance. Vous n'ignorez pas les services que leurs devanciers ont rendus aux lettres et à l'agriculture. Il a existé aussi en France de fâcheuses préventions contre les communautés religieuses. Les pieux enfans de Rancé, connus sous le nom de Trapistes, qui comptent parmi eux des hommes d'un haut rang et d'un grand mérite, ont été en butte à quelques antipathies ; et cependant que pourrait-on leur reprocher ? Le voyageur ne trouve-t-il pas auprès de leurs pauvres cellules une aimable hospitalité, l'homme du monde un asile où il se délivre du joug des passions ? Le pauvre n'y reçoit-il pas de généreux secours ? Si le pavé du sanctuaire est arrosé de leurs larmes, la terre est fertilisée de leurs sueurs ! Et quand leurs austérités effraient notre faiblesse, leurs travaux profitent aux contrées arides et incultes qu'ils défrichent et à l'industrie qu'ils

perfectionnent. Néanmoins, il faut en convenir, les institutions qui se distinguent par un but d'utilité publique ou de bienfaisance ont trouvé grâce devant l'esprit du siècle : les pères de famille sont heureux de confier leurs filles à ces humbles vierges qui ont fait tant de sacrifices pour se vouer à une tâche pénible et de la plus haute importance. L'incrédulité elle-même ne peut refuser son hommage à la sublime charité des filles de la Sagesse et de Saint-Vincent de Paul, qui se disent avec joie servantes des pauvres malades ; elle admire ces vénérables religieux dont l'active sollicitude est la providence des voyageurs égarés ou ensevelis dans les neiges de leurs montagnes, ces humbles frères des écoles chrétiennes qui savent inspirer de bonne heure à l'enfance ces sentimens d'amour et de crainte de Dieu, seule garantie du bonheur des familles et de la tranquillité des états ; et mes compatriotes verront sans doute avec plaisir et reconnaissance le rétablissement des dignes disciples de Saint-Jean de Dieu (1) qui, pleins de sa charité, se dévouent au soin, à la guérison des malheureux aliénés. Mais pourquoi se borner à une admiration stérile ? Pourquoi s'obstiner à ne rien voir de surnaturel dans ce noble élan du christianisme qui, à l'exemple de son divin fondateur, passe sur la terre en faisant du bien ?

(1) Les frères de la charité viennent de s'établir dans quelques villes de France.

Quelle religion enfanta jamais de pareils prodiges ? Rome et ses provinces comptaient à peine six vestales, et de nombreuses tribus de vierges chrétiennes se partagent à l'envi tous les maux de la terre pour les soulager. Ah ! chérissons-la donc cette religion céleste qui, en s'occupant surtout du bonheur éternel de l'homme, travaille si efficacement à le consoler dans cette vallée de larmes !

Dans ce moment nous découvrions sur les flancs des montagnes un nombre infini de grottes taillées dans le roc, de distance en distance. C'était une de ces Thébaïdes, asiles des chrétiens persécutés ou de fervens anachorètes, souvenirs assez rapprochés de cette époque célèbre qui changea la face du monde. Je saisis cette occasion de parler de l'établissement miraculeux de la religion, au milieu de tant de passions et d'obstacles. J'en déduisis les conséquences, et l'attention de la reine m'encourageant de plus en plus, je lui exprimai les vœux ardens que je faisais pour elle et l'espoir de les voir se réaliser un jour. Elle sourit, et de légéres ironies sur mon enthousiasme, des argumens puisés dans les écrits des philosophes du 18e siècle m'inspirèrent de vives inquiétudes sur l'avenir de cette femme, douée d'ailleurs de qualités si précieuses. Mais, dans cette lutte, soutenue de mon côté avec la fermeté convenable et une modération respectueuse, elle ne démentit point cette urbanité

exquise qui distingue en tout les esprits supérieurs. Elle respectait par-dessus tout, disait-elle, une piété sincère et enviait le bonheur de ceux qui visitaient la Palestine avec une foi vive et confiante. Je déroulai à ses yeux le tableau de la société avant et depuis l'établissement du christianisme, des cruautés des tyrans, de la fermeté des martyrs. Elle en parut frappée. Pour changer de sujet, elle me pressa d'admirer un tableau d'un autre genre qui s'offrait à nous comme sortant des mains du créateur. A côté de nous s'élevaient majestueusement les cimes gigantesques et pyramidales du Sannin ; en avant, à une assez grande distance, se balançait, au-dessus des neiges, un grand bouquet de cèdres, contemporains de Salomon. La reine était charmée de me voir partager son ravissement, à la vue d'un spectacle si magnifique ; elle me nomma tous les lieux que nous apercevions du haut de ce nouveau belvéder aérien, les hameaux qui flanquaient ou couronnaient les mamelons, les tribus qui les habitaient ; me raconta leurs mœurs, leurs coutumes et les principaux faits de leur histoire. Je l'écoutais avec plaisir. Elle s'animait peu à peu en parlant de ses chers Arabes ; le feu de son ame brillait dans ses yeux ; elle exaltait leurs découvertes, leurs vertus, leur génie, et prenant son manuscrit, elle voulut me prouver qu'il contenait des passages sublimes sur le suprême arbitre du monde, des prophéties qui commençaient à se vérifier.



Comme elle agitait violemment son bras hors de la nacelle, le livre lui échappa; je crus qu'elle allait le suivre, car en jetant un cri de douleur elle se pencha précipitamment pour voir où il tombait : ah ! ah ! dit-elle, je le retrouverai. Aussitôt elle fait descendre le char et nous sommes bientôt arrivés près d'un bois de pins, au fond d'une gorge, en face d'une caverne. A peine avions-nous mis pied à terre, que d'horribles mugissemens se font entendre. Oh ! dit la reine, ce sont des hyènes ! En même temps nous apercevons deux de ces terribles animaux prêts à courir sur nous. Que faire en un tel danger ? Nous n'avions d'autre salut que dans la fuite. Nous entrâmes à la hâte dans la nacelle, et nos aigles, effrayés eux-mêmes, nous enlevèrent cette fois avec une incroyable rapidité. Grâce à Dieu, nous voilà encore sauvés, m'écriai-je ! Il semble que tous les animaux nous aient déclaré la guerre. Si j'ai eu peur, au moins, à présent, je ne crains pas de railleries : je n'étais pas le seul. La reine ne m'entendait pas. Quelle perte ! s'écria-t-elle, désolée. La consternation était peinte sur tous ses traits. J'essayai de la consoler en lui disant que Dieu, qui avait permis cette perte, avait eu sans doute ses desseins. Que je connaissais un livre d'un tout autre prix, véritable présent du ciel à la terre et dont les *paroles sont* (1)

(1) Mellitas de cœlo litteras. — *Saint-Augustin.*

pleines de suavité; un livre que J.-J. Rousseau appela *divin, le déclarant seul nécessaire à un chrétien et le plus utile à celui qui ne le serait pas.* Un sombre regard fut sa réponse. Voici Balbek ! dit-elle, après que nous eûmes franchi la montagne. — Quoi ! Balbek ! nous nous sommes donc bien écartés de notre route ! Mais je suis loin de m'en plaindre : je brûlais de voir ses superbes ruines, et elle me les montra. Je crus d'abord que son unique motif avait été de me ménager une surprise, mais elle me dit qu'une entrevue avec l'Emir lui était nécessaire avant d'arriver à Damas. La nuit approchait. Je vis avec plaisir que nous nous dirigions vers la terre, où nous descendîmes, au milieu même des ruines, sur la plate-forme d'un temple dont quelques colonnes gisant sur la pierre, et d'autres encore debout, formant un magnifique péristyle, annonçaient les restes de l'un des plus superbes monumens de l'antiquité. Nous sommes bientôt entourés d'Arabes. Ils saluent la reine, et s'empressent de nous conduire au palais de l'Emir, situé à une petite distance. Nous marchâmes pendant quelque temps au milieu d'un amas immense de pierres et de marbres mutilés, débris séculaires, qui offrent un coup-d'œil imposant, à côté des misérables cabanes de la plupart des modernes habitans de ces lieux.

CHAPITRE VI.

Un Évêque. — L'éloquence évangélique. — Un riche présent. — Exhortations paternelles. — Les ruines. — Le courage. — Angoisses d'un père. — La bénédiction. — L'enfant trouvé dans les airs. — La place prise d'assaut.

L'Emir parut aussi charmé que surpris de la visite inattendue de la reine; je ne le fus pas moins de voir auprès de lui deux prêtres Français. Celui qui attira d'abord notre attention était un vieillard vénérable, à barbe blanche et d'une taille élevée. Ses traits pleins de noblesse et de douceur commandaient la confiance et le respect. L'autre, jeune encore, montrait sur son visage la candeur et la modestie de son ame. Il nous apprit que le prince de l'église, qu'il accompagnait, en qualité de secrétaire, était l'évêque de Babylone. Par suite de quelques persécutions, ils avaient été forcés de fuir momentanément de Bagdad, lieu de

leur résidence. Ayant traversé le désert avec une caravanne, ils se rendaient au Mont-Carmel. On s'entretint d'abord de sujets politiques, des campagnes d'Ibrahim, des brillans faits d'armes de nos armées sous Napoléon. L'évêque en parlait en admirateur sincère, en tacticien consommé. Je m'étonnais de l'habileté, de l'énergie avec laquelle il discourait sur la guerre et les combats. Mais il montra plus d'énergie encore en s'élevant contre cette fureur belliqueuse qui coûte, disait-il, aux malheureux humains tant de sang et de larmes, et n'a d'autre source que l'orgueil et l'oubli de Dieu. Son émotion fut visible lorsqu'il déplora l'exil et la fin du grand homme; chacun de nous la partagea. La reine, qui d'abord n'avait pas paru prendre une part très-active à la conversation; tant elle était occupée de son livre, l'écoutait avec une satisfaction marquée; elle montrait une adhésion entière à ses discours. Les considérations religieuses que le prélat fit ressortir des grands événemens de ce siècle lui fournissant l'occasion de mettre au jour les idées d'astrologie, d'illuminisme qui la dominaient, elle prétendit que tous ces événemens, et d'autres encore qui étonneraient le monde, se trouvaient annoncés dans un livre admirable dont la perte récente lui causait la plus grande peine. Elle ne laissa pas ignorer l'accident qui l'en avait privée. L'évêque l'écoutait en silence; mais il ne pouvait cacher sa surprise et sa douleur. Il lui

adressa d'abord des paroles où respiraient cette bonté, cette douceur angélique qui s'insinue dans les cœurs, les charme et les captive. Puis, par des raisonnemens pleins de logique et de force, il dévoila les aberrations de cette prétendue science des astres, aussi contraire à la raison qu'aux enseignemens de la religion chrétienne, en mit à nu le vide et l'extravagance ; il exposa avec tant d'onction et d'éloquence la sublimité de la morale évangélique et le bonheur qu'elle procure à l'homme, que la reine elle-même en parut émue. Admirez, Madame, ajouta-t-il, la bonté de Dieu, à votre égard : il a voulu que ce livre tombât de vos mains, que vous ne pussiez le retrouver, et il m'a envoyé dans ce lieu, moi, l'interpréte de sa loi, le ministre de sa miséricorde, pour faire briller à vos yeux la céleste lumière. Aprés ces paroles, il sortit. Le jeune prêtre nous raconta en peu de mots l'histoire de ce digne successeur des apôtres. Appartenant à une famille distinguée, il avait suivi, fort jeune, la carrière militaire et avait fait les campagnes de la République et de l'Empire. Ses talens et sa bravoure l'avaient élevé au grade de général. Dans une grande bataille, où nos drapeaux furent, comme tant de fois, victorieux, il fut grièvement blessé ; sa mére était accourue, au fond de l'Allemagne, lui prodiguer les soins les plus tendres. Il était à peine rétabli, qu'elle-même, victime de l'amour maternel, fut atteinte d'une maladie grave et

mourut entre ses bras. Ce malheur, les exhortations de cette pieuse mère ayant fait sur lui une vive impression, il avait renoncé au parti des armes, pour se vouer au service du roi des rois. Ordonné prêtre, il partit pour les missions étrangères, et après avoir parcouru plusieurs contrées du Levant, il avait été promu à l'évêché de Babylone. Les chrétiens de cette partie de la Turquie étaient fiers de posséder un tel homme. L'élévation de son ame, ses vertus, sa modération lui avaient mérité le respect des peuples, et l'aménité de son caractère, en gagnant les cœurs, faisait chaque jour de nouvelles conquêtes au christianisme.

Il rentra tenant un livre à la main et le présentant à la reine : Madame, oserais-je vous prier, dit-il, d'accepter ce livre à la place de celui que vous avez perdu. C'est en lui seul que vous trouverez la vérité et la vie ; c'est le livre des livres, le saint Évangile ! Ces paroles firent sur la reine l'effet d'une commotion électrique. Elle pâlit, parut troublée, indécise. Puis prenant vivement le livre, elle répondit d'une voix émue : Je l'accepte avec reconnaissance. L'Évangile fut le premier livre de mon enfance ; dans l'agitation du monde, dans mes longs voyages, il avait fui de ma pensée. Je n'avais pas encore entendu expliquer sa morale avec une éloquence aussi douce, aussi persuasive. Je vous promets de le lire et de le méditer. Puissé-je y trouver cette conviction que mes idées repoussent,



et surtout le calme et le bonheur que je cherche depuis si long-temps !

Oui, reprit l'évêque, ce livre seul peut, avec le secours de la grâce, vous procurer le bonheur, même dans cette vie. La religion est un commerce de charité entre Dieu et l'homme. Commerce admirable, dans lequel tout se fait à notre avantage, où nous recevons l'innocence et l'immortalité. Cette pensée doit nous faire tressaillir ; l'idée de Dieu ne peut s'élever en nous qu'avec l'idée de la félicité. Jésus-Christ a apporté la vérité au monde, et cette vérité est à la fois la lumière de notre esprit et la joie de notre cœur, puisqu'elle dirige nos pas dans le chemin de la paix, que le monde ne saurait donner. Le devoir de l'homme est de la chercher, et il ne la trouve que dans l'Évangile. L'étudier, le méditer, c'est convier son ame à un délicieux banquet ; c'est boire de cette eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Dans cette étude, nous avons Dieu pour maître. C'est la seule science qu'il exige, la seule qui puisse faire des sages et des heureux. Les saints ne se sont pas livrés à de sublimes recherches ; tous ont vécu dans cette simplicité, trésor de l'ame pure, qui consiste à aimer Dieu et le prochain ; tous se sont unis à la vérité, moins par les pensées de leur esprit que par les affections de leur cœur. Nul n'est sage s'il n'est fidèle, a dit Tertulien. Dieu a convaincu de folie la sagesse du monde, l'éloquence et les rai-

sonnemens des philosophes par la conduite qu'il a tenue dans l'ouvrage de l'instruction et du salut des hommes. Dans quel état se trouvait le monde avant la prédication de l'Évangile ? Une expérience de quarante siècles lui prouva l'insuffisance des dons du génie sans celui de la foi. Nous ne devons donc rien à la sagesse humaine dont nous sommes idolâtres, et nous devons tout à l'Évangile envers lequel nous nous montrons si ingrats.

Mais ce serait peu pour le chrétien d'être éclairé, si la vérité ne se reproduisait dans ses mœurs. Le christianisme est entré dans le monde avec le cortége de toutes les vertus. La foi le précède éclairant la terre de ses vives lumières ; l'espérance l'accompagne ; elle s'appuie sur la charité, et à ces vertus qu'elle commande, elle joint l'humilité qui les ignore. Opposez aux mœurs du paganisme celles des chrétiens ; comparez la vie des plus simples habitans des campagnes avec celle des sages de l'antiquité : de quel côté sera l'avantage ? Dieu nous jugera selon nos œuvres et non selon nos connaissances. Aimer et servir Dieu, c'est là tout l'homme. Nous l'avons appris dès l'enfance. Hélas ! pourquoi l'oublier dans le cours de notre vie, et ne nous en souvenir qu'à notre dernière heure où nos regrets sont trop souvent inutiles ?

Que tes voies sont belles, que tes sentiers sont pacifiques, ô divine sagesse ! nous te rencontrons à l'entrée

de la vie, tu guides notre raison naissante, et tant que nous marchons à ta suite, tu nous conserves et tu deviens notre véritable diadême. (1)

L'évêque se retira avec le jeune prêtre, et l'ayant suivi, je lui exprimai ma joie de ce qui venait de se passer. Quand il eut appris que j'étais Français, que je venais d'accomplir le pélerinage de Jérusalem, il me combla de démonstrations affectueuses, et ne me dissimula pas sa surprise dont je devinai facilement la cause. Je me hâtai de lui raconter l'aventure qui m'avait associé à un tel voyage, sur la route de Nazareth, et je cherchai, en lui faisant part de mes entretiens, avec la reine, sur la religion, à diminuer ses charitables inquiétudes sur mon compte. Il ne s'en efforça pas moins de me détourner d'aller à Damas, me représentant les dangers de toute espèce dont j'allais être environné. Je lui alléguai en vain mes motifs, mes intentions : il ne voyait que ma jeunesse et mon inexpérience. Me trouvant inébranlable, il m'adressa des exhortations paternelles : Prenez garde, dit-il, en finissant, que votre libératrice ne soit la cause de votre perte. Les Bédouins étaient moins dangereux pour vous que ne le seraient les discours de cette femme ; car je ne me flatte pas de l'avoir ramenée à la vérité ;

(1) Ces pensées sont extraites de l'*Enseignement de la Religion*, par M. *Meirault*. Elles se trouvent éparses dans l'introduction de cet ouvrage.

cependant, je conserve quelque espoir. En quelques circonstances que vous vous trouviez, mon cher fils, quelques discours que vous entendiez, songez que votre vie sur la terre n'est qu'un rapide pélerinage, et n'oubliez jamais Jérusalem !

J'employai la matinée du jour suivant à visiter les ruines que j'avais entrevues la veille. C'étaient des restes plus ou moins conservés de temples et de somptueux édifices ; je foulais des milliers de débris de chapiteaux, de colonnes, de sculptures et de statues du plus beau travail. J'admirai sur la plate-forme d'un temple, des blocs de granit d'une dimension extraordinaire. Pour les transporter de la carrière en ce lieu, il a fallu des forces motrices prodigieuses, que les siècles modernes n'ont pu encore retrouver. Je passai deux heures dans le ravissement et la contemplation : j'avais sous les yeux une des plus anciennes pages de l'histoire. Quel vaste sujet de méditations !

Comme nous nous disposions à partir, l'évêque vint avec l'Emir et le jeune prêtre qui ne pouvait se lasser de considérer le char et les aigles et de louer notre courage. Ah ! disait-il, si les hommes se montraient aussi intrépides à s'élancer dans les véritables voies du ciel !.. Oui, dit l'évêque, ce courage est malheureusement le plus rare, et pourtant, sans le courage, il n'est point de vertu. Il est nécessaire à toutes les époques

de la vie. L'enfance elle-même en a besoin pour vaincre la paresse et les difficultés de l'étude. Pourrions-nous sans courage surmonter cette pente au mal, funeste héritage de nos premiers parens ! Courage pour défendre la patrie et protéger les faibles, pour dompter l'égoïsme et devenir bienfaisant; courage pour résister aux conseils pervers, aux mauvais exemples, aux dérisions injustes, pour souffrir sans de lâches lamentations les maladies, les peines, les angoisses; courage enfin pour se soumettre aux sacrifices, quand le devoir l'exige, pour exposer sa propre vie, quand il s'agit de sauver celle de son semblable.

Monseigneur, dit l'Emir, ce courage que l'on vante est bien funeste à la jeunesse. Il coûte souvent des larmes aux familles, et ses traits parurent altérés par la douleur. L'évêque et la reine le pressèrent de leur faire connaître la cause de ses chagrins, qu'ils desiraient adoucir. Je n'ai qu'un fils, reprit l'Emir, et, sourd à mes prières, insensible à ma douleur, il va peut-être me précipiter dans la tombe. La fougue des passions l'a plongé dans un fatal délire. Le fils de l'Emir des Druses est devenu son rival. Parti pour Damas depuis quelques jours, mon Ismayl brûle d'assouvir sa vengeance. Un combat terrible va s'engager entre ces deux intrépides ennemis ; à tout moment je puis être foudroyé par une affreuse nouvelle. Cependant il me reste un faible espoir : le sage gouverneur de l'adolescence

de mon fils vient de se rendre auprès de lui. Je compte sur les efforts et sur le zèle de ce véritable ami ; mais pourra-t-il persuader ce cœur indomptable que les supplications d'un père n'ont pu émouvoir ?

Nous étions tous attendris. Je ne sais que trop, dit l'évêque, à quels déplorables excès la jeunesse s'abandonne ! Faut-il qu'elle fasse servir aux passions, cause de sa perte, cette ardeur qui, mieux dirigée, rendrait de si grands services à l'état ! Puis il écrivit une lettre, me pria de la remettre au supérieur des Lazaristes de Damas, et fit briller des rayons d'espérance aux yeux de ce bon père.

Sur le point de nous séparer du vénérable évêque, je desirais qu'il nous accordât une grâce. Monseigneur, lui dis-je, la bénédiction d'un vieillard tel que vous n'a jamais fait de mal (1), et je me mis à genoux. Ma supplique était accompagnée d'un regard que comprit le saint évêque. Il éleva les yeux au ciel et nous adressa ces paroles : Je prie celui qui règne dans les cieux de bénir votre voyage. Que vos yeux, plus pénétrans encore que ceux de l'aigle, contemplent le soleil de vérité, et que vos cœurs s'élèvent jusqu'à celui qui descendra un jour sur les nuées pour juger le monde ! Le livre que vous possédez vient du ciel (la reine te-

(1) Allusion aux paroles de Pie VII à un jeune Français, à l'époque où il vint sacrer Napoléon.

nait l'Évangile à la main). Puisse-t-il vous en ouvrir un jour l'entrée ! Méditez ensemble sa morale divine. Elle vous embrâsera de l'amour de son auteur, et quand vous arriverez parmi les hommes, vous n'aspirerez, à son exemple, qu'à leur faire du bien. Aussitôt il prononça des paroles de bénédiction, pendant que sa main formait au-dessus de nous le signe que *Lactance* appelle immortel. La reine, qui s'était inclinée, lui exprima comme moi sa reconnaissance et nous reprîmes la route des airs. Je ne m'étais jamais senti tant de courage. Il me semblait que nous n'avions plus rien à craindre, que les dangers mêmes signalés par le prélat s'évanouissaient, après une si fervente prière, avec ce livre, gage de salut. Je me rappelais avec satisfaction la scène de la veille. Le silence ne fut d'abord interrompu que par des monosyllabes. La reine était pensive, rêveuse, et je n'osais suspendre le cours de ses réflexions, bien plus importantes que tout ce que j'aurais pu lui dire.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées depuis que nous voguions dans les airs, lorsque tout-à-coup l'agitation et les cris de nos aigles vinrent nous tirer de cette rêverie. Aussitôt nous voyons près de nous un aigle d'une grandeur prodigieuse qui fend l'air, tenant dans ses serres un objet assez volumineux. Un gémissement sourd attire encore plus notre attention. Douleur ! entre les plumes de l'oiseau, paraît la tête d'un enfant.

J'étais frappé de terreur ; mon sang se glaçait en le voyant ainsi suspendu sur l'abîme. Pauvre enfant ! s'écria la reine. O mère infortunée ! Allons ! il faut le sauver, s'il est possible ! Elle dirige ses aigles à la poursuite du terrible ravisseur que nous voyons s'arrêter sur les flancs d'une montagne, et entrer dans un espace vide, entre deux rochers, au-dessus desquels un bloc, en tombant, avait formé comme une voûte naturelle. Nous arrivons presque en même temps sur un terrain assez resserré, mais plat et couvert de mousse. Je sors précipitamment de la nacelle. Le nid de l'aigle se trouvait au-dessus du lieu où nous étions, mais un rocher escarpé le cachait à nos regards et en rendait l'approche difficile. Je coupe à la hâte une branche de quelques rares arbustes qui croissaient dans les fissures, en conjurant le Dieu fort de seconder mon entreprise (1), et je gravis avec ardeur ce rempart indestructible où l'ennemi se tenait retranché. Je suis à peine parvenu au sommet que je le vois déployer ses ailes et s'élancer sur moi avec impétuosité. Je me préserve à peine de ses coups terribles. Agitant avec force mon arme fragile, je le frappe heureusement à la tête et il tombe mort à mes pieds. Je cours à l'aire. Je vois l'enfant étendu, donnant des signes de vie, devant deux aiglons qui se disposent à le mettre

(1) Levavi oculos meos in montes undè veniet auxilium mihi. Ps. 120. v. 1.

en pièces. Je les chasse, et relevant ce petit infortuné qui allait devenir leur pâture: Dieu soit béni! il est sauvé! m'écriai-je, en le montrant à la reine. Notre joie se conçoit mieux qu'elle ne peut se décrire. Mais la descente était des plus périlleuses. Animé d'une ferme confiance, je prends d'un bras l'enfant que j'appuie contre ma poitrine, et me tenant de l'autre aux aspérités du rocher, je descends lentement, avec précaution, et j'arrive heureusement auprès de la reine qui m'attendait avec la plus vive anxiété. Elle s'empare de mon précieux fardeau, couvre de baisers le pauvre enfant qui, se sentant comme ranimé par ses caresses, ouvre ses yeux humides! Maman! s'écrie-t-il, d'un air où se peignait l'effroi. Oui, oui, dit-elle, en le serrant contre son sein, tu la retrouveras! Pauvre petit! Un instant plus tard c'en était fait! et nous frémissions en voyant ses mains et ses bras ensanglantés. La reine déchira son mouchoir et s'empressa de les envelopper. Nous reconnûmes avec satisfaction que le reste de son corps ne présentait d'autres blessures que l'empreinte des serres de l'aigle. C'était un petit garçon d'environ deux ans, d'une figure charmante; ses cheveux blonds et bouclés couvraient un cou d'albâtre. Il était revêtu d'une petite robe brune.

Nous rentrons dans la nacelle. Aussi compatissante qu'habile, notre conductrice, posant l'enfant sur ses genoux, dirige l'attelage vers le fond de la vallée et nous

cherchons des yeux la malheureuse mère. Nous prêtons l'oreille. Ses gémissemens nous l'eussent indiquée, et les cris navrans du petit infortuné n'eussent pas en vain retenti jusqu'à son cœur. Mais nos recherches furent sans résultat; un profond silence régnait dans ce désert. Pendant que nous planions assez près de terre, aux lieux voisins de la montagne, l'enfant s'était endormi. Son cœur agité soulevait sa poitrine, et de profonds soupirs s'en exhalaient par intervalles. Ainsi la colombe, arrachée sanglante aux griffes du vautour, palpite long-temps encore après sa délivrance. Avec quel ravissement nous contemplions ce sommeil de l'innocence qui répandait momentanément sur ses douleurs le baume de l'oubli !

La reine jugeant que l'enlèvement de son petit protégé pouvait avoir eu lieu dans une autre partie du Liban, prit le parti de retourner à Balbek pour l'y déposer. Nous arrivons chez l'Emir. Grande fut sa surprise, qui s'accrut encore à la vue d'un enfant endormi dans les bras de la reine. L'avez-vous trouvé dans les airs, dit-il ? — Oui, à une hauteur prodigieuse ; et elle raconta l'aventure. Prince, dit-elle, je remets en vos mains ce dépôt sacré. Ne perdez pas un instant, je vous en prie ; faites chercher sa mère, et si vous ne pouvez la découvrir, ordonnez que l'on conduise l'enfant chez moi. Je remplirai la noble tâche que la providence m'a confiée.

L'Emir charmé de lui être agréable et de participer à cette bonne action, promit d'exécuter ponctuellement ses desirs. Aussitôt une femme fut appelée. Comme elle se disposait à emporter l'enfant, pour lui donner des soins, l'évêque de Babylone parut. Il avait appris notre retour et, sur le point de partir, il voulait nous revoir encore. La reine s'empressa de lui montrer l'enfant et de lui dire ce qui s'était passé. Voilà son libérateur, ajouta-t-elle, en me montrant. Vos sages conseils sur le courage ont été aussitôt mis en pratique. Mon jeune pélerin l'a porté jusqu'à l'héroïsme. Comme les soldats que vous avez si souvent conduits à la victoire, timide aux premiers coups de feu, il s'est montré lion sur le champ de bataille. Elle faisait allusion à ma frayeur lors de l'attaque des brigands aériens. L'évêque nous félicita, fit mille caresses à l'enfant qui venait de s'éveiller, fût ravi de le voir prendre sa croix pastorale et la porter à ses lèvres. Le saint vieillard en le pressant dans ses bras, sentit sur sa poitrine un objet métallique, de forme ovale. Il le retire de dessous sa robe et reconnaît une médaille d'argent, qu'il s'empressa de nous montrer. Cette médaille représentait, d'un côté, la Vierge en pied, tendant les bras, et, sur le revers, deux cœurs au-dessous d'une M surmontée d'une croix. Ne soyez plus surpris, dit-il, voici son égide ! Un enfant de Marie ne périra jamais ! et ses caresses redoublèrent. Il promit de chercher cette bonne

mère, qui, en mettant son fils sous la protection de la Vierge puissante, avait assuré de toutes manières son salut. La reine satisfaite se dirigea vers son attelage. L'évêque m'embrassa avec effusion, et nous partîmes.



CHAPITRE VII.

Souvenirs délicieux. — Le Panorama. — Belle poésie. — Hymne au Christ. — Le choléra et les prêtres. — Préventions détruites. — Lecture et méditation. — Le courrier aérien. — La lettre mystérieuse.

Les ames sensibles comprennent ce que nous éprouvions en ce moment. L'impression produite par cette succession rapide de douleur, de crainte et d'espoir avait été trop vive pour laisser place à d'autres pensées. Cette heureuse délivrance fit long-temps le sujet de nos entretiens. Nous rappelions les circonstances qui l'avaient accompagnée, et les sensations diverses, qui nous avaient tant agités, se reproduisaient avec le tableau de cette scène tour à tour si terrible, si attendrissante. Mais la joie, cette émotion douce et expansive que l'on ressent après avoir arraché son semblable à une mort certaine, débordait, pour ainsi dire, de notre cœur. Madame, dis-je, la bénédiction du vénérable

évêque a porté ses fruits : le ciel vient de nous accorder une faveur signalée. Sauver un enfant ! c'est le plus grand bonheur qu'un mortel puisse ambitionner sur cette terre ! pour moi, je ne cesserai de lui en rendre grâces. Oui, dit la reine, c'est le plus beau jour de ma vie ! Mais la pauvre mère est bien à plaindre. Je sens toutes ses douleurs. Un enfant, c'est le trésor, c'est la vie d'une mère ! Ah ! que je serais heureuse de le lui rendre ! Mais il est à craindre qu'on ne puisse pas la découvrir. Tout fait présumer que ses parens ne sont pas nés dans la Syrie. Comment y sont-ils venus ? Comment le ravisseur a-t-il pu tromper la vigilance maternelle ? Cette aventure a quelque chose de mystérieux. Il me vint alors certains soupçons ; je ne m'arrêtai qu'à celui-ci : Ne serait-il pas, dis-je, une autre victime des Bédouins ? Ils auront peut-être enlevé ses parens pour l'abandonner ensuite lui-même sans pitié. — Seraient-ils capables d'une pareille barbarie ? Je ne puis le croire. Quoi qu'il en soit, si le pauvre infortuné ne trouve pas sa mère, je saurai la remplacer.

A mesure que nous avancions au-dessus des montagnes de l'Anti-Liban, le spectacle devenait de plus en plus ravissant et magique. La nature étalait à nos yeux, de tous côtés, sa pompe majestueuse, ses plus gracieux ornemens ; admirable Panorama qu'animaient une foule de scènes riantes et pittoresques. Ici nous

voyions cheminer lentement de longues caravanes de chameaux ; là, des cavaliers, marchant en troupes ou courant le Dgérib (1) ; d'un côté des hyènes ou des chacals fuyaient poursuivis par d'intrépides chasseurs, sur les rocs escarpés ; de l'autre de nombreux troupeaux paissaient sur la pente verdoyante des collines. Une foule d'oiseaux voltigeaient, planaient autour des pics ou sur les vallées ; nous entendions leurs cris, la détonation des armes, les chants des cultivateurs et des jeunes bergères. Quelle peinture, dit la reine, pourrait retracer fidèlement le beau spectacle dont nous jouissons ? — Madame, la poésie seule a des couleurs assez riches. Je pourrais vous en donner la preuve. — J'en serais charmée, dit-elle. Je me souvins alors des belles stances adressées par l'un de nos premiers poëtes (2) lyriques à une femme poëte, autre célébrité de notre époque. (3) — Je me hâtai de les lui réciter, comme un dédommagement des miennes. Elles commencent ainsi :

Celui qui voit briller ces Alpes d'où l'aurore,
Comme un aigle qui prend son vol du haut des monts,
D'une aile étincelante ouvre les cieux, et dore
Les neiges de leurs fronts.

(1) Bâton ferré que les Arabes lancent en courant à cheval.
(2) M. A. de Lamartine.
(3) Mlle Delphine Gay, aujourd'hui Mme E. de Girardin.

Celui-là, l'œil frappé de ces hauteurs sublimes,
Croit que ces monts glacés qu'il admire et qu'il fuit,
Ne sont qu'affreux déserts, rochers, torrens, abîmes,
Foudres, tempête et bruit.

Mesurons-les de loin, dit-il ; mais si sa route
Le conduit jusqu'aux flancs d'où pendent leurs forêts,
S'il pénètre au vain bruit de leurs eaux qu'il écoute
Dans leurs vallons secrets,

Il y trouve, ravi, des solitudes vertes,
Dont l'agneau broute en paix le tapis velouté,
Des vergers pleins de dons, des chaumières ouvertes
A l'hospitalité ;

Des sources sous le hêtre, ainsi que dans la plaine,
De frais ruisseaux dont l'œil aime à suivre les bonds,
De l'ombre, des rayons, des brises dont l'haleine
Plie à peine les joncs ;

Des côteaux aux flancs d'or, de limpides vallées,
Et des lacs étoilés des feux du firmament,
Dont les vagues d'azur et de saphir mêlées
Se bercent doucement ;

Il entend ces doux bruits de voix qui se répondent,
De murmures du soir qui montent des hameaux,
De cloches des troupeaux, de chants qui se confondent
Aux sons des chalumeaux :

Marchant sur des tapis d'herbe en fleurs et de mousses;
Ah! dit-il, que ces lieux me gardent à jamais!
La nature a caché ses grâces les plus douces
Sous ses plus hauts sommets!

Quelle suave poésie ! dit la reine, avec ravissement ! Elle a produit sur moi l'effet de la plus douce mélodie ; elle a réveillé un goût de ma jeunesse. Il est à présumer cependant que votre poète n'a jamais vu sous *les hauts sommets* une scène aussi terrible que celle dont le souvenir nous émeut encore. S'il en eût été témoin, il eût reconnu que *l'agneau ne broute pas toujours en paix les tapis veloutés,* et nous aurions de lui quelques belles stances de plus. — Un tableau de ce genre, dis-je, mériterait en effet un aussi grand peintre. Au plus beau coloris s'uniraient de sublimes pensées, et une magnifique allégorie ferait comprendre à la jeunesse que si l'orgueil, son plus dangereux ennemi, l'élève parfois jusqu'aux cèdres des montagnes, c'est hélas ! souvent pour sa perte..... Oh ! récitez-moi, je vous prie, dit-elle, d'autres vers de ce poète par excellence. Un sujet religieux convient parfaitement à son génie, et je suis curieuse de connaître ses idées sur cette matière. Je ne demandais pas mieux. Charmé de proclamer *de ces hauteurs sublimes* les sentimens et les pensées du Pindare chrétien, et dans un but qui me souriait encore plus, je récitai tout ce que ma mémoire me fournit d'un autre de ses chefs-d'œuvre, L'Hymne au Christ, où se trouvent ces admirables strophes.

Oui, de quelque faux nom que l'avenir te nomme,
Nous te saluons Dieu ! car tu n'es pas un homme !
L'homme n'eût pas trouvé dans notre infirmité
Ce germe tout divin de l'immortalité,
La clarté dans la nuit, la vertu dans le vice,
Dans l'égoïsme étroit la soif du sacrifice !
Dans la lutte la paix, l'espoir dans la douleur ;
Dans l'orgueil révolté l'humilité du cœur,
Dans la haine l'amour, le pardon dans l'offense,
Et dans le repentir la seconde innocence !
Notre encens à ce prix ne s'aurait s'égarer ;
Et j'en crois des vertus qui se font adorer !
. . . .
. . . .

Et c'est en vain que l'homme, ingrat et las de croire,
De ses autels brisés et de son souvenir
Comme un songe importun veut enfin te bannir ;
Tu règnes malgré lui jusque dans sa mémoire,
Et du haut d'un passé rayonnant de ta gloire,
Tu jettes ta splendeur au dernier avenir !
Lumière des esprits, tu pâlis, ils pâlissent !
Fondement des états, tu fléchis, ils fléchissent !
Sève du genre humain, il tarit si tu meurs !
Racine de nos lois dans le sol enfoncée,
Partout où tu languis on voit languir les mœurs,
Chaque fibre à ton nom s'émeut dans tous les cœurs,
Et tu revis partout, jusque dans la pensée,
Jusque dans la haine insensée
De tes ingrats blasphémateurs.
. . . .
. . . .



Repos de notre ignorance,
Tes dogmes mystérieux
Sont un temple à l'espérance
Montant de la terre aux cieux!
Ta morale chaste et sainte
Embaume sa pure enceinte
De paix, de grâce et d'amour,
Et l'air que l'ame y respire
A le parfum du zéphire
Qu'Éden exhalait un jour!

Dès que l'humaine nature
Se plie au joug de ta foi,
Elle s'élève et s'épure
Et se divinise en toi!
Toutes ses vaines pensées
Montent du cœur, élancées
Aussi haut que son destin;
L'homme revient en arrière,
Fils égaré de lumière
Qui retrouve son chemin!

Les troubles du cœur s'apaisent,
L'ame n'est qu'un long soupir;
Tous les vains desirs se taisent
Dans un immense desir!
La paix, volupté nouvelle,
Sens de la vie éternelle,
En a la sérénité.
Du chrétien la vie entière
N'est qu'une longue prière,
Un hymne en action à l'immortalité.

Et les vertus les plus rudes
Du stoïque triomphant
Sont les humbles habitudes
De la femme et de l'enfant.
Et la terre transformée
N'est qu'une route semée
D'ombrages délicieux,
Où l'homme en l'homme a son frère;
Où l'homme à Dieu dit : mon père ;
Où chaque pas mène aux cieux.

O toi qui fis lever cette seconde aurore,
Dont un second chaos vit l'harmonie éclore,
Parole qui portais avec la vérité
Justice et tolérance, amour et liberté!
Règne à jamais, ô Christ, sur la raison humaine,
Et de l'homme à son Dieu sois la divine chaîne!
Illumine sans fin de tes feux éclatans
Les siècles endormis dans le berceau des temps!
Et que ton nom, légué pour unique héritage,
De la mère à l'enfant descende d'âge en âge,
Tant que l'œil dans la nuit aura soif de clarté,
Et le cœur d'espérance et d'immortalité!
Tant que l'humanité plaintive et désolée
Arrosera de pleurs sa terrestre vallée,
Et tant que les vertus garderont leurs autels,
Ou n'auront pas changé de nom chez les mortels.

Pour moi, soit que ton nom ressuscite ou succombe,
O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe;
Plus la nuit est obscure et plus mes faibles yeux
S'attachent au flambeau qui pâlit dans les cieux!

Et quand l'autel brisé que la foule abandonne
S'écroulerait sur moi! . . . Temple que je chéris,
Temple où j'ai tout reçu, Temple où j'ai tout appris,
J'embasserais encor ta dernière colonne,
Dussé-je être écrasé sous tes sacrés débris!

La reine, en écoutant ces beaux vers, paraissait partager mon enthousiasme; tous ses traits décelaient l'émotion la plus vive. Ah! qu'on est heureux, me dit-elle, après un moment de silence, de sentir de telles convictions! Car c'est dans l'esprit, à mon avis, que les croyances doivent prendre leur racine, et le mien se refuse à celles de ce poète. Ah! Madame, il est cependant certaines croyances plus inexplicables auxquelles il a été accessible. Pour un esprit qui ne se laisse aller à aucune prévention, les preuves de la divinité du christianisme sont plus claires que le jour; mais c'est dans le cœur surtout que la foi doit naître, et vous n'avez pas oublié les paroles de l'évêque de Babylone? — Je l'avoue, répondit-elle; à sa voix, il s'est passé en moi quelque chose d'étrange.... Quel aimable homme! Je m'étais fait une tout autre idée des ministres de la religion. J'en ai vu qui m'ont paru indignes de ce titre; je les croyais en général durs et hautains; j'étais persuadée que les erreurs et les faiblesses des autres hommes n'excitaient en eux que le dédain ou l'indignation. Ah! s'ils ressemblaient tous à celui-ci!.... Madame, j'en connais bien d'autres

qui produiraient sur vous la même impression. Malheureusement il peut s'en trouver, en bien petit nombre sans doute, qui aient oublié la sainteté de leur caractère ; comme, dans toutes les professions, il existe des hommes qui les déshonorent ; mais les beaux cèdres que nous admirons ont aussi quelques branches dépouillées de verdure, et cependant, depuis des siècles, ils font l'ornement de ces montagnes. Ceux qui fuient les prêtres ne les connaissent pas. Il a existé trop longtemps contre eux de funestes préventions : elles commencent enfin à se dissiper dans ma patrie ; une solide instruction, un caractère plein de franchise et d'aménité, toutes les vertus enfin distinguent ces vrais sages, si puissans en œuvres et en paroles ; leur ame est un foyer de charité : il n'est point de fatigues qu'ils n'endurent, de périls qu'ils ne bravent, quand il s'agit d esauver la vie où même les biens de leurs semblables. Toutes les misères, toutes les infortunes trouvent en eux soulagement et consolation. Naguère encore le terrible choléra exerçait ses ravages ; on les a vus voler auprès des mourans, comme des héros marchant à la victoire, et ceux-là même qui s'étaient faits leurs ennemis trouvaient en eux les soins les plus tendres, quand des amis, des parens fuyaient leur couche. Quel espoir, quelle récompense les animait ? Celle qui a été promise au vrai chrétien. L'intérêt personnel n'est rien à leurs yeux ; celui du troupeau qui leur est confié les

occupe avant tout. Faut-il s'étonner qu'ils soient l'objet de la vénération du bon peuple des villes et des campagnes. Les larmes des pauvres sont la plus belle oraison funèbre du pasteur vénérable qui leur donna dans sa vie tant de preuves de sa charité. Quant à moi, Madame, je serais bien ingrat si je n'avais pour les prêtres la plus respectueuse affection. Ils furent les meilleurs amis de mon enfance. Je leur dois l'amour des sciences et de la vertu. Comme leur divin modèle, ils aiment les enfans et travaillent sans relâche à les préserver des vices, à développer en eux le germe de ces qualités précieuses qui font la gloire et le bonheur des familles, et pour cela, un livre leur suffit, celui que vous avez reçu du saint évêque. Ah ! oui, dit-elle, je sens tout le prix de ce don, et elle me pria de lui en lire quelques pages. J'ouvris le livre au hasard et je rencontrai le chap. X de l'Évangile selon Saint-Luc.

Or, après cela, le Seigneur choisit encore soixante-douze autres disciples, et les envoya deux à deux devant lui en toutes les villes où il devait aller.

Et il leur disait : La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers ; priez donc le seigneur de la moisson qu'il envoie des ouvriers en sa moisson.

Allez, voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups.

Malheur à toi Corozaïn ! malheur à toi Bethsaïda ! car si les miracles qui ont été faits en vous avaient été autrefois en Tyr et en Sidon, elles auraient fait pénitence dans le cilice et dans la cendre.

Mais Tyr et Sidon seront au jour du jugement traitées moins rigoureusement que vous.

Et toi, Capharnaüm, élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusques aux enfers.

Qui vous écoute m'écoute, et qui vous rejette me rejette : or, qui vous rejette, rejette celui qui m'a envoyé.

Et les soixante-douze revinrent avec joie, disant : Seigneur, les démons aussi nous sont soumis en votre nom.

Et il leur dit : Je voyais Satan tomber du ciel comme l'éclair.

Voici que je vous donne puissance de marcher sur les serpens et sur les scorpions, et sur toute la force de l'ennemi, et rien ne vous nuira.

Toutefois ne vous réjouissez point de ce que les esprits vous sont soumis, mais réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits dans les cieux.

En cette même heure, Jésus se réjouit en l'esprit-saint, et dit : Père, seigneur du ciel et de la terre, je vous rends grâces de ce que vous avez caché ces choses



aux sages et aux prudens, et que vous les avez révélées aux petits, mon père, car il vous a plu ainsi.

Toutes choses m'ont été laissées par mon père, et nul ne sait qui est le fils, sinon le père, ni qui est le père, sinon le fils ; et celui auquel le fils voudra le révéler.

Et se retournant vers ses disciples, il dit : Bienheureux sont les yeux qui voient ce que vous voyez.

Car je vous dis que plusieurs prophètes et plusieurs rois ont desiré voir les choses que vous voyez, et ne les ont point vues ; et entendre les choses que vous entendez, et ne les ont point entendues.

Et voilà qu'un docteur de la loi se leva pour le tenter, disant : Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ?

Mais Jésus dit : Qu'est-il écrit en la loi ? Comment lis-tu ?

Celui-ci répondant, dit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton ame, et de toute ta force, et de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même.

Alors il lui dit : Tu as bien répondu, fais cela et tu vivras.

Mais celui-ci voulant se justifier, dit à Jésus : Et qui est mon prochain ?

Jésus répondant, dit : Un homme descendait de Jérusalem en Jéricho, et il tomba entre les mains des voleurs, lesquels le dépouillèrent, et après qu'ils l'eurent couvert de plaies, ils s'en allèrent le laissant à demi mort.

Or, il arriva qu'un Prêtre descendait par le même chemin, et quand il l'eut vu, il passa outre.

Un Lévite qui était près de là, le voyant, passa de même.

Mais un Samaritain qui voyageait vint vers cet endroit, et le voyant, fut ému de compassion;

Et s'approchant, il banda ses plaies et y répandit de l'huile et du vin, puis le mettant sur son cheval il le conduisit en une hôtellerie, et le pansa;

Et le lendemain il tira deux deniers et les donna à l'hôte, et dit : Aie soin de lui, et tout ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai à mon retour.

Lequel donc des trois te semble le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs?

Et il lui dit : Celui qui a usé de miséricorde envers lui. Jésus lui dit : Va, et toi aussi fais de même.

Or, il arriva, comme il s'en allait, qu'il entra en un bourg; et une femme nommée Marthe, le reçut en sa maison.

Elle avait une sœur nommée Marie, laquelle s'asseyant aux pieds de Jésus écoutait ses paroles.

Or, Marthe était fort occupée à rendre beaucoup de soins, et elle vint vers lui et dit : Seigneur, ne voyez-vous pas que ma sœur me laisse servir toute seule ? dites-lui donc qu'elle m'aide.

Et le Seigneur répondant, lui dit : Marthe, vous vous inquiétez et vous troublez de beaucoup de choses.

Or, une seule chose est nécessaire : Marie a choisi la très-bonne part, qui ne lui sera point ôtée. (1)

Traduction de M. de Genoude.

Quelle douce charité, dis-je, quelles leçons dans ce chapitre ! il semble nous offrir comme un résumé de la morale du christianisme ! Un grand docteur de l'église l'a dit : Tout ce que J.-C. enseigne est vérité, tout ce qu'il commande est charité (2), tout ce qu'il promet est félicité. Nous demeurâmes quelque temps absorbés dans nos réflexions, elles se pressaient en foule dans nos ames. A l'air alternativement inquiet et mélancolique de la reine, il était aisé de voir qu'elle sentait combien ces paroles offraient de rapports avec sa situation particulière, que les secrets révélés aux simples

(1) Cette seule chose nécessaire est d'être occupé du soin de son salut, d'écouter et de méditer la parole de Dieu. (*Note du traducteur*).

(2) Quidquid docetur veritas est, quidquid præcipitur caritas est, quidquid promittitur felicitas est.

du monde sont bien au-dessus des lumières des plus grands génies, et que la seule chose nécessaire est celle dont elle s'était le moins occupée. Jamais, on en conviendra, pareille lecture et semblable méditation n'avaient été faites en un tel lieu.

Il était écrit que ce jour nous offrirait une série de surprises et d'aventures. Tandis que nous étions tout occupés de nos réflexions, entre deux croupes des dernières cîmes de l'Anti-Liban, à une hauteur peu considérable, un nouveau brigand aérien nous apparaît. C'était un milan. Il poursuivait un pigeon qui vint s'abattre, tout palpitant de frayeur, sur les genoux de la reine, où son persécuteur n'osa venir le prendre. Voici encore un faible, opprimé, dit-elle. La renommée a sans doute déjà publié nos hauts faits parmi la gent volatile. En caressant l'oiseau, dont le plumage était nuancé des plus brillantes couleurs, elle aperçoit une petite feuille de papier attachée à sa patte et s'empresse de la déplier. Cette feuille portait l'empreinte d'un cachet surmontée d'un dessin à l'encre représentant un lion couché et, sur sa tête, une colombe tenant dans son bec une branche d'olivier. Au-dessous nous lisons ces paroles en Arabe : *La Colombe l'a terrassé.* Quelle fut ma surprise en voyant la reine montrer une vive satisfaction ! Je connais ce cachet, dit-elle ; je comprends cette énigme. Vous en saurez le mot à Damas.

CHAPITRE VIII.

Damas.--Souvenirs de Saint-Paul.—Un camp Egyptien. — Le mot de l'énigme. — Un duel. — Prêtres Lazaristes. — Un livre composé pour de jeunes princes français.

Nous approchons de Damas, me dit la reine, qui avait repris sa sérénité. Cette ville n'est-elle pas célèbre dans la Bible ?—Oui, Madame : souvent menacée par la voix tonnante des prophètes, elle fut ravagée par le roi d'Assyrie ; mais, dans le monde chrétien, elle doit sa plus grande célébrité à une conversion miraculeuse dont elle fut le théâtre. C'est près de Damas que saint Paul, soudainement environné d'une lumière divine, fut terrassé et entendit une voix du ciel qui, du plus terrible persécuteur, en fit le plus intrépide et le plus éloquent défenseur du Christ. Je lus le chapitre IX des actes des Apôtres où se trouve le récit

de ce grand événement ; cette lecture parut lui faire quelque impression, et comme j'avais appuyé avec intention sur le passage où il est question des écailles tombées des yeux du grand apôtre, qui avaient tant de rapports avec le nuage dont son esprit était obscurci : Je vous comprends, dit-elle, vous pensez que moi aussi j'ai vu Ananie, mais....

Enfin nous découvrîmes Damas dans une vaste plaine, les sept branches du fleuve qui la sillonnent et, sur les bords du fleuve, sous les murs de la ville, une prodigieuse quantité de tentes de diverses couleurs, surmontées de croissans. Plus loin, un nuage de poussière s'envolait sous les pas de la cavalerie Égyptienne qui se livrait à ses évolutions. Bientôt cette troupe resta immobile. A mesure que nous approchions, tous les visages se levaient vers nous. Enfin nous descendons dans le camp, au milieu d'une foule immense de soldats saisis de surprise. La reine est sur-le-champ introduite sous la tente du général qui s'était empressé de venir à sa rencontre. Quelques momens après, un jeune officier vient m'y conduire moi-même. Je reçus l'accueil le plus gracieux du général qui m'exprima sa satisfaction de voir un Français dans son camp; il me parla avec admiration de la bravoure et de la discipline de nos armées. Quand nous fûmes sortis de la tente, je m'aperçus que ma qualité de Français attirait sur moi les regards de ces guerriers et des mar-

ques non équivoques de considération. Bientôt nous les vîmes se ranger en bataille ; le général les fit défiler devant nous ; la musique militaire joua des airs de triomphe, le canon retentit et des milliers de voix répétèrent avec enthousiasme :

Vive la Reine ! Vivent les Français !

Nous montâmes sur de superbes chevaux arabes, et le général, avec les principaux officiers de son armée, nous accompagna jusqu'à l'entrée de la ville. Nous nous rendîmes aussitôt chez un riche négociant Arménien, aimable vieillard que la reine affectionnait beaucoup. Il nous reçut avec la plus cordiale politesse. Jamais hospitalité ne fut donnée avec plus de grâce. Sa maison était une des plus belles de la ville ; tout y respirait la magnificence. Dans les cours, dans les jardins, l'air était embaumé des odeurs les plus suaves ; plusieurs jets d'eau y entretenaient une agréable fraîcheur.

Le lendemain matin, comme je me disposais à sortir pour aller remettre au Lazariste la lettre de l'évêque de Babylone, la reine me fit appeler. Vous allez avoir l'explication du message mystérieux que nous avons intercepté sans le vouloir, me dit-elle, et aussitôt je vois entrer dans la chambre deux Arabes. L'un d'eux paraissait à peu près de mon âge. Les traits de ce superbe jeune homme étaient d'une beauté remarqua-

ble ; son regard plein de feu contrastait avec la pâleur de son visage. Aprés les premiers complimens, la reine lui dit : Eh bien ! cher Ismayl, *la colombe a terrassé le lion* ! Je vous en félicite de toute mon ame : surmonter les passions c'est revenir au bonheur. Le jeune homme rougissait et regardait son ami sans rien dire. Je sáis tout, reprit-elle ; votre pére m'a conté ses chagrins, et votre joli courrier m'a appris l'heureuse nouvelle. Le voici. Et elle le conduit à une volière où l'on avait mis son nouveau protégé. La surprise de nos Arabes allait croissant. J'en ai expédié deux, dit le vieillard, mais je ne conçois pas que celui-ci se trouve auprés de vous ? La reine dit comment il s'était mis sous sa protection, et, exprimant sa joie de l'heureuse conclusion de cette affaire, témoigna le desir d'en connaître les circonstances. Le jeune prince nous raconta que son digne Mentor voyant ses efforts infructueux avait eu recours au pére *** supérieur des Lazaristes ; que ce vénérable prêtre était accouru aussitôt sur le lieu et à l'instant même où un terrible combat allait commencer. Bravant la pointe de nos cimeterres, il se précipite, dit-il, entre moi et mon rival et nous adresse les supplications les plus affectueuses. Que ne puis-je vous reproduire ici ses douces, ses éloquentes paroles ! il vanta les qualités de nos cœurs faits pour s'estimer et s'aimer, nous exposa la frivolité de l'objet de notre jalouse fureur, la tendresse de nos parens

dont nous allions causer le trépas, l'avenir terrible qui nous menaçait, l'exemple sublime du Rédempteur, mort pour les hommes en pardonnant à ses bourreaux, et, nous présentant un crucifix, il nous conjura, d'une voix attendrie, nous commanda, au nom de J.-C., avec une majesté presque divine d'abjurer notre coupable haine. En même temps il nous désarme, nous prend les mains, les serre contre son cœur, et, par un ascendant irrésistible, deux ennemis, si furieux auparavant, s'embrassent et se jurent une éternelle amitié. O pouvoir admirable de la religion, tu as vaincu l'orgueil et la colère! La charité d'un autre Vincent de Paul nous a retirés de l'abîme; elle a sauvé mon père! elle lui rend un fils digne de lui!

Ce récit que le jeune Arabe anima de toute l'énergie de son caractère, nous causa un vif attendrissement. J'étais ravi que la providence eût ménagé à la reine une preuve si éclatante des effets de la religion. En France, lui dis-je, où le duel et le suicide causent tant de malheurs, nous avons plus d'un exemple de cette admirable charité.

La reine remit au prince son petit prisonnier, qui allait de nouveau prendre son vol pour Balbek, et porter la nouvelle de la prochaine arrivée de son maître. Le prince exprima sa reconnaissance de l'intérêt qu'elle lui avait montré dans cette occasion, et nous fit ses adieux.

Il me tardait d'aller au couvent des Lazaristes, mais la reine, voulant faire une visite au Pacha, me pria de l'accompagner. Nous le trouvâmes assis sur un riche divan, au milieu d'une vapeur odorante, avec des magistrats de la ville, dans une salle où resplendissait tout le luxe oriental. Il accueillit la reine avec la plus haute distinction. Des esclaves noirs s'empressèrent de la servir et nous présentèrent des pâtisseries légères avec des confitures exquises, le sorbet, le café, une longue pipe, de l'essence de rose et des parfums. La reine fuma avec beaucoup de grâce. C'était la première fois que je la voyais en pareille situation. Il me paraissait fort étrange de voir un pareil objet à la bouche d'une femme, et de ne plus distinguer sa belle figure qu'à travers un nuage de fumée.

Après les premiers complimens, la conversation s'engagea sur les affaires de l'Europe; puis les succès des Égyptiens, les agressions des Wahabites furent un chapitre inépuisable. La politique n'a jamais eu pour moi beaucoup de charmes. Je cherchais à dissiper l'ennui en observant les caractères divers qui se dessinaient sous mes yeux. Heureusement on parla de la conquête d'Alger, et l'orgueil national y trouva son compte. J'entendis avec plaisir la reine mettre cette campagne au nombre des plus beaux faits d'armes et des plus grands services que le génie guerrier eût jamais rendus à l'humanité. En vengeant l'Europe d'une trop

longue ignominie, dit-elle, la France a prouvé qu'elle est toujours la terre classique de l'héroïsme, et sa gloire a brillé d'un nouvel éclat. J'étais fier d'entendre, à huit cents lieues, l'éloge de ma patrie.

Du palais du Pacha, nous nous rendîmes à la maison des Lazaristes. Elle est habitée par deux prêtres Français, hommes instruits et aimables, qui se sont voués à l'instruction des pauvres enfans Arabes. Je fus ravi de les voir, et cette satisfaction me parut bien partagée. On conçoit la joie qu'éprouvent des compatriotes qui se rencontrent si loin de la terre natale. La lettre de l'évêque nous mit aussitôt sur la voie de la scène qui nous avait occupés dans la matinée. Il conjurait le Lazariste de réconcilier les deux rivaux, lorsque déjà son zèle avait eu de si précieux résultats. Charmé d'avoir prévenu ses desirs en remplissant un devoir, il nous dépeignit l'état déplorable d'une ame qui se laisse aller au torrent des passions et surtout à la colère, fille de l'orgueil, mère de la vengeance et du crime. Il se plut à nous dépeindre cette belle vertu qui porte le chrétien à ne s'attribuer aucun mérite, à ne considérer que ses propres misères, à se montrer affable et poli à l'égard du prochain, à n'avoir pour lui que des paroles de douceur et de bienveillance, à lui pardonner même les torts et les outrages. Se vaincre soi-même, dit-il, n'est-ce pas la plus belle victoire ? Quel fruit retire-t-on de ces affreux combats, proscrits par

les lois divines et humaines? Une mort sans gloire ou un souvenir cruel qui empoisonne l'existence. Je sais que dans le monde on appelle bassesse, lâcheté, cette patiente mansuétude que l'Évangile commande. Il faut du courage pour pardonner, non pas sept fois mais toujours, en dépit des railleries et des sarcasmes. Un chrétien doit peu s'occuper des jugemens des hommes. Il aura toujours des détracteurs, des ennemis; il sera toujours en butte aux injustices, aux persécutions, mais sa patience, sa douceur seront inaltérables comme celles de l'homme-Dieu.

Je compris que le pieux Lazariste, qui ne connaissait pas encore mes sentimens, avait été bien aise de trouver l'occasion de donner de tels conseils à un jeune Français. Je lui en exprimai une sincère gratitude et je promis de les suivre, de les transmettre à mes jeunes amis.

Les personnes qui affectent l'incrédulité sont le plus souvent celles qui parlent le plus de religion. Malheureusement ces conversations ne sont pas toujours édifiantes; mais elles prouvent qu'il y a dans ces personnes une pensée qui les domine, et les porte, comme malgré elles, vers ce qu'elles paraissent vouloir détruire. Il semble qu'à force de renouveler leurs attaques, elles cherchent à s'affermir dans l'incrédulité ou à l'inspirer aux autres. Telle n'était pas l'intention de la reine : elle voulait s'éclairer, et je l'entendis

avec plaisir exposer au Lazariste ses objections contre la vérité de la religion chrétienne. En convenant de la nécessité de la religion pour le peuple, elle reproduisit les déplorables erreurs qu'elle avait puisées à des sources dangereuses Le Lazariste souffrait de les entendre, mais, sous l'inspiration de cette sage tolérance qui fait aimer la vertu et d'une conviction profonde, il développa sommairement les preuves de la religion, dévoila les mensonges, les contradictions et la mauvaise foi de ses ennemis et réfuta victorieusement leurs sophismes. La reine resta silencieuse. L'altération de ses traits décelait le trouble de son ame. Il s'y passait un violent combat entre la vérité qui l'assiégeait, et l'erreur qui depuis long-temps y avait jeté de si profondes racines.

Le prêtre, en attendant qu'elle expliquât sa pensée, prit un livre à sa bibliothèque et le lui présenta. Madame, lui dit-il, ma réponse à vos objections est l'analyse d'un livre que vous pourriez lire avec fruit. Il fut composé par une dame très-distinguée par son rang, son esprit et ses lumières, pour l'instruction de jeunes princes confiés à ses soins. (1) Permettez-

(1) *La religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie*, par Mme la comtesse de Genlis, ouvrage fait, en 1786, pour les enfans de Monseigneur le duc d'Orléans, et particulièrement pour Monseigneur le duc de Chartres, aujourd'hui Roi des Français. (Voir la préface de ce livre.)

moi de vous en lire un passage remarquable. « Une chose surtout rend à mes yeux l'incrédulité également condamnable et ridicule, c'est le peu d'étonnement que lui causent tous les phénomènes qu'on ne peut ni expliquer ni révoquer en doute, et en même temps le dédain extrême qu'elle affecte pour les personnes qui sont convaincues de la vérité de la religion. Je ne puis croire, dit l'incrédule, que ce que je conçois clairement. Pourquoi Dieu exigerait-il le sacrifice de la raison qu'il m'a donnée? Si la religion n'est point une invention humaine, ne doit-elle pas avoir des caractères frappans qui puissent en faire connaître la vérité? Et enfin si ces preuves existaient, et qu'il me fût impossible d'en comprendre la force, Dieu pourrait-il me punir parce que je manquerais de pénétration et d'intelligence? Il est bien facile de répondre à ces questions. L'ignorant, l'incrédule et le savant sont également forcés de croire à la réalité d'une multitude de choses que l'esprit humain ne concevra jamais. Dieu n'exige donc point le sacrifice de notre raison, quand il nous ordonne de reconnaître qu'elle ne peut ni le juger ni le comprendre, puisque sur les objets les moins importans, nous sentons tous les jours combien notre intelligence est bornée. La religion a tous les caractères de vérité qui peuvent convaincre un homme sincère et raisonnable; ses preuves existent, elles sont solides et frappantes; sans étendue d'esprit et sans

pénétration, on en conçoit aisément toute la force. Il ne faut, pour être chrétien, que de la droiture et l'amour de la vérité. Dieu voit sans indignation l'ignorance et la sottise; il ne punit que l'obstination, l'orgueil et la mauvaise foi, surtout lorsque ces vices sont réunis aux lumières naturelles et aux talens. Quiconque aura fait quelque étude des livres saints, ne pourra conserver des doutes sur la certitude de la révélation : cette connaissance doit nous suffire, c'est la seule qui nous soit utile. Assurés de la vérité de la religion, que nous importe de n'en pouvoir comprendre les mystères? Je suis beaucoup moins surprise de ne pas concevoir la Trinité, que je ne le suis de voir tant de philosophes chercher en vain les causes des propriétés de l'aimant. L'incrédule voudrait que les vérités évangéliques fussent géométriquement démontrées. Si tel était leur degré d'évidence, la liberté donnée à l'homme ne serait plus qu'une chimère : n'ayant plus la possibilité de s'aveugler, il ferait sans mérite tout ce que la foi peut inspirer à ceux qu'elle sanctifie. Dieu, en créant l'homme libre, a dû, par une conséquence nécessaire, lui laisser la faculté de pénétrer ou de repousser la vérité, de se corrompre par de faux calculs, ou de résister aux illusions. C'est cette liberté qui donne à la vertu des droits aux récompenses, et qui fait que le vice et souvent même l'erreur doivent être punis. L'impie qui ne méprise la religion que

parce qu'il ne la connaît pas, est aussi coupable qu'insensé ; il sait, à n'en pouvoir douter, que, dans tous les temps, des hommes d'un génie supérieur et d'une érudition profonde, ont été convaincus de la vérité de la religion. Il ne saurait donc imaginer que de tels hommes se soient laissé éblouir par des preuves frivoles, ou des raisonnemens méprisables. Une chose de cette importance vaut bien la peine d'être examinée ; et rester à cet égard dans une ignorance volontaire en prenant le parti de l'incrédulité, c'est le comble de la stupidité ou de la dépravation.

» L'homme fut créé libre, mais depuis la chûte d'Adam, il a plus d'inclination pour le mal que d'attrait pour le bien : cependant il peut encore, quoique déchu de sa grandeur primitive, sentir tout le prix de la vertu, et, par la force de sa raison et de ses lumières, se décider pour elle, et triompher des passions qui l'en éloignent. Mais dans tout ce qui concerne directement son salut, sa liberté ne lui suffit pas ; il a besoin du secours de la grâce. Il ne faudrait qu'un esprit juste et un amour-propre bien entendu, pour être ce qu'on appelle un homme de bien, tandis que les saints et les élus ont besoin d'une vertu surnaturelle. Si l'homme n'a pas en lui cette vertu, il peut avoir le mérite de la desirer, de la demander ; et alors, si sa vie est pure, si ses priéres sont ardentes, elle lui sera accordée. Dieu ne refuse point sa grâce à ceux qui éprouvent un

vrai desir de l'obtenir, et souvent il la répand dans les cœurs qui paraissent le moins susceptibles de la recevoir.

» Nous sommes si dissipés et si peu capables de réfléchir, que les choses du monde les plus merveilleuses en elles-mêmes et les plus incompréhensibles, ne nous touchent point, si les exemples en sont multipliés. C'est ainsi que nous voyons tous les jours, sans en être étonnés, des effets miraculeux de la grâce. On voit des gens passer tout-à-coup de la licence à l'austérité : d'autres qui, après avoir douté toute leur vie, changent en un moment de sentimens et de dispositions. J'ai connu un homme de beaucoup d'esprit et d'un très-grand caractère, dont un seul entretien fit la conversion. Tel est, Monseigneur, le pouvoir de la grâce : elle sait produire en un moment les plus surprenantes métamorphoses ; et ses effets confondront toujours l'observateur incrédule qui connaîtra le cœur humain.

. . . .

Un péché mortel suffit pour faire perdre à l'homme la grâce de Dieu. Ce dogme qui sanctifie le chrétien, retient, ramène et convertit le pécheur : il rend la vertu sublime, il affaiblit le pouvoir du vice. En effet, quelles doivent être les réflexions du pécheur? La mort peut le surprendre ; s'il meurt dans cet état, il

est éternellement malheureux. Cette idée empoisonne tous les faux biens qui le séduisent ; il manque de courage pour triompher de ses penchans ; il implore le secours du ciel afin de l'obtenir ; il fait des sacrifices, il fait même de bonnes actions ; il gémit de ses égaremens, et il se trouve dans une situation si violente, qu'il est invinciblement forcé de renoncer au vice qui lui cause tant d'agitation, de crainte et de remords. Quels sont les préceptes de philosophie qui pourraient produire de tels effets sur des hommes faibles et vicieux ? »

Heureux les croyans ! dit la reine : pour moi, j'emploie toutes les facultés de mon esprit à la recherche de la vérité, et jusqu'à présent je n'ai trouvé que trouble et incertitude. — Madame, la grâce ne s'acquiert pas avec l'étude, mais par le desir et une fervente prière. L'humble prière, dit Saint-Augustin, s'élève du fond de notre misère ; elle a des ailes ; elle perce les nuées ; elle traverse les cœurs des anges ; elle arrive jusqu'au trône de Dieu ; elle a la clef de ses trésors, elle les enlève et redescend au milieu de nous les mains pleines de miracles : miracles de conversion, miracles de persévérance. (1)

---

(1) Ascendunt suspiria, descendunt miracula.
St.-Aug.

Delectare in domino et dabit tibi petitiones cordis tui. Ps. 36. v. 4.

CHAPITRE IX.

Le choix d'un état. — Instructions familières. — Un militaire de l'expédition d'Egypte. — Conversation aérostatique.

Les discours du savant et pieux Lazariste m'avaient été trop agréables pour que je ne desirasse pas le voir encore. Aussi n'eus-je rien de plus pressé, le lendemain, que de lui faire seul une autre visite. Quand je lui eus appris tout ce qui me concernait, le but et les circonstances de mon voyage, mes tentatives à l'égard de la reine, et mes espérances, depuis que la voix d'un évêque et d'un Lazariste lui avaient annoncé la vérité, nos entretiens furent plus intimes et ses paroles plus affectueuses. Il se faisait un plaisir de répondre à mes questions, de me donner des conseils. Je le consultai sur le choix d'un état, n'ayant encore osé prendre aucune détermination à ce sujet.

Car, bien que ma fortune me permît de vivre dans l'indépendance, je croyais devoir me rendre utile à mon pays. Mon ami, me répondit-il, vous m'êtes déjà cher à plus d'un titre. Je suis flatté de votre confiance et je serai heureux de vous donner des preuves d'affection. Tout ministre de J.-C. aime la jeunesse; elle n'a pas d'ami plus sincère et plus dévoué. Il l'affermit dans le chemin de la vertu et la détourne des sentiers du vice. Le secours de la grâce nous rend cette tâche facile. Ah! combien de jeunes gens ne tomberaient pas dans le malheur, s'ils rencontraient une main secourable pour les arrêter sur le bord de l'abîme! Quant à vous, cher Théophile, vous êtes dans la bonne voie; vous appréciez trop un tel avantage pour dévier jamais. Quelque carrière que vous embrassiez, vous vous souviendrez toujours que le premier, le plus glorieux de vos titres est celui de Chrétien.

Quels conseils pourrais-je vous donner à ce sujet, moi, pauvre Lazariste, exilé volontaire sur le bord des fleuves de cette autre Babylone? le choix qui vous occupe est de la plus haute importance; tout votre avenir y est attaché; mais c'est Dieu seul qui vous le fera connaître. Adressez-vous à lui avec confiance, et quand l'esprit-saint vous aura éclairé de ses lumières, obéissez-lui. Entrez courageusement dans la voie qu'il vous aura indiquée, efforcez-vous surtout d'acquérir les vertus qu'elle exige. Avec ces vertus, un état quel-

conque est toujours avantageux à celui que le souverain maître y a appelé. Le sacerdoce, la vie religieuse sont une source de délices pour l'ame pieuse, amie de la retraite, qui desire travailler au salut des hommes et soulager leurs misères. La magistrature a des charmes pour les cœurs généreux qui aspirent à consacrer leurs talens, leurs lumières au bonheur de la société, par une sage administration, par la défense ou la protection des droits des citoyens, par une paternelle médiation qui étouffe la discorde et la haîne. La profession des armes offre un puissant attrait à celui qui brûle de se dévouer au service de sa patrie, de donner même sa vie pour sa défense. Toutes les conditions enfin, depuis les plus élevées jusqu'à celles des simples artisans, ont leur charme, leur dignité. Il suffit d'y apporter, d'y entretenir l'instruction et les vertus qu'elles commandent.

Tels furent les sages conseils de cet aimable ami de la jeunesse. Après trois heures du plus agréable entretien, nous nous séparâmes. Je ne passai pas un jour sans aller le voir. Je goûtais un plaisir inexprimable à sa conversation pleine d'esprit et de sagesse. J'assistai deux fois aux offices de sa petite église, où je vis avec satisfaction un certain nombre de jeunes Catholiques prier avec ferveur, écouter avec une avide attention les discours du digne prêtre, dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma pensée.

Le dimanche au soir, il réunissait chez lui ces jeunes Catholiques et leur faisait des instructions courtes et familières. Comme j'étais de plus en plus avide de l'entendre, je lui demandai la permission d'y assister. Il traitait ce jour-là des devoirs des enfans envers leurs parens : l'amour, le respect, la soumission et la reconnaissance, devoirs fondés non seulement sur la loi naturelle, mais encore sur un commandement exprès de Dieu qui a voulu y attacher une récompense dès cette vie. Il s'éleva avec force contre ces enfans dénaturés, qui abreuvent les auteurs de leurs jours de chagrins et d'amertume ; il les menaça des châtimens les plus terribles. Passant ensuite aux devoirs des frères : l'apprentissage de la charité chrétienne, dit-il, se fait en famille. Les liens de la fraternité sont doux et sacrés. Quel bonheur de pouvoir se dire : nous sommes les enfans de la même mère ! Quelle forte sympathie doit exister entre ceux qui eurent les mêmes objets d'affection en entrant dans la vie, qui furent assis ensemble sur les genoux maternels, qui reçurent en commun les leçons, les exemples et les caresses ! Soyez donc toujours prévenans, affectueux, indulgens pour vos frères. Et si le ciel vous a donné des sœurs, qu'elles reçoivent de vous mille marques d'égards, d'estime et d'affection. Comme la fleur du printemps, que son parfum trahit, les jeunes personnes vivent ignorées du monde, mais chéries, dans la maison pa-

ternelle ; leur présence y répand la joie, le calme et la sérénité. Douées de qualités exquises, exemples de toutes les vertus, elles bannissent de la famille tous les germes de trouble et de discorde ; elles y modèrent la rigueur des réprimandes et des corrections, elles y exercent enfin une influence angélique. Nées faibles et sensibles, vos soucis les affligent, vos douleurs les accablent : vous n'en devez être que plus attentifs à les consoler dans leurs peines, à ne pas leur en causer vous-mêmes. C'est par l'union et la concorde que le sein de la famille est le séjour de la paix et du bonheur. Quand vous en sortirez, vous porterez dans vos relations avec la société ces qualités aimantes et pacifiques, cette candeur, cette franchise qui sont le fruit de l'exercice des sentimens les plus nobles et les plus doux.

Ce discours, dont je regrette de ne pouvoir donner ici qu'une froide et rapide analyse, toucha les jeunes auditeurs. Je ne pus l'entendre sans verser des larmes. Hélas ! il m'eût été si doux de prodiguer toute ma vie à mes parens les soins de la piété filiale ! d'avoir un frère ou une sœur à chérir !... Et maintenant je suis seul sur la terre !.... O vous dont la mémoire vivra éternellement dans mon cœur, un jour, espoir consolant, un jour nous nous reverrons !

Pendant la semaine que nous passâmes à Damas, grâce au costume Turc, le vêtement Européen y étant

proscrit, je pus visiter les nombreux monumens de cette ville et parcourir les admirables jardins qui l'environnent. Tout semble s'y réunir pour flatter les sens des voluptueux sectateurs de Mahomet. C'est pour cela sans doute qu'ils l'ont surnommée *Odeur de Paradis*. Pour moi, deux lieux de cette ancienne capitale de la Syrie me parurent seuls mériter ce nom : le couvent des Lazaristes et la maison d'Ananie. Le premier me retraçait la charité de l'immortel bienfaiteur des pauvres; l'autre me semblait encore exhaler l'odeur des vertus du grand Apôtre, du vase d'élection ; c'est là, dis-je à la reine, qui la visitait avec moi, qu'en ouvrant les yeux à la lumière, l'illustre Paul vit luire une aurore de bonheur et de gloire. Là commencérent pourtant ses tribulations, et l'on nous montra la muraille où il fut descendu par une corbeille. La reine, pensant alors à sa nacelle, me fit observer sérieusement qu'en pareille circonstance, ses aigles lui procureraient une évasion plus prompte et plus sûre.

Depuis notre première visite aux Lazaristes, la reine était de plus en plus livrée aux réflexions et à la mélancolie. Cependant, aussitôt qu'elle se trouvait avec des Turcs, des Égyptiens ou des Arabes, elle reprenait sa sérénité ; les grandes affaires, les rêveries mystérieuses absorbaient de nouveau toutes ses pensées ; mais un certain embarras, un sombre nuage couvraient ses traits lorsqueje reparaissais devant elle. Les discours

des Lazaristes lui revenaient souvent à la mémoire ; elle me parlait d'eux avec plaisir ; elle ne pouvait assez admirer les vertus de ces pieux missionnaires, si zélés pour ses pauvres Arabes, et surtout cette charité qui les avait déterminés à tant de sacrifices, pour s'exposer aux outrages et aux persécutions d'un peuple fanatique, ennemi acharné des chrétiens.

La reine ayant annoncé son prochain départ, notre hôte donna, en son honneur, une soirée magnifique où se trouvèrent le Pacha, le général Égyptien avec plusieurs officiers supérieurs de son armée et les personnes les plus distinguées de la ville. Une joie expansive régna dans cette brillante assemblée. Ma qualité de Français me valut de flatteuses politesses ; on m'adressa mille questions sur Paris et sur les hommes illustres de notre époque, dont la renommée avait traversé les mers et les montagnes. Parmi les personnes qui prenaient le plus d'intérêt à cette conversation, je remarquai un assez bel homme d'une figure distinguée, s'exprimant en Arabe avec une étonnante facilité. Je l'écoutais avec plaisir. Quelle fut ma surprise de le voir s'approcher de moi, en me nommant de l'air le plus gracieux ! Il me demanda des nouvelles de Henri ***, son neveu, dont il n'avait pas entendu parler depuis long-temps. Henri *** était un de mes plus intimes camarades du collége de Juilly. Il m'avait parlé d'un parent qui avait suivi fort jeune l'armée

Française en Égypte et qui, après être resté long-temps sans donner aucun signe de vie, avait enfin écrit à sa famille, annonçant le projet d'aller bientôt la rejoindre. M. Frédéric *** (c'était son nom) ne me laissa pas long-temps dans l'incertitude. Il se félicita de voir en moi le fils de son ami, qu'une ressemblance frappante lui avait, disait-il, fait reconnaître. Nous nous embrassâmes avec une satisfaction facile à comprendre : des souvenirs bien chers y mêlaient à la fois leur douceur et leur amertume ; car il en est ainsi de la plupart des joies de cette vie.

M. Frédéric me dit en abrégé ses aventures : fait prisonnier par les Turcs, au siége de Saint-Jean d'Acre, où, grâce à l'appui d'une nation rivale, aujourd'hui, dit-on, notre sincère alliée, l'habileté du grand général et la bravoure de nos soldats trouvèrent une si fatale résistance, il avait été pris en amitié par un jeune Pacha. Charmé de son goût pour les sciences physiques et pour la mécanique, ce Musulman lui avait permis de s'y livrer. Des services importans rendus à son protecteur, dans une conjoncture où ses biens et sa vie même avaient été en danger, lui avaient bientôt valu sa liberté et un magnifique présent. Avec sa recommandation, il avait parcouru la Syrie et le désert, puis il s'était fixé à Damas. Là, s'adonnant de plus en plus à son étude favorite, il était parvenu, disait-il, à d'importantes découvertes dans la science aérostati-

que, et il avait résolu le problême de la direction des ballons, vainement cherché jusqu'à ce jour. L'essai de sa précieuse machine devant se faire le jour suivant, il se réjouissait d'avoir au nombre de ses spectateurs l'illustre reine et un compatriote.

Ce récit intéressa d'autant plus la reine qu'il était question de courses aériennes ; aussi, s'empressa-t-elle de lui dire que, s'occupant aussi, à sa manière, de cet art sublime, elle était charmée de rencontrer enfin un aéronaute avec qui elle pût s'en entretenir. Alors la science Montgolfière, le gaz, les vents et les machines devinrent le sujet de longues dissertations qui ne nous parurent pas fort récréatives. La reine les termina en disant : J'avais toujours pensé, Monsieur, que lutter contre le vent, ce despote des airs, avec un aérostat, était impossible. Je suspends mon jugement ; je sais combien de merveilles promet le génie. Si cela vous était agréable, nous ferions ensemble ce petit voyage ; moi, dans mon char, bien entendu, car vous me permettrez de me fier plus à mes aigles qu'à votre gaz et à votre machine. — Madame, dit M. Frédéric, transporté de joie, votre proposition me flatte et m'honore : ce sera une véritable joûte aérienne. Si elle avait lieu en champ-clos, je sais, en chevalier Français, de quel côté serait la victoire ; mais dans ces champs sans barrières, mon ballon ne consentira pas

à vous la céder, et vous devançant d'une marche rapide, je me consolerai de cette impolitesse en prenant le titre de Courrier de Votre Majesté.

Cette réponse égaya l'assemblée. On convint de l'heure de cette course d'une nouvelle espèce, et l'on se sépara.





CHAPITRE X.

Le gibier tombé des nues. — Joûte aérienne. — Triomphe du nouveau système. — La femme diplomate. — Prérogatives des femmes. — Quelques mots sur l'éducation. — Les progrès du siècle.

Le lendemain, au point du jour, nous nous rendîmes au camp, où la reine devait faire son ascension, au milieu de l'armée. Elle eut un long entretien avec le général. La situation de la Syrie, les intérêts, les besoins du peuple qu'elle affectionnait occupaient sans cesse cette ame ardente. Peut-être aussi secondait-elle les vues de quelque puissance Européenne. On servit un déjeûner splendide où les principaux officiers se trouvaient réunis. Au moment où nous prenions le café, un jeune officier s'approche de la reine et la remercie du gibier qu'elle lui avait envoyé. J'ignorais, Monsieur, répondit-elle, que nous fussions si bons amis.

Ce gibier est une énigme pour moi : expliquez-vous, je vous prie. — Madame, je cheminais, il y a quelques jours, vers Balbek avec mes cavaliers, lorsque j'aperçus votre char et peu après un certain nombre d'aigles qui fondirent sur les vôtres avec impétuosité. Nous eûmes d'abord de vives inquiétudes sur votre compte, mais elles furent bientôt dissipées, puisque, après deux détonations successives, vos ennemis s'enfuirent et deux tombèrent morts à nos pieds : voici leurs ailes ; et il nous les montra dans une grande corbeille. Ainsi, reprit-il, nous avons eu, grâce à vous, Madame, un beau spectacle et un repas. Le combat des aigles, leurs cris et les vôtres, l'agitation de votre nacelle ; puis les explosions de l'arme à feu et tout ce bruit répété par les échos des montagnes, la chûte de ces deux superbes oiseaux : voilà une scène comme on n'en voit pas en Europe, et dont, avant vous, le Liban n'avait jamais été le théâtre. — Il est certain, dit-elle, qu'elle a dû être fort gaie ; mais non pas pour tout le monde. Et elle me regardait en riant. — Voici encore un trait à mon adresse, dis-je ; oui, Madame, j'en conviens, nous fûmes sur le point de tomber d'en haut d'une manière tout-à-fait pittoresque et romantique. Cela devait être fort beau pour ces Messieurs, à la fois spectateurs d'une bataille et d'une chasse aériennes. Mais quel excellent repas ils auront fait avec le gibier tendre et exquis dont Madame les



a régalés ! Il est à regretter cependant qu'il leur soit arrivé sans avoir subi l'action du feu de quelque habile rôtisseur. Cet incident divertit fort les convives et surtout notre héroïne : elle était ravie que son adresse fût connue du général et de l'armée.

Le moment fixé pour le départ arriva. Il était convenu que M. Frédéric laisserait la terre le premier, et nous devions aller aussitôt le joindre, pour voguer de conserve dans les vastes plaines de l'air, après nous être concertés sur le but de notre voyage. Il fallait prendre une direction contraire à celle du vent, pour l'épreuve de cette machine, avec laquelle l'aéronaute se flattait de vaincre un pareil obstacle ; mais les préparatifs furent longs. La reine donnait des signes d'impatience. Les aigles criaient et agitaient leurs ailes ; on pouvait à peine les retenir. Après deux heures d'attente, nous vîmes enfin l'aérostat s'élever lentement au-dessus de la ville. Aussitôt, nous entrons dans notre nacelle, puis, du milieu d'une foule immense d'officiers et de soldats, en présence des principaux habitans de Damas, au bruit des salves de l'artillerie, nos coursiers ailés prennent leur essor, et nous avons bientôt joint notre rival, qui demande à la reine en quel lieu il devait aller annoncer son arrivée. Au Caire, s'écria-t-elle : il soufflait une assez forte brise d'Ouest. Soudain, la machine étant mise en mouvement, deux grandes ailes se déployèrent ; mais elles fonctionnè-

rent avec tant de lenteur et si peu de succès, que le ballon, en s'élevant beaucoup plus haut que nous, prit aussitôt une direction tout opposée. Nous voyions le pauvre M. Frédéric s'agiter et faire de vains efforts pour nous rejoindre. La reine en parut joyeuse, et quand elle entendit les airs de triomphe de la musique Égyptienne, le bruit du canon et les cris de vive la reine! son allégresse fut à son comble. Loin de la partager, j'étais peiné du désappointement de mon compatriote et d'une aussi prompte séparation. Néanmoins je complimentai l'héroïne de cette nouvelle et glorieuse victoire, qui certes était mieux célébrée que celle dont le jeune officier venait de lui rappeler l'agréable souvenir. Oui, dit-elle, cette harmonie me flatte plus que vos vers. Cependant le ballon s'éloignait de plus en plus, et quand nous eûmes franchi les premières cimes de l'Anti-Liban, nous cessâmes de l'apercevoir. Voilà un plaisant courrier, dit la reine! C'est au désert qu'il va m'annoncer : je n'ai pas envie de le suivre. Maintenant, je ne vous conduirai pas au Caire, mais chez moi. Je savais que sa résidence était dans cette partie du Liban dont elle venait de prendre la direction et j'avais pressenti son véritable but. Je lui en témoignai ma satisfaction ; je la félicitai de rentrer enfin dans sa retraite, où il lui serait d'autant plus facile de réfléchir aux paroles des Lazaristes qu'elle n'aurait pas à s'occuper d'affaires et de diplomatie. J'at-

tribuai à la politique ce nuage sombre qui avait voilé son front pendant quelques jours, et qui venait enfin de se dissiper. Oui, dit-elle, je suis contente : un succès complet a couronné mon voyage... Vous souriez : une femme se mêlant de politique vous paraît ridicule ; cela contraste avec la condition humiliante que les hommes ont imposée à notre sexe, en le retenant toujours en tutelle. Sous le prétexte absurde de ne pas laisser la société tomber en quenouille, ils se sont réservé le pouvoir, les honneurs et la gloire, comme s'ils avaient seuls en partage la capacité, les lumières, la prudence et l'énergie. La loi salique est un monument éternel de leur jalouse tyrannie. — Vous connaissez mieux que moi, Madame, les considérations graves qui justifient cette loi. Si j'entrais sur le terrain de la politique, je dirais les maux que sa violation occasionna dans tous les temps ; mais je n'en suis pas moins le sincère admirateur des femmes qui ont dignement porté la couronne. Il en existe encore, dont le génie supérieur, uni à toutes les vertus, remplirait avec distinction, avec succès, la noble tâche de gouverner les peuples, c'est-à-dire de les rendre heureux. Si les femmes étaient admises aux emplois, elles y porteraient la bonne foi, la sagacité, l'esprit d'ordre et d'économie, les sentimens d'humanité, de religion qui les distinguent ; mais une autorité plus puissante et plus douce à la fois leur est réservée,

celle de l'esprit et des grâces ; d'ailleurs, vous l'avez dit, la providence leur a donné une mission non moins importante : elle les a placées comme des anges pour veiller à la garde et au bonheur des familles ; leur trône est dans le cœur de leurs époux et de leurs enfans. Embellir l'existence des premiers, former les seconds à la vertu, voir éclore dans leurs jeunes cœurs la reconnaissance et la tendresse, n'est-ce pas là une belle prérogative ? C'est du moins la seule qu'elles ambitionnent.

Vous me feriez presque repentir, dit la reine, de n'avoir pas voulu former les nœuds de l'hymen. A propos, que sera devenu notre petit protégé ? Il me tarde de savoir s'il a retrouvé sa mère. J'ai le pressentiment que je vais le voir chez moi. Que je serais heureuse de l'élever, de lui rendre ce qu'il a perdu ! Je me propose de lire *l'Émile* de J.-J. Rousseau, et de suivre entièrement son plan d'éducation. J'espère en retirer les meilleurs résultats. — Quoi ! Madame, vous vous conformeriez, en tout, aux idées du philosophe de Genève, d'un homme qui ne sut pas concilier la tendresse paternelle avec l'éloquence de la philantropie ! Cet ouvrage célèbre contient des vérités utiles, mais aussi une foule d'erreurs victorieusement réfutées. Rousseau, par exemple, ne veut pas qu'on parle Religion à un enfant, parce qu'il n'est pas capable, dit-il, de concevoir l'idée de Dieu. Comme si les pre-

mières lueurs de la raison ne suffisaient pas pour lui en montrer l'existence dans la structure et l'ordre admirable de l'univers. Les conseils de l'immortel auteur du *Télémaque* sont bien préférables. Quel père de famille se refuserait à les suivre? Voudriez-vous me permettre, Madame, de vous soumettre quelques idées sur cette importante matière. Elles sont le résumé du premier chapitre d'un fort bon ouvrage que j'ai lu dans mon adolescence. (1) — J'en serai charmée. D'ailleurs n'avez-vous pas le droit de vous occuper de l'avenir de cet enfant? Il vous doit la vie! Vous avez lieu de vous applaudir maintenant d'avoir consenti à m'accompagner dans les airs. Vous voyez qu'on peut faire beaucoup de bien dans une position élevée. — Je n'en disconviens pas, Madame, et si tous les grands personnages savaient, comme vous, profiter d'un tel avantage, tout en irait bien mieux dans ce bas monde; oh! oui, certainement, je me félicite et m'honore de ma participation à un voyage qui a eu ce précieux résultat. Ce ne sera pas le seul, je l'espère : il en est un autre qui satisferait mes vœux les plus chers, et qui se rattache essentiellement à vos propres intérêts. Occupons-nous maintenant de l'Éducation, et surtout daignez vous souvenir que ces avis n'émanent pas du jeune homme qui a l'honneur de vous les retracer,

---

L'École des mœurs, par l'Abbé Blanchard.

mais du moraliste éclairé auquel il doit, en partie, l'amour de la vertu. Les voici :

Il y a peu de chose à dire sur l'éducation physique. Fortifier le tempérament de l'enfant par l'exercice, l'habituer à la sobriété et à la tempérance ; lui faire acquérir l'adresse et la bonne grâce : c'est à peu près à quoi peuvent se réduire les avis qui regardent le corps.

L'éducation morale est d'une plus haute importance et demande bien plus de soin. L'ame de l'enfant est une tendre fleur qui a besoin de culture. On ne doit y laisser pénétrer aucune idée fausse ou confuse. Il faut rectifier ses mauvais raisonnemens, lui donner une idée exacte des choses qui sont à sa portée. Qu'il apprenne les premières notions de la morale : il en a les principes déjà gravés dans son cœur ; elles s'y imprimeront plus profondément à l'âge de la candeur et de l'innocence. S'il contracte de bonne heure l'habitude du bien, la raison viendra prendre peu à peu possession de son empire, elle y régnera en paix. Mais les leçons ne jetteraient pas de profondes racines et ne porteraient point leurs fruits, si elles n'étaient nourries par la religion, seule base solide de la morale. A mesure que l'esprit de l'enfant s'ouvre, il est facile d'y faire pénétrer cette divine lumière. La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse : puisque ce n'est pas trop de la vie entière pour former l'homme

à la vertu, pourquoi ne pas commencer de bonne heure à lui inspirer l'amour de celui qui la commande et qui en est le sublime modèle. Faudra-t-il attendre que le torrent des passions soit débordé pour y mettre une digue? Les leçons qu'on lui donne doivent être courtes, mais fréquentes; il faut lui apprendre à adorer, à prier Dieu, et n'employer jamais pour cela que la persuasion et la douceur.

Le caractère d'un enfant demande aussi beaucoup de soin : de là dépend en effet le bonheur de sa vie et celui des personnes qui doivent la passer avec lui. Il importe surtout de le rendre docile, de plier sa volonté, de résister à ses caprices, sans le contrarier pour les choses raisonnables. Trop de tendresse, quand la sévérité devient nécessaire, serait une faiblesse condamnable. Les parens qui gâtent leurs enfans méconnaissent leurs devoirs envers eux et envers la société, les exposent au malheur et se préparent à eux-mêmes les plus cuisans chagrins.

On doit aux enfans le plus grand respect, a dit un poète : ils voient, écoutent, remarquent tout, souvent mieux qu'on ne croit. Il faut donc faire en sorte qu'ils ne voient et n'entendent rien qui puisse contrarier les instructions qu'on leur donne. Les exemples sont plus efficaces que les leçons; s'ils avaient toujours sous les yeux des modèles de vertus, ils seraient rarement vicieux.

Qu'ils ignorent long-temps le mal. A mesure qu'ils se développeront, le tableau du vice, les motifs et les exemples propres à les attacher au bien les instruiront, et les préserveront d'une impression subite et profonde. Accoutumons un enfant à penser noblement, à se montrer attentif, poli et reconnaissant des bontés qu'on a pour lui; ne souffrons auprès de lui ni complaisans ni adulateurs; qu'il ne commande à personne; qu'il donne volontiers, pour s'habituer de bonne heure à la bienfaisance.

On ne doit négliger aucune occasion de l'instruire : le jeu, la promenade, une foule de circonstances et d'accidens peuvent en fournir l'occasion. Mais surtout que la sagesse ne se montre à lui qu'avec un visage riant. Semez de fleurs l'aurore de sa vie et cachez toujours le fruit sous les fleurs : s'il se faisait une idée triste et sombre de ses devoirs, on travaillerait en vain à lui en inspirer l'amour.

Soyons toujours simples et vrais avec les enfans : c'est l'unique moyen d'acquérir leur confiance, de graver en eux l'horreur du mensonge. Ce vice tient à tous les autres : la bassesse d'ame qui porte à celui-là rend capable des plus grands.

Il est un point de l'éducation que l'on doit regarder comme bien essentiel : c'est de former dans son élève une ame forte et pleine de courage, non seulement

à l'égard des événemens et des revers, mais surtout à l'égard des hommes et de leurs jugemens. Instruisez-les à braver le ridicule, quand il s'agit du devoir, et à triompher, par le sentiment du véritable honneur, de la lâcheté du respect humain.

Les parens ou ceux qui les remplacent devraient souvent dire à leurs élèves : Chers enfans, la vertu et l'instruction sont les seuls biens desirables, les seuls qui nous méritent l'estime des hommes et nous procurent les avantages de la vie. Songez-y bien : votre avenir est pour ainsi dire entre vos mains ; si vous négligiez de faire un bon usage du temps précieux où vous êtes, vous vous trouveriez plus tard sans capacité, sans état, sans fortune ; vous tomberiez dans le mépris et peut-être dans la misère. Travaillez donc, au printemps de votre vie ; semez, si vous voulez recueillir.

— Allons, dit la reine, ma nacelle est devenue encore une chaire. Vous voilà professeur de morale. Vraiment, vous parlez comme Caton ou Socrate ! Tous les élèves de Juilly sont-ils aussi sages ? — Madame, ils ne se flattent pas d'être sages ; mais ils connaissent du moins les véritables moyens de le devenir.

— Ce plan d'éducation est fort louable, j'en conviens ; mais considéré dans son ensemble, il ne satisfait pas entièrement les idées de notre époque, il y a une

grande lacune, et je doute que votre pays puisse s'en accommoder. L'auteur vivait sans doute dans un autre siécle. Le nôtre a fait des progrés. Il faut aux enfans des plaisirs en harmonie avec le développement plus précoce de leur intelligence. Les assemblées, les fêtes, les spectacles seraient pour eux le gymnase de l'esprit et du goût; ils y puiseraient, avec la connaissance des hommes, une foule de leçons, d'agrémens et d'avantages? — Madame, vous le savez, je suis un peu stationnaire. Pardonnez-moi de ne pas être ici de votre avis. Le siècle est admirable dans ses progrès sur les arts et l'industrie, mais il est effrayant dans sa marche en matière de religion et de morale; il vogue sans boussole vers les écueils et les abîmes. Heureux, à mon avis, ceux qui restent à l'ancre dans le port du salut ou qui, à la vue du danger, s'empressent d'y rentrer, comme font plusieurs de mes jeunes compatriotes! La fréquentation du monde et des plaisirs dont vous parlez offre de grands dangers pour l'enfance, à cause de la dissipation et des idées qu'ils lui inspirent. Tel est du moins l'avis de la plupart des moralistes. Le théâtre, chez tous les peuples civilisés, devrait être l'école de la vertu, et souvent au contraire l'immoralité s'y montre sous les dehors les plus séduisans. C'est donc une grande imprudence d'y conduire la jeunesse : elle n'en sort qu'avec le dégoût de l'étude et des devoirs de la religion. Quelle morale a-t-elle

entendue? Quels tableaux, quels exemples a-t-on mis sous ses yeux? Que deviendront alors les leçons de ceux à qui elle est confiée, de ceux qui la mènent aux sources des véritables joies? Comment neutralisera-t-on l'effet de l'air contagieux qu'on lui a laissé respirer? Il a déjà produit d'effrayans ravages! Malgré la surveillance et les efforts des parens et des instituteurs, on voit se développer le germe des passions les plus funestes, et l'on s'afflige, quand, sur sa tige desséchée, se flétrit de bonne heure cette fleur de l'innocence qui promettait de si beaux fruits.

— Vous êtes un moraliste bien sévère. Quoi! vous proscrivez les nobles jeux de la scène!

— Personne plus que moi n'admire les chefs-d'œuvre de nos grands auteurs dramatiques. Mais les enfans, à mon avis, ne doivent connaître le spectacle qu'en famille ou au collége. Là, des pièces composées pour eux leur fournissent d'utiles leçons. Je n'oublierai jamais celles qu'on nous donnait, avec tant d'esprit, dans les plus amusantes comédies. J'y ai souvent rempli un rôle à la satisfaction de mes camarades, et encore plus à la mienne.

Vous portez trop d'intérêt à l'enfance, Madame, pour ne pas entendre avec plaisir quelques stances d'une pièce de vers intitulée *l'Ange des petits enfans*. C'est une des plus jolies productions d'un jeune poète

de ma connaissance qui se cache, et ne se doute point, en ce moment, que ses vers vont retentir dans les nues. (1) Je regrette de ne pouvoir vous la réciter tout entière. Elle offre quelques rapports avec le petit infortuné que la providence va peut-être confier à votre bienfaisante sollicitude.

Qu'il est joli l'ange qui vous protége!
Petits enfans, il a vos blonds cheveux,
Vos blanches mains, plus blanches que la neige,
Et vos doux yeux.

Il vous met tous à couvert sous son aile:
Celui qui naît au toît du laboureur,
Celui qui naît au bord de la nacelle
Du vieux pêcheur.

Le pauvre enfant qui s'égare, il le guide
Dans les sentiers étroits et ténébreux;
Le pauvre enfant veut jouer, il préside
A tous ses jeux.

Un coup fatal menace-t-il sa tête,
Du coup fatal il amortit l'effort,
Et sur le bord de l'abîme il arrête
Celui qui dort.

Oh! gardons-nous que notre voix ne fasse
Germer le mal en ce cœur innocent!
Car, dans le ciel, son ange voit la face
Du tout-puissant.

(1) M. l'abbé R....... du petit séminaire de P...

CHAPITRE XI.

Le palais aérien. — L'enfant effrayé. — L'adoption. — Les époux persécutés. — Un meurtre. — Pouvoir de l'amour conjugal. — Un marché d'esclaves. — Générosité française. — La mère désolée. — Scènes attendrissantes.

Cette conversation et ces vers nous conduisirent naturellement à parler des Lazaristes que nous avions vus, à Damas, s'occuper avec tant de zèle et de bonté de l'instruction des enfans Arabes. Un motif de curiosité, dont on devine la source, me fit rappeler à la reine les discours et les exhortations du père ***. Mais elle ne tarda pas à m'interrompre : Voici mon ermitage, dit-elle, en me montrant un pic escarpé, couronné d'édifices et de verdure. Cela vous explique l'invention de mon attelage ; vous le voyez, ma demeure, n'est presque accessible qu'aux habitans de l'air. C'est un grand avantage : les courtisans ne sauraient ramper jusqu'à moi, et les adulations ne fatiguent pas mes oreilles. J'avais

à peine aperçu la façade de ce petit palais aérien, que déjà nous descendions au milieu d'une vaste cour, ornée de portiques d'une élégante architecture, où nos aigles s'étaient dirigés d'eux-mêmes. Au même instant, des cris frappent nos oreilles, et nous sommes surpris de voir un enfant qui fuit avec précipitation, comme saisi d'épouvante. Ce fut avec un sentiment à la fois doux et pénible que nous reconnûmes notre petit protégé. Plusieurs Arabes attachés au palais accourent auprès de leur maîtresse, lui apprennent qu'il était arrivé la veille, conduit par un officier de l'Émir de Balbeck et un esclave noir. Nous entrons dans une vaste salle. Aussitôt l'officier paraît portant l'enfant qu'il présente à la reine. Elle le prend dans ses bras, et le pauvre petit, encore effrayé de l'apparition subite des aigles, se débat et appelle sa mère. On ne l'a donc pas trouvée, dit la reine? — Non, Madame, répond l'officier, en lui remettant une lettre de l'Émir qui l'informait de l'inutilité de ses recherches. — Eh bien! je serai sa mère; je l'adopte! Qu'on le traite désormais comme mon propre fils!

Allons! me voilà institutrice, me dit-elle; mais je compte sur votre aide : ce n'est pas en vain que la providence vous a confié sa vie.

Mon illustre hôtesse me paraissait plus aimable que jamais; elle était charmée de recevoir dans sa solitude

son fidèle compagnon de voyage, de lui prouver que les montagnes sont éminemment la terre de l'hospitalité. On nous servit des mets et des fruits exquis. L'enfant oublia sa frayeur, à la vue de cette table si bien garnie. Il fut placé entre sa mère adoptive et l'officier qui ne cessait de le regarder avec tristesse.

Après le repas, la reine nous conduisit dans ses magnifiques jardins, nous montra ses superbes chevaux Arabes, et enfin, sous un hangar, à côté d'un bosquet, la retraite de ses oiseaux favoris. Il y avait douze aigles et six aiglons. Je reconnus, surtout à leur immobilité, ceux qui nous avaient transportés si rapidement à de si grandes distances.

Le lendemain, l'officier vint prendre congé de la reine. C'était un assez bel homme, d'environ trente ans, d'une figure pleine de douceur et de dignité, mais où l'on voyait empreintes les traces du chagrin et de la mélancolie. Ses yeux étaient presque toujours fixés sur l'enfant; il semblait le quitter avec peine, et l'embrassait avec émotion. La reine surprise lui demanda la cause de sa tristesse. Madame, dit-il, en s'énonçant avec un peu de difficulté, j'aime ce pauvre orphelin; je ne puis lui donner mes dernières caresses sans un serrement de cœur indéfinissable. Hélas! j'ai un enfant de son âge, et je suis réduit à vivre loin de lui et de ma tendre épouse! — Je vous plains,

dit la reine, en langue italienne, car elle avait compris qu'il était né en Italie; mais qui a pu vous séparer de ce que vous avez de plus cher? — Madame, répondit-il, dans la même langue, je suis né à Florence d'une famille d'artistes. Voué dès ma jeunesse à la peinture, je m'unis, il y a trois ans, à la fille d'un magistrat de cette ville. Cette union déplut à un jeune homme qui desirait sa main et au frère de mon épouse, son ami. Je fus long-temps en butte à leurs persécutions, à leurs calomnies. Bientôt notre respectable père mourut en nous recommandant de laisser Florence et d'aller nous fixer en Sicile, auprès d'un de ses frères, pour éviter les malheurs qu'il prévoyait. Fidèles à exécuter ses dernières volontés, nous nous transportâmes secrètement à Palerme, où j'exerçai ma profession avec succès. Un an après, mon épouse donna le jour à un fils. Trois mois s'étaient à peine écoulés, quand la haine implacable de mes deux ennemis parvint à nous découvrir et nous ravit le bonheur. Une nuit, ils fondent tous deux sur moi, un poignard à la main. Je me défends, et, quoique blessé, je renverse mort à mes pieds, le dirai-je? le frère de mon épouse. Son lâche ami crie au meurtre. Dans mon trouble, je prends la fuite, je cours au port et j'entre dans un navire prêt à partir pour la Syrie. Arrivé à Saint-Jean d'Acre, je me présentai au consul de France qui s'intéressa à mon sort. Une caravane allait partir

pour Damas. Muni d'une lettre de recommandation du consul pour l'Émir de Balbek, je me dirigeai vers ce lieu, dans l'intention d'y dessiner les ruines de ses anciens monumens. J'eus le bonheur de plaire à ce prince qui m'offrit un poste important auprès de sa personne. Je possède son estime et sa confiance. Rien ne semble manquer à mon bonheur, et cependant ma vie se consume dans la tristesse. Ah! tendre épouse, cher enfant, qu'êtes-vous devenus! Quand me sera-t-il permis de vous revoir!

Ce récit nous affligea; nous sentions la douleur de ce malheureux époux. La reine promit de s'occuper de lui, de prendre promptement des informations en Sicile. Elle ne doutait pas qu'il ne fût bientôt réuni aux objets de son amour. Un rayon d'espérance brilla sur le front de l'officier qui embrassa l'enfant et se retira.

Il était à peine arrivé aux écuries du palais, où l'attendait l'esclave, disposant tout pour le départ, lorsque soudain une voix mélodieuse se fait entendre, à l'entrée de la cour. C'était un chant plaintif dont nous ne pouvions distinguer les paroles. La curiosité nous attire à la fenêtre. Nous voyons une femme jeune et belle, mais triste et paraissant succomber sous le poids du chagrin et de la fatigue. Elle chantait une romance italienne qui exprimait avec énergie le désespoir d'une mère. Tout-à-coup l'enfant, qui jouait à la

restait, quand je réfléchis au triste sort qui m'était réservé? Déjà un riche Musulman allait consommer l'horrible marché qui devait nous livrer à lui. Mes larmes ne touchaient point ces cœurs de bronze. Tout à coup un homme revêtu de décorations militaires perce la foule avec deux dames. C'était l'ambassadeur de France. O Dieu sauveur, vous aviez entendu mes sanglots et mes prières ! Vous m'envoyâtes des anges secourables ! Touchés des douleurs d'une mère, ces aimables étrangers voulurent connaître mes infortunes : leur intérêt devint encore plus vif. Ils nous rachetèrent à prix d'or, nous recommandèrent au capitaine d'un vaisseau prêt à mettre à la voile pour l'île de Chypre ; ils me contraignirent même d'accepter une forte somme. On se figure ma joie et ma reconnaissance. Que le ciel bénisse nos généreux bienfaiteurs ! Ce voyage fut rapide. J'attendis plusieurs jours dans l'île de Chypre le départ d'un navire pour Bayruth, où j'arrivai enfin, et m'étant pourvue d'un chameau, j'entrepris, deux jours après, avec une caravane, le voyage de Balbek.

Déjà nous avions traversé les premières montagnes du Liban. Je voyais avec ivresse s'approcher le moment qui me rejoindrait à mon époux. Un jour que la caravane s'était arrêtée pour éviter l'ardeur du soleil, je posai mon fils au pied d'un arbre, et je m'endormis à côté de lui. Je m'éveille, et je ne le vois plus.

Je cours, je le cherche, je l'appelle. O douleur! Mon enfant ne se trouve point; j'apprends qu'on l'a vu jouer à quelques pas de moi, pendant que l'on conduisait les chameaux à la source voisine, mais qu'on ne l'avait plus aperçu, au retour. J'imagine qu'un Arabe du voisinage l'aura enlevé, et, sur-le-champ, je parcours les bois, la vallée, les ravins de la montagne. L'inutilité de mes recherches accroît mon désespoir. La mort eût été préférable à une situation aussi cruelle; mais je recourus à la prière; et, me prosternant devant la montagne du Carmel, dont je voyais les sommets, j'invoquai de toute mon ame l'auguste mère du Sauveur; je fis vœu de lui consacrer mon enfant si j'avais le bonheur de le retrouver, d'aller avec lui à la sainte chapelle, et dès cet instant, animée d'une force surnaturelle, encouragée par une voix secrète qui me disait sans cesse : tu le retrouveras! je pris la résolution de visiter tous les hameaux et les maisons isolées du Liban. Un vieil Arabe, touché de mes larmes, s'offrit pour me servir de guide, et la caravane poursuivit son voyage. Depuis huit jours, j'erre dans cette contrée, en proie à de continuelles angoisses, mais soutenue par l'espérance. Elle commençait à m'abandonner; ma raison même s'égarait, lorsque la providence m'a conduite auprès de vous, Madame, pour me rendre tout ce que j'aime. Puis ouvrant avec précipitation la robe de l'enfant sur sa poitrine, elle voit

la médaille : Oh ! la voilà ! s'écrie-t-elle ; ma confiance n'a pas été trompée. Divine consolatrice des affligés, toi qui as connu toutes les douleurs d'une mère, tu as eu pitié des miennes. Reçois mes actions de grâces ! Je tiendrai ma promesse !

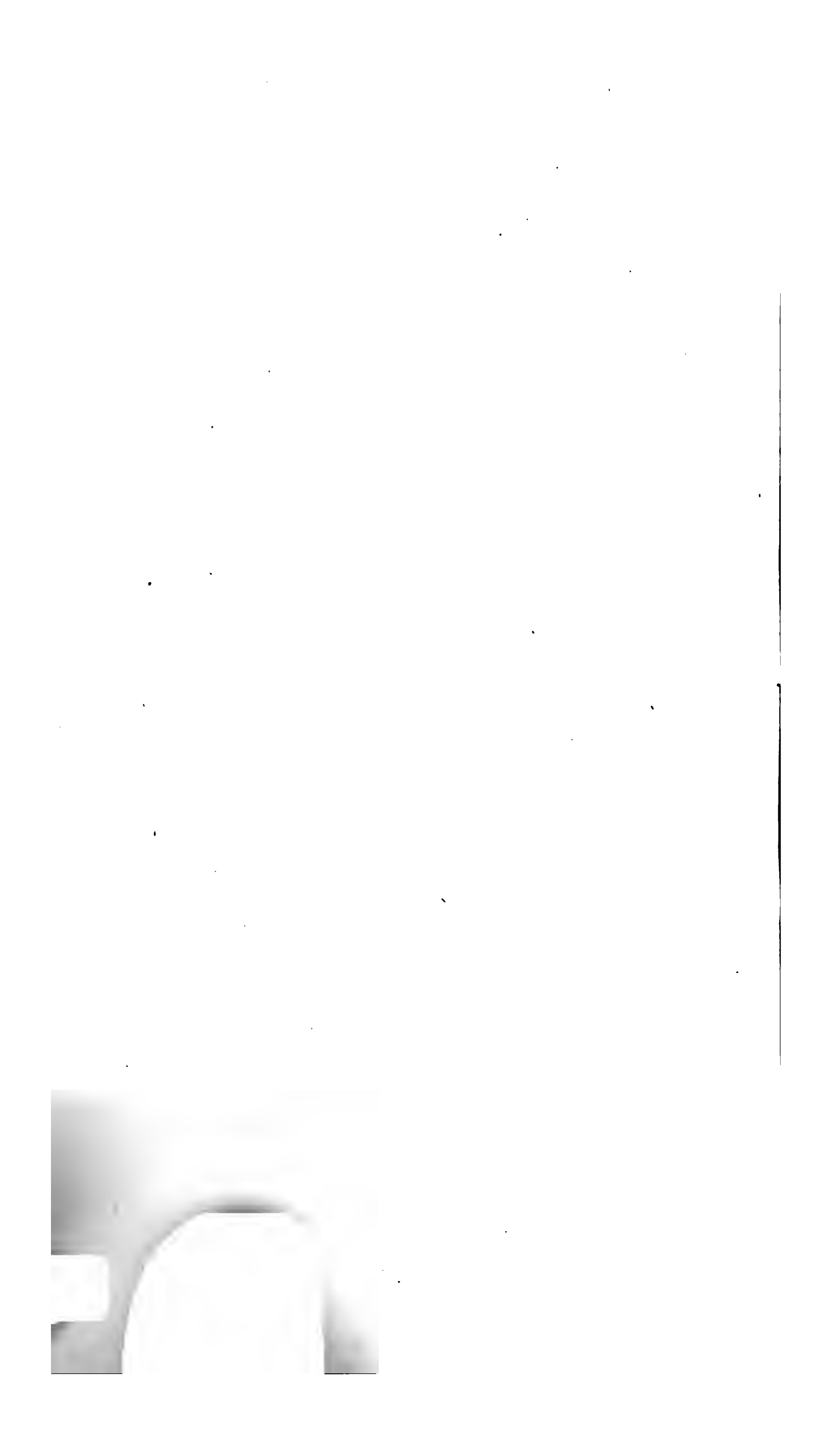
Comment pourrais-je dépeindre l'impression que nous firent ces paroles ? Une douce joie brillait sur tous les visages encore mouillés de larmes. Mon cœur se dilatait à la vue du bonheur de ces époux, à la pensée que j'y avais un peu contribué. La reine surtout montrait un front rayonnant de cette satisfaction calme et délicieuse que procure le sentiment du bien qu'on a fait. La jeune mère ayant desiré savoir où avait été trouvé son fils, les circonstances qui l'avaient conduite dans ce palais, elle les lui raconta. On se figure aisément sa terreur, au récit des dangers auxquels l'enfant avait été exposé, à la vue des cicatrices qui paraissaient encore ; et quand elle sut comment il avait été délivré, elle éleva les yeux au ciel, prit ce cher fils dans ses bras, et se jeta à nos pieds pour nous dire sa reconnaissance ; mais elle n'en eut pas la force ; ses larmes en furent la plus touchante expression.

Quel tableau ! quelles scènes ravissantes j'avais eues sous les yeux dans ce court espace de temps ! Elles me prouvaient de plus en plus que, dans les plus grands revers, l'homme, au lieu de s'abandonner au

désespoir, doit élever avec confiance son ame vers le ciel. Le Seigneur se plaît souvent à exaucer les vœux de ceux qui l'aiment, ou du moins, il leur donne la force et les consolations dont ils ont besoin. Le souvenir du bonheur de cette famille restera toujours dans ma pensée comme l'odeur du plus suave parfum. Je sais par expérience ce que l'on m'avait appris dans mes jeunes années : après la paix de l'ame, il n'est pas de plus grande jouissance sur la terre que de faire des heureux ! (1)

(1) Habe bonam conscientiam, et habebis semper lætitiam. — Noli lætari nisi quum benefeceris.

Imitatio Christi. Cap. 6. v. 2–6.



CHAPITRE XII.

L'avantage de l'opulence. — Avis aux riches. — Un Ballon. — Le bain par force. — Le talisman à Palmyre. — Indifférence et doute. — Un athée. — Les illusions. — Le projet extravagant.

Les jours s'écoulaient paisibles dans cette merveilleuse demeure. D'agréables entretiens, quelques courses à cheval dans les vallées voisines, de nombreuses visites à de pauvres familles Arabes charmaient nos loisirs. On devine le but de ces visites. Accueillie par des transports de joie, la reine se plaisait avec ces malheureux, et leurs bénédictions la suivaient, à son départ. Elles vont jusqu'au ciel, lui disais-je ; ce sont de douces vapeurs qui retomberont sur vous comme une rosée céleste. Heureux les miséricordieux, dit l'Évangile, car ils obtiendront miséricorde ! La bienfaisance rapproche l'homme de la divinité.

Au retour d'une de nos excursions charitables, nous nous occupâmes long-temps de ces êtres infortunés qui

semblent n'être venus au monde que pour y épuiser la coupe des souffrances. L'aimable Italienne en prit l'occasion de déplorer l'abus des richesses ; elle s'éleva avec indignation contre l'avarice. Être riche et dur pour les pauvres, dit-elle, c'est une monstruosité que le Christianisme et la société réprouvent. Au contraire, l'amour des hommes, les faveurs du ciel sont acquises à ceux qui, véritables trésoriers des pauvres, se montrent aussi leurs meilleurs amis. Ils sentent que le seul avantage réel de l'opulence est de donner le pouvoir de soulager les maux de nos semblables. Dans leurs mains, l'or est une source pure et abondante ; elle en sort pour répandre, sur son passage, la vie et la fertilité. Ces hommes savent mille manières de contribuer au bien public ; ils favorisent le mouvement du commerce, l'émulation dans les arts, le perfectionnement de l'industrie ; les nombreux établissemens qu'ils fondent ou soutiennent par leurs largesses, et les indigens qui leur doivent l'existence proclament d'âge en âge les noms de ces bienfaiteurs de l'humanité. Ah ! si tous les heureux du monde les imitaient, chacun suivant ses facultés, les malheurs qu'entraîne l'indigence ne désoleraient plus la terre !

J'ai connu l'infortune, ajouta-t-elle, et j'aime à parler des moyens de la soulager. (1) Je n'oublierai

(1) Non ignara mali, miseris succurrere disco.
VIRGILE. — Énéide, Ch. 1er, v. 634.

jamais les conseils d'un écrivain moraliste de notre Italie, célèbre par sa résignation dans les souffrances, et par la grandeur d'ame avec laquelle il les a pardonnées. (1) Ces conseils, Madame, je les ai lus assez souvent pour pouvoir en citer quelques-uns. Personne mieux que vous ne saurait y applaudir. Me serais-je attendue à les voir un jour mis en pratique sur l'un des sommets du Liban, devenu l'asile du malheur et le sanctuaire de la bienfaisance.

« Ayez une affectueuse compassion pour tout homme que la médiocrité de sa fortune oblige au travail, ou qui se trouve votre inférieur. Ne lui faites pas sentir par un air de fierté, la différence de votre position. Ne l'attristez point par des paroles dures et humiliantes, lors même que ses défauts vous déplaisent. Rien n'est consolant pour le pauvre et pour celui qui est dans l'état de domesticité, comme de se voir l'objet des égards et de la bonté de ses supérieurs. Son cœur se pénétre de reconnaissance, et loin de s'irriter de votre prospérité, il reconnaît que vous en êtes digne.

(1) Il n'est pas besoin de nommer Silvio Pellico. On connait son beau livre qui a pour titre *Mes Prisons*. Celui dont il s'agit ici est un petit traité sur *Les devoirs des hommes*. S'il est traduit en français, comme il n'y a pas à en douter, il devrait être entre les mains de tous les jeunes gens. — Quelques autres passages de cette relation ont été traduits ou imités de cet excellent livre.

» Que tous les besoins trouvent auprès de vous aide et soulagement. Employez votre pouvoir à défendre l'innocence opprimée. Rougir de montrer de l'estime à l'honnête homme dans le malheur est une lâcheté trop commune. Une ame bien née saura s'en préserver.

» Quand l'infortune a frappé un homme, gardez-vous de l'insulter, lors même qu'il aurait été votre ennemi ou l'oppresseur de vos compatriotes. Si vous ne pouvez vous dispenser de parler de ses torts, que ce soit avec plus de modération que dans le temps de sa prospérité. Gardez-vous surtout de les exagérer ; soyez même assez généreux pour faire ressortir les qualités qui le distinguaient.

» La compassion doit s'étendre même sur les coupables. La loi peut avoir eu le droit de les condamner. L'homme n'a jamais celui de se réjouir de leurs angoisses.

» Il est des femmes timides et honnêtes qui languissent dans une secrète misère, des personnes qui, du même rang que vous, y ont été plongées victimes des révolutions ou des malheurs : que votre bienfaisance les recherche avec soin ; qu'elle soit ingénieuse à ménager leur douloureuse honte. Novices dans un si cruel apprentissage, ces infortunés dévorent leurs larmes, plutôt que de prononcer ces paroles déchirantes : J'AI BESOIN DE PAIN !

» Outre ce que vous donnerez en secret, unissez-vous à d'autres personnes généreuses ; concertez-vous avec elles sur les moyens d'assister les malheureux, de fonder, s'il y a lieu, d'autres établissemens de bienfaisance, ou d'augmenter les ressources de ceux qui existent.

» Vous essuierez des railleries et des obstacles, vous ferez des ingrats : ne vous laissez pas décourager. Les ames sensibles applaudiront à votre zéle ; vous rencontrerez des cœurs reconnaissans et dignes de vos bienfaits. Les bénédictions de ceux-ci vous dédommageront de l'injustice des autres. »

Cette citation, dit la reine, augmente mon estime pour l'écrivain que vous avez si bien médité. Il a compris les dangers qui menacent l'Europe. Le nombre des indigens s'accroît avec la population : il est donc urgent que les bienfaits redoublent, et que de généreux efforts remplacent l'égoïsme. (1)

Pour cela, Madame, dit la charmante Aloïsia, il faudrait que la religion exerçât plus d'empire : elle seule peut inspirer cette constante sollicitude qui multiplie les dons et les sacrifices. La reine soutint qu'elle se trouve naturellement dans le cœur de l'homme,

(1) Ce serait peut-être le meilleur moyen de détruire cette mendicité, honte des peuples chrétiens, et dont la paresse et l'inconduite font un si déplorable abus.

abstraction faite du sentiment religieux ; et il s'éleva entre elles, à cette occasion, un petit différend que l'Italienne termina par ces paroles :

Ah ! Madame, qui plus que nous doit s'attacher à cette religion céleste, protectrice du faible et de l'opprimé ? Elle nous a rendu notre dignité et le bonheur. Quelle était la condition des femmes avant le Christianisme ? Comment sont-elles traitées parmi les peuples qui rejettent sa lumière ? (1)

Ce ne fut pas la seule conversation que nous eûmes sur un sujet si grave. La reine nous fit des concessions importantes ; mais je m'affligeais avec les époux Italiens de la voir inébranlable sur les vérités les plus essentielles, et je commençais à désespérer.

Un soir que nous nous promenions, par un temps calme et serein, sur la plus haute terrasse du palais, nous aperçûmes dans l'air, à l'est, une masse sphérique s'approchant sensiblement vers nous. A ses deux ailes en mouvement, nous reconnûmes le ballon de M. Frédéric, et nous le vîmes enfin lui-même. Il nous salua et se dirigea vers la grande cour. Joyeux de son apparition imprévue, nous nous hâtons d'aller le joindre.

(1) Le sort des femmes, parmi les Mahométans, n'est qu'un brillant esclavage. Chez les Maures, elles sont employées aux travaux les plus abjects et les plus pénibles ; on les attelle à la charrue, à côté d'une bête de somme, pour partager avec elle le labeur et les coups d'aiguillon.

Il était dans le bassin du jet d'eau, sous le ballon à moitié désenflé, faisant de vains efforts pour en sortir et poussant des cris de détresse. La nacelle, en descendant, y avait plongé ce nouvel Icare. (1) Vous étiez bien pressé de prendre un bain, lui dis-je, en écartant le ballon et en lui tendant une main secourable. Si nous eussions été prévenus de votre arrivée, vous en auriez trouvé un plus commode. Il sortit gaîment et vint, dans un piteux état, saluer la reine qui, affectant un air grave, lui dit, comme Calypso à Télémaque : *Reposez-vous. Vos habits sont mouillés. Il est temps que vous en changiez. Allez : un grand feu de bois de cèdre s'allume ;* et sa gaîté fit une bruyante explosion.

M. Frédéric ne fût pas long-temps à nous rejoindre. Il nous raconta que, désolé de ne pouvoir exécuter les ordres de la reine, au départ de Damas, il avait été porté vers le désert. Au bout de quelques heures, il avait aperçu Palmyre et y était descendu, se consolant de sa mésaventure par l'espoir de contempler de nouveau les belles ruines de l'ancienne capitale de Zénobie ; mais il se vit aussitôt entouré d'une foule de Bédouins qui s'emparèrent de son ballon. Ils allaient le dépouiller et l'emmener captif, lorsqu'il eut l'heureuse idée de parler de la reine. A ce nom, le chef de la

(1) Ætheris alta petens, æquoris ima subit. — V.

tribu s'était empressé de lui faire rendre l'aérostat et de le dédommager des insultes des siens par toute sorte d'égards et de bons traitemens. Après avoir visité les ruines, il était venu avec deux chameaux et une escorte jusqu'à Homs, d'où il était parti, par la voie la plus courte, en se dirigeant vers le palais de la reine. Ainsi, Madame, continua-t-il, votre nom seul m'a sauvé à Palmyre, et je me suis empressé de venir vous offrir l'hommage de ma reconnaissance. L'armée Égyptienne a solennellement proclamé votre triomphe. Le chevalier vient humblement vous avouer sa défaite. Il aime à céder à une reine la palme du génie, surtout quand il voit en elle une libératrice. — Ah! Monsieur, répondit-elle, je suis fatiguée des palmes et des titres : ils ne donnent pas le bonheur. Je suis ravie que mon nom ait été pour vous un talisman auprès de ces peuples; mais ce beau nom qu'ils me donnent me flatterait davantage, si j'avais pu réussir à détruire en eux cette soif insatiable de rapines. Toutes mes exhortations ont été inutiles : j'en rougis. — Madame, dis-je, une seule puissance pourrait y parvenir, à mon avis : c'est la religion chrétienne, qui a civilisé tant de peuples barbares. Ah! si jamais vous pouviez!... Si la grâce!... Je m'arrêtai; mais je vis qu'elle avait compris ma pensée.

A une instruction solide, à un goût éclairé pour les arts, M. Frédéric joignait des mœurs simples et



pures, un caractère d'enjouement et d'aménité, qui exerçait sur les cœurs un charme irrésistible. Sous ces rapports, il sympathisait avec la reine et leurs entretiens captivaient au plus haut point notre attention. Les sciences et les arts en étaient le plus souvent l'objet. On y faisait l'énumération des découvertes anciennes et nouvelles qui avaient contribué si puissamment au progrès des sciences, au perfectionnement de l'industrie et au soulagement de l'humanité. Je m'étais aperçu que lorsqu'on entamait les matières religieuses, mon compatriote cherchait à détourner la conversation, ou qu'il s'exprimait avec légèreté et indifférence. Un jour qu'une discussion assez vive s'était engagée sur un des principaux mystères, la reine le pressa de dire sa pensée avec franchise. Voici ce qu'il répondit : Je n'ai point abjuré la religion de mes pères ; mais, je l'avoue, le doute règne depuis long-temps dans mon ame. Du reste, je n'ai jamais dévié du chemin de l'honneur ; aucun de mes semblables n'a eu à se plaindre de moi, et j'ai saisi avec ardeur les occasions de leur faire du bien. N'est-ce pas le moyen de plaire à l'Être suprême ? Comment puis-je mieux l'honorer ?— C'était là un rapport de plus entre deux personnes dont j'appréciais les vertus, avec cette différence néanmoins que l'incrédulité de la reine était raisonnée, systématique, tandis que celle de l'aéronaute n'était qu'indifférente et irréfléchie. Je suis loin de vous comparer au philosophe

Lalande, lui dis-je. A une époque de sa vie, il se proclama lui-même Athée : ce titre vous ferait horreur; mais permettez-moi de vous citer un mot sublime qui fut adressé à ce célèbre astronome. Il lisait dans les astres, sans prétendre toutefois y découvrir l'avenir, et, comme vous, il était épris des Montgolfières. Pie VII étant venu à Paris sacrer le héros qui avait détrôné l'anarchie, Lalande lui fut présenté à la tête de l'Académie des sciences, et l'illustre pontife lui dit ces paroles : *Quoique vous ayez, dit-on, beaucoup étudié le ciel, vous n'y avez pas vu assez haut!* On ne peut vous faire le même reproche. L'Athée ne vit pas le créateur dans son plus magnifique ouvrage, et vos regards, le plus souvent dirigés vers la terre, l'ont reconnu jusques dans ses moindres productions. S'ils se fussent quelquefois arrêtés sur les livres saints, sur l'Évangile, votre cœur se serait élevé sans doute jusqu'à l'homme-Dieu. Les croyances du christianisme n'y sont qu'endormies; un souffle pourrait les ranimer. J'ose du moins en concevoir l'espérance.

M Frédéric plaisanta finement sur mon prosélytisme et revint à son aérostat : c'était son idée fixe. Il nous expliqua les combinaisons de sa machine et eut, à ce sujet, de fréquentes altercations avec la reine. Un jour, à notre grande surprise, il avoua, qu'après de mûres réflexions, il avait reconnu la supériorité du système imaginé par elle. Quelle était notre erreur et

celle de mes devanciers ! dit-il. Ce n'est pas à la nacelle que les moyens de direction devaient être adaptés, mais à l'aérostat. Que dirait-on du marinier qui attacherait le gouvernail à la chaloupe que traîne son navire ? Notre génie a été en défaut. Le vôtre, Madame, s'est élevé au-dessus des combinaisons de tous les aéronautes ; il a forcé l'aigle à vous porter en souveraine dans son propre empire ; ce roi subjugué, attelé au char triomphal de son vainqueur, le conduit à d'autres victoires. J'aime à les proclamer et à vous rendre hommage. Vous avez porté la science à son apogée ; seule vous avez compris la véritable destination, pour l'homme, de ces oiseaux qui semblaient hors de sa dépendance. Ainsi, dès ce jour, je brise ma machine, je vais parcourir les montagnes, pour chercher de jeunes aigles, et, après les avoir dressés, je n'hésiterai pas à entreprendre des voyages lointains.

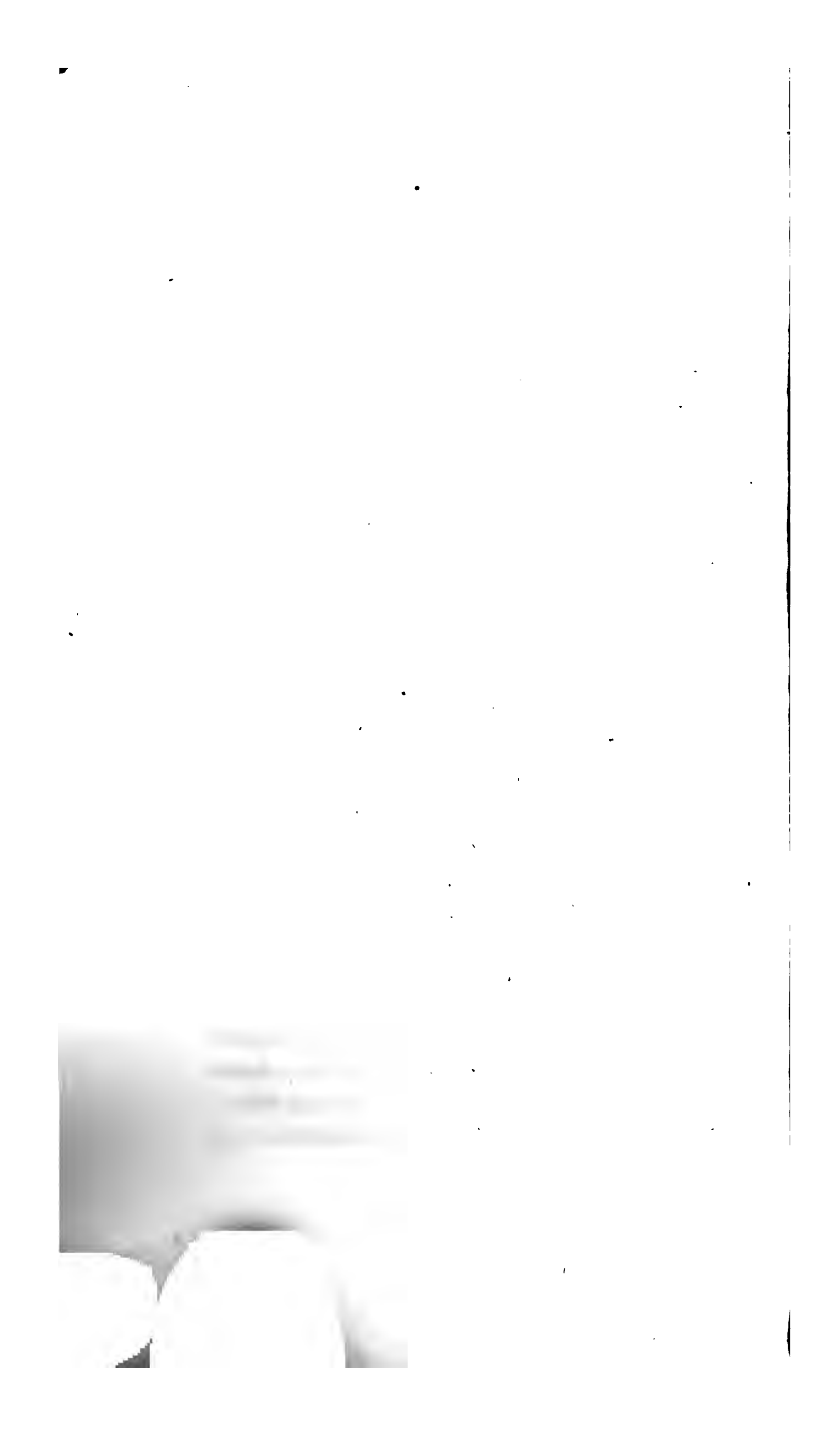
Charmée d'un tel aveu, notre gracieuse hôtesse s'empressa de lui offrir six de ses aigles et lui apprit à les diriger. L'aéronaute fut transporté de joie ; il ne savait comment exprimer sa gratitude : Votre généreux présent, dit-il, contribuera plus que vous ne pouvez le croire, Madame, au bonheur du reste de ma vie. Depuis long-temps je sens le besoin de rentrer dans ma patrie ; mais pouvais-je m'y déterminer, avant d'avoir fait une découverte utile dont je pusse doter la France ? Tel fut le but et le mobile de mes longs

travaux ; voilà ce qui m'animait dans mes continuelles recherches. Je crus les couronner par l'invention de cette machine, objet de vos justes railleries. L'expérience m'a prouvé que je m'étais fait illusion. Comme le corbeau de l'artiste des chaussures romaines, dédaigné par Auguste, je peux m'écrier : *J'ai perdu mon temps et ma dépense.* Aujourd'hui, Madame, votre bonté fait luire à mes yeux le plus doux espoir, non que je veuille usurper une gloire qui vous appartient ; mais, en perfectionnant votre idée sublime, en l'exécutant sur une grande échelle, au moyen d'une tentative des plus extraordinaires, j'espère voir mon nom figurer honorablement à côté du vôtre, et passer avec lui à la postérité ; je veux enfin que mes contemporains me proclament le plus intrépide et le plus habile des aéronautes. Oui, dès que ma nacelle sera prête, je quitte la Syrie, et je m'élance vers Paris avec mes aigles. J'y arriverai sans doute dans peu de jours, après avoir fait toutefois maintes escales. Je planerai sur cette métropole du monde civilisé en jouant de la trompette, et j'irai descendre fièrement dans la grande cour de l'Hôtel des Invalides, où je retrouverai, je l'espère, quelques-uns de mes anciens compagnons d'armes. Ils suivirent long-temps les aigles à la victoire : ils verront les miens avec plaisir !

Voilà un projet charmant, lui dis-je. Votre arrivée sera un jour de fête pour vos parens et pour vos amis :

on jouit de la gloire de ceux qu'on aime. Mais avez-vous bien réfléchi aux dangers d'une telle entreprise? Ne voyez-vous pas d'ici le vaste bassin qu'il vous faudra traverser?.. Vous devriez au moins vous munir d'un parachute et d'une nacelle imperméable. — Je vous entends, monsieur le railleur. Soyez tranquille : j'ai tout prévu. Le plan que j'ai imaginé rendra les accidens impossibles, il facilitera même la conduite des aigles. Je combinerai les propriétés merveilleuses du gaz avec la force de mes beaux coursiers dont il sera un puissant auxiliaire. Puis il sortit pour aller examiner la nacelle et méditer son projet.

Oh! la singulière monomanie! s'écria la reine, donnant un libre cours à son hilarité qu'elle avait à peine contenue. Ce n'est pas à l'hospice de la gloire que notre ami devrait descendre; et elle me fit part de ses observations sur la physionomie de M. Frédéric. La pose de sa tête, les lignes de ses mains, d'autres signes encore lui avaient montré les diverses chutes qui devaient signaler ses expériences. Elle s'affligeait de cette pensée. Elle se disposait à me dire tout l'avenir de celui qu'elle taxait de folie, une explosion prophétique allait succéder aux réticences, quand un regard me suffit pour la comprimer. Cette réserve jointe au silence qu'elle avait gardé sur l'astrologie, depuis la scène de Balbek, me parut d'un heureux augure. Cependant mes craintes n'étaient pas dissipées.



CHAPITRE XIII.

Nouvel accès astrologique. — Prédictions étranges. — Le collier de diamans. — Sources de la vraie poésie. — Une fête au Mont-Carmel. — Le groupe charmant. — Les vœux accomplis.

Quelque agréable que fût mon séjour dans ces beaux lieux, avec une telle compagnie, je sentais le besoin de m'en arracher. Il me fallut résister aux instances de la reine qui eût voulu me retenir encore. De son côté, M. Frédéric me sollicitait d'attendre, pour faire avec lui un petit voyage d'expérience, dans la nacelle de la reine; mais cet apprentissage n'avait rien pour moi d'attrayant; d'ailleurs, j'étais las de flotter dans l'air; je voulais voir la terre de plus près, et surtout cette partie du Liban qui conduisait au Mont-Carmel. J'étais impatient surtout d'accomplir enfin mon vœu, après

un retard si long-temps prolongé, par des motifs qui m'avaient semblé impérieux. De leur côté, les époux Italiens, pressés d'accomplir la promesse maternelle, se disposaient aussi à partir pour le Carmel, et nous devions faire ensemble ce voyage.

La reine, instruite du motif qui m'empêchait de prolonger mon séjour, n'insista plus ; elle ordonna même à trois de ses Arabes de nous accompagner avec des chevaux et des provisions. Le lendemain, je lui offris l'hommage de ma reconnaissance et de mes vœux pour son bonheur, que le ciel exaucerait infailliblement, disais-je, puisqu'elle aimait à lire ce livre divin où se trouvent les remèdes de l'ame. Je lui exprimai le regret de la voir consumer ses jours dans cette solitude, agréable, à la vérité, mais où les joies ineffables de la religion ne pourraient l'atteindre, car elle n'y trouverait ni les Lazaristes ni l'évêque de Babylone. Elle soupira, m'exprima aussi des sentimens de gratitude et d'un sincère attachement. Vous parlerez de moi sans doute, ajouta-t-elle brusquement et d'un air exalté qui nous surprit. On s'étonnera de vos récits, de mes audacieux voyages, et cependant de quoi peut-on être surpris dans ce siècle des prodiges ? On en verra de plus étonnans encore. Il y a long-temps que les merveilles du ciel m'ont dévoilé celles qui sont promises à la terre !... J'ai subjugué l'aigle ; d'autres soumettront

les monstres des mers (1)... Ce serait peu pour le génie : il saura préserver l'homme de la fureur des élémens et prévenir les malheurs dont il est trop souvent victime. Une grande révolution morale se prépare, pour le bonheur de l'homme !... Il sentira qu'il n'est pas dans sa nature de tourmenter et de détruire ses semblables. Le sang ne coulera plus !... Une ardente émulation pour le soulagement de toutes les infortunes remplacera ce froid et dur égoïsme, plaie hideuse de la société. Ce vil métal, idole de l'avarice, tombera, sera foulé aux pieds et avec lui disparaîtront les maux et les crimes du monde !...

Heureux enfant ! dit-elle, en prenant dans ses bras le petit Antonino qui se débattait, effrayé, tu verras toutes ces merveilles, et il te sera donné de coopérer au grand œuvre ! Ce n'est pas en vain que ton étoile m'a désignée pour être ta libératrice ! J'y lis ton brillant destin. L'aigle qui t'enleva est la figure du génie qui doit t'arracher un jour à tes affections. Les signes que je vois dans ta main et que croisent les cicatrices de ses blessures, indiquent les liens et la cruauté de tes persécuteurs. Tu en triompheras, et la noble

(1) Quelques personnes ont pensé qu'il ne serait peut-être pas impossible d'apprivoiser certaines espèces de gros poissons et de faire tourner leurs forces au profit de la marine. On a réussi à des choses plus extraordinaires, qui paraissent très-ordinaires aujourd'hui. *Magasin pittoresque*, 3e année, p. 350.

Italie sera heureuse ! Alors, aux larmes de ta famille succéderont les transports de joie. Elle égalera la mienne après ta délivrance. Puis elle l'embrassa et voulut attacher à son cou un beau collier de perles et de diamans. L'enfant s'imagina qu'elle voulait lui ravir sa médaille et se dégagea de ses mains en criant : *la mia Madonna !*

Ses parens furent surpris du ton et des paroles de la reine ; ils refusèrent d'abord le cadeau ; elle les supplia de l'accepter et leur demanda une boucle des cheveux de ce cher enfant qui, disait-elle, était aussi le sien.

Pendant cet accès astrologique de notre sibylle, M. Frédéric dirigeait alternativement vers elle et vers moi des regards de stupéfaction. Il retenait avec peine des élans de gaîté qui eussent été de sa part de justes représailles : c'est ainsi que les folies des pauvres humains excitent leurs dérisions mutuelles.

Ces prédictions étranges de la reine avaient en partie leur source dans l'élévation et la bonté de son ame. L'accomplissement de quelques-unes réaliserait les vœux des amis de l'humanité, et comme si ses paroles eussent produit sur moi une sorte de charme, je l'avais entendue avec joie annoncer l'abolition de la peine capitale : on croit si facilement ce que l'on desire. Mais le ton qui les accompagnait dissipa bientôt l'illusion. Il était évi-

dent qu'une déplorable monomanie la subjuguait encore et qu'un nuage interceptait les rayons de la vérité. La séparation m'en fut d'autant plus pénible, et j'observai un peu de tristesse dans ses adieux. Elle nous suivit des yeux du haut de sa terrasse. Je ne pouvais détacher les miens de ce pic verdoyant, véritable oasis aérienne qui s'élançait entre deux vallées sous des formes gracieuses et pittoresques. Aux élégans édifices qui le couronnaient, aux bosquets de palmiers qui en embrassaient les contours, on eût presque dit un chapiteau corinthien sur un magnifique obélisque. Lorsque j'eus cessé de l'apercevoir, au détour d'une montagne, il me sembla que je sortais d'un rêve; j'étais presque fâché de le voir finir. Enfin les passages dangereux que nous eûmes à franchir sur des sentiers étroits, bordés de précipices, et la beauté des sites qui s'offrirent sans cesse à nos regards, jusqu'aux rivages de la mer, attirèrent alternativement mon attention, et je me livrai sans réserve à cette belle nature que je contemplais dans sa pompe majestueuse, ornée de ses plus rians attraits. Jamais mon ame n'avait été pénétrée de sentimens plus vifs d'admiration, d'enthousiasme et de reconnaissance pour son auteur. Je me rappelais tout ce que j'avais lu dans les livres sacrés, les prophéties qui avaient fait retentir le Carmel des inspirations divines, les saints qui l'avaient habité. Je comprenais que le génie poétique et chrétien y eût puisé des

pages sublimes. L'esprit de l'homme nourri des saintes écritures est en parfaite harmonie avec la création ; il a puisé aux sources de la vraie poésie.

Je fis part de ces pensées à mes compagnons de voyage, en leur exprimant mes regrets d'avoir tant différé l'exécution de ma promesse. Réjouissez-vous en plutôt avec nous, me dit la dame ; Dieu l'a voulu : sans vous, je n'aurais plus mon enfant !

Nous arrivâmes à Kaïpha, et nous nous empressâmes de monter à l'église du Mont-Carmel. Combien je fus surpris et charmé d'y trouver, à cette heure, un grand nombre de fidèles assemblés ! On célébrait une des plus grandes fêtes de ce lieu, celle connue dans le monde chrétien sous le nom de Notre-Dame du Mont-Carmel. Une belle statue de la Vierge s'élevait, blanche comme la neige, sous un dôme de verdure entouré de festons et de guirlandes. Sa main tenait, comme pour la présenter à la jeunesse, cette pieuse livrée, mystérieux emblème, dont ma mère m'avait revêtu, dans mon enfance. Mille feux étincelaient à ses pieds, au milieu d'odorantes fleurs et d'un nuage d'encens. L'air en était embaumé, et j'entendis le prêtre demander à Dieu que ce suave parfum se répandît de la sainte montagne dans tout l'univers. Cette foule pieuse et recueillie, le chant des cantiques, les voix douces et harmonieuses des jeunes Syriennes

qui célébraient les louanges de Marie, en présence de son divin fils, tout inondait mon ame d'une émotion délicieuse. Je ne pouvais retenir mes larmes au souvenir d'une cérémonie aussi touchante, qui m'avait approché des autels de la Reine des vierges pour lui promettre amour et fidélité, au plus beau jour de ma vie. Ah ! ce fut aussi un beau jour pour ma mère ! Avec quel sentiment à la fois douloureux et consolateur je renouvelai mes hommages à mon auguste patronne, en l'invoquant pour celle qui m'avait tant aimé, en lui adressant mes actions de grâces pour ses nombreux bienfaits ! Parmi les plus récens, je comptais la protection de la reine, si heureusement survenue au moment de la rencontre des Bédouins, sur le chemin de Nazareth. Pouvais-je alors ne pas être affligé de l'état de ma libératrice, et ne pas demander à cette Mère de miséricorde de faire briller sur elle un rayon de la grâce divine ?

Je n'étais pas le seul à faire des vœux pour la reine. A genoux, à côté de moi, étaient deux époux et un enfant qui lui devaient la vie. J'entendais presque les paroles qui s'exhalaient de leurs cœurs tendres et reconnaissans, tandis que l'enfant, dans les bras de sa mère, joignait ses petites mains et contemplait l'éclat des flambeaux. Je ne pouvais voir sans émotion ce groupe charmant dans cette pieuse attitude, qui résu-

mait l'histoire de ses malheurs, de sa félicité et de sa reconnaissance.

Le lendemain, nous nous rendîmes auprès du vénérable supérieur du couvent. Il offrit pour nous la victime de propitiation, et, notre vœu étant accompli, je parcourus avec l'estimable Italien la montagne que saluent avec tant de joie et de confiance le pieux pélerin et le matelot en danger. Nos yeux plongeaient sur cette mer de Syrie, alors si calme, si azurée. Nous descendîmes pour voir, sur ses bords escarpés, la grotte d'Elie. Une religieuse frayeur me saisit dans cette retraite du premier solitaire du Carmel : c'est là que lui furent inspirées ces terribles menaces qui faisaient trembler les peuples et les rois sur leurs trônes. Voilà donc, me disais-je, l'humble demeure de celui qui commandait aux élémens, qui s'entretint avec le Messie pendant sa transfiguration glorieuse. Oui, c'est dans la solitude que Dieu prend ses élus pour proclamer ses oracles et opérer ses prodiges.

Nous congédiâmes les Arabes de la reine, et nous leur remîmes nos lettres pour elle. En lui réitérant la vive expression de mes sentimens, je la priais, comme une nouvelle marque d'estime, de me donner de ses nouvelles pendant mon séjour à Bayruth, où je me rendais avec l'intention d'y passer un mois. Nous partîmes aussitôt pour Saint-Jean d'Acre (l'ancienne Ptolémaïs). Devant parcourir cette côte, où se

trouvent les restes de tant de cités, autrefois si opulentes, nous demandâmes un guide, et le fils du consul Français voulut bien nous accompagner. Nous visitâmes les lieux où furent Tyr et Sidon, ruines silencieuses mais éloquentes de ces reines des mers. Il semble que les flots aient refusé de les engloutir entièrement pour transmettre à tous les siècles le souvenir de l'orgueil impie et des vengeances divines.

Je trouvai à Bayruth le jeune Grec, mais non le beau coursier du désert que je lui avais confié, à Nazareth. En passant sur un chemin étroit et raboteux, il était tombé dans un précipice. Je me consolai de cette perte par le souvenir des dangers auxquels j'avais eu le bonheur d'échapper, et je l'eus bientôt remplacé.

Ce fut un grand plaisir pour mes compagnons de voyage d'apprendre, en arrivant, qu'un navire Napolitain était sur le point de partir pour Civita-Vecchia. Ils s'y embarquèrent, avec l'intention d'aller se fixer à Rome. Ils regrettaient de me quitter sitôt, et moi de ne pouvoir les suivre : mon attachement pour eux égalait mon estime, et ils n'avaient cessé de me témoigner les mêmes sentimens. J'aimais surtout le petit Antonino. La veille de notre séparation, j'eus un long entretien avec ses parens, au sujet de son éducation, et je vis avec plaisir que leurs idées étaient en tout conformes aux miennes.

CHAPITRE XIV.

Le message aérien. — Nouvelle chute. — Encore un gibier tombé des nues. — Album d'un voyageur. — Délivrance d'une jeune bergère. — Le feu du ciel. — L'incendie. — La bonne fée.

BAYRUTH est un des plus agréables séjours de la Syrie. Je m'abstiens de donner sur cette ville, comme sur les autres, des détails qui se trouvent ailleurs. Mon seul but est d'intéresser mes amis, s'il m'est possible, par le récit des circonstances assez extraordinaires qui ont signalé mon voyage. A quoi peuvent-ils s'attendre, maintenant qu'ils me voient prêt à retourner en Europe par la route ordinaire? Ils aimeraient mieux sans doute me voir m'élancer de nouveau dans les airs avec M. Frédéric ; ils seraient curieux d'être spectateurs de notre descente, au son de la trompette, dans la cour des Invalides. Mais j'ai des choses bien plus raisonnables et plus importantes à leur raconter. Je ne

parlerai point des nombreuses invitations que je reçus de la part des négocians et des consuls de cette ville : on savait que j'étais Français, que je me livrais à la peinture, à la musique ; et les politesses, les bons offices m'arrivaient de toutes parts. Qu'on est heureux d'être Français ! me disais-je. Mais qu'on est plus heureux encore d'avoir reçu une éducation et des principes préservateurs des séductions et des dangers qui m'environnaient ! Je parus rarement aux brillantes réunions qui eurent lieu pendant mon séjour à Bayruth. Les côteaux ravissans et embaumés, les vallées délicieuses qui l'avoisinent avaient plus d'attraits pour moi que les plus riches salons parfumés d'essences et resplendissans de l'éclat de la soie, des cachemires, de l'or et des pierreries.

Trois semaines s'étaient promptement écoulées dans une variété continuelle d'occupations agréables et de promenades. Mon herbier était fourni de plantes peu connues en Europe ; de jolis paysages devaient donner à mes amis une faible idée de cette admirable contrée où la pureté de l'air, la douceur du climat rivalisent avec la fertilité et la variété du sol pour en faire un véritable Eden. Je voyais presque avec regret arriver le moment de mon départ et je fis une dernière visite à ces belles campagnes. Parvenu à une assez grande distance de la ville, je m'assis sur le sommet d'un côteau, auprès d'un bosquet de citronniers et d'orangers,

et je dessinai un magnifique point de vue. J'avais à peine terminé qu'un bruit dans l'air se fait entendre derrière moi. Je tourne la tête et j'aperçois, à peu de distance, la nacelle et les aigles de la reine. Je crus d'abord la voir elle-même; je m'en réjouissais; mais je reconnus bientôt M. Frédéric qui me salua gaîment. Je vous rencontre là fort à propos, me dit-il, Monsieur le pélerin; je suis un ambassadeur qui vous arrive de là-haut; c'est Minerve qui vous envoie Mercure. Je vais descendre à Bayruth. Hâtez-vous d'aller m'y recevoir: en attendant voici mes dépêches. Et il jette un paquet qui vint tomber sur un oranger. Je m'empresse de l'ouvrir. Il contenait une superbe pipe en ivoire, ornée d'or et de diamans, la même que j'avais vue à la bouche de ma libératrice, et un vieux livre: c'était justement celui dont la perte l'avait tant affligée. De toutes mes aventures, celle-ci n'était pas la moins imprévue. Eh quoi! dis-je, la reine a retrouvé son livre et elle me l'envoie! Dans quelle intention? Jamais énigme ne m'avait paru plus obscure. Comme il me tardait d'en savoir le mot et de rejoindre mon compatriote, je m'élance sur mon cheval, et je prends avec célérité le chemin de la ville. Nouvelle surprise! En détournant le sentier de la colline, je revois la nacelle vide, emportée par les aigles avec la plus grande rapidité, dans une direction opposée. Au même instant, des cris lointains de détresse frappent mes oreilles, et

j'aperçois enfin le pauvre aéronaute à demi suspendu, par les vêtemens, aux branches d'un pin-laryx, sur le penchant d'un côteau assez élevé. Je cours vers l'arbre et je me hâte d'y monter avec un jeune Syrien qui se rendait à une maisonnette du voisinage. Nous parvînmes avec assez de peine à le dégager de cette position pénible et dangereuse, et nous l'aidâmes à descendre de l'arbre. Son visage était couvert de sang. Cependant, il n'avait heureusement que des contusions. Il m'expliqua son accident : les aigles s'étaient trop approchés de l'arbre fatal ; une chaîne avait accroché les branches, et la nacelle s'étant renversée, il avait été jeté violemment sur le pin qui avait ainsi causé et protégé sa chute. Je ne pus m'empêcher de rire avec lui de cette nouvelle aventure, plus grave que la première ; mais il était désolé de la perte du char et des aigles. Consolez-vous, lui dis-je, ils sont retournés chez la reine, qui va cependant être fort inquiète de voir arriver sa voiture vide. N'ai-je pas été bien inspiré en refusant de vous accompagner ? Je n'avais pas, je l'avoue, une grande confiance en votre habileté à conduire un tel attelage. Vous avez eu tort, me répondit-il : mon premier voyage a bien réussi ; il m'a valu les complimens les plus flatteurs. Je venais à Bayruth pour confectionner une nacelle d'un nouveau genre, et mettre à exécution le plan que j'ai imaginé pour mon grand voyage. Il vous sied mal, Monsieur, d'at-

tribuer à la maladresse un accident que vous avez occasionné. Votre rencontre m'a été funeste. Je me trompe, ajouta-t-il en souriant, sans vous, Mercure serait encore pendu à ce maudit arbre. Fuyons-le : sa vue augmente ma souffrance. Allons à Bayruth confier ma tête à Esculape.

Mon compère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore, (1)

dis-je, à part moi, et cette idée m'était pénible, car mon excellent compatriote m'inspirait le plus vif intérêt.

Je m'informai de notre illustre hôtesse. Il me dit qu'il avait d'excellentes nouvelles à me donner à son sujet et des choses extraordinaires à m'apprendre : il fallut bien me résigner à attendre le moment où il lui plairait de satisfaire mon impatiente curiosité.

A peine avions-nous fait quelques pas, en nous éloignant de l'arbre, que j'aperçus, aux branches les plus basses, une carnassière pareille à celles de nos chasseurs d'Europe. — Qu'est cela? dis-je. — Ah ! c'est

---

(1) Lafontaine, fable du Lièvre et de la Tortue.

L'Ellébore est une plante qui croissait en abondance dans l'île d'Anticyre, et que l'on croyait guérir de la folie. Ce qui a fait dire à Ovide :

I, bibe, dixissem, purgantes pectora succos,
Quidquid et in totâ nascitur Anticyrâ.

mon gibier. Il est tombé avec moi de la nacelle. Moins heureux que vous, je n'ai trouvé qu'un lièvre là-haut : le voilà. Et ayant décroché la carnassière, je m'assure de la vérité du fait. Ceci est plaisant, dis-je : l'animal peureux a donc aussi pris son essor, à ce qu'il paraît : agréable espoir pour les aéronautes ! Vous êtes plus heureux que la reine, quand elle tua deux aigles : vous possédez du moins le gibier... — Que je n'ai pas tué. Et il me conta que ce jour même, peu après son départ, il avait vu un aigle emporter dans ses serres un objet qu'il n'avait pu distinguer ; pensant alors au petit Antonino, et craignant que ce ne fût une semblable victime, il s'était mis à la poursuite du ravisseur qui s'était arrêté sur un rocher avec sa proie. Aussitôt, saisissant son pistolet, il l'avait abattu. Ayant fait poser la nacelle sur le rocher, il avait reconnu, à sa grande surprise, qu'il n'avait délivré que la victime d'un chasseur. Cet exploit n'est pas aussi glorieux que le vôtre, ajouta-t-il ; mais l'intention était la même, et vous voyez là une preuve de mon courage. — Qui douterait du courage d'un aéronaute, et surtout d'un Français qui a fait ses preuves sur les bords du Nil ? Vous avez reçu, en combattant les Mamelucks, des blessures un peu plus honorables que... mais ce gibier ne vous appartient pas, le chasseur qui l'a tué et à qui l'aigle l'a ensuite ravie, a perdu le fruit de son adresse. Sur ces mots



vobis... Je fus curieux de voir le fond du sac. Quel fut notre étonnement lorsque j'eus retiré un cahier couvert d'une jolie reliure, à tranches et à vignettes dorées. C'était un album, aussi élégant que celui de nos fashionables. Je l'ouvre et je vois le nom d'un jeune homme qui avait terminé ses études, quelques années avant moi, dans un des colléges de Paris. Après s'être abandonné à la fougue de ses passions, des pertes cruelles et récentes l'avaient plongé dans une profonde douleur, et, docile à une voix secrète, il était revenu à Dieu. Il pleurait toujours une mère et une sœur chéries, et comme moi, sans doute, il était venu prier sur le Calvaire... Cet album contenait des sentences, des réflexions en prose et en vers. J'en ai copié quelques-unes que je crois pouvoir reproduire ici.

« O solitude que tu m'es chère! Dans ton mystérieux asile, mes larmes coulent sans contrainte. Je vois ma mère, ma sœur... J'entends leurs douces voix qui me parlent du ciel et me consolent. »

« Je veux me connaître : je me retire de la foule et je rentre en moi-même. Là je vois mes défauts pour les détruire, les qualités qui me manquent pour les acquérir, les devoirs qui me sont imposés pour les mettre en pratique! »

« A la vue de mes faiblesses, de mes misères, l'orgueil sort de mon ame, comme l'alliage impur, du creuset. »

« A force de considérer notre peu de mérite, nous parvenons à en acquérir ; la vue de nos imperfections nous approche de la perfection. »

« Nos égaremens ont deux causes : oublier le bien que nous avions appris ; apprendre le mal que nous ne savions pas. »

« Pourquoi s'efforce-t-on d'être incrédule ? parce que l'on veut être incorrigible. »

« Livres chéris, délicieuse étude,
En tout temps, en tout lieu, charmez ma solitude. »

« Je fuis le monde et ses trompeurs attraits.
Mon cœur à la vertu se donne pour jamais. »

« Où va ce torrent rapide
Bondissant et vagabond ?
Où vas-tu source limpide
Qui réjouis le vallon ?
— Tous deux, par la même pente,
Vers le fleuve qui serpente,
Où va se perdre notre eau.
— Fier torrent sur ton passage,
Tu détruis tout : sois plus sage,
Coule comme le ruisseau. »

« Trop tard je t'ai connu, toi qui m'as donné l'être,
Mon père, mon ami, mon unique et bon maître ;
Ingrat je te fuyais, je craignais tes faveurs,
Lorsque tu m'attirais pour essuyer mes pleurs.
Long-temps des passions, déplorable victime,
J'errai, le front riant, sur le bord d'un abîme.

J'y tombais, et soudain deux sépulcres ouverts
Reçoivent ces deux cœurs qui me furent si chers!....
Ta colère a frappé!.... non, ta bonté suprême
Sait punir comme un père; en châtiant, elle aime.
Je me soumets, j'adore, et dans ces deux tombeaux
Mon œil d'un plus beau jour voit les gages nouveaux.
O ma mère, ô ma sœur, ici-bas je vous pleure;
Mais bientôt, doux espoir! viendra ma dernière heure:
Alors j'irai vous joindre, et nous nous reverrons!
Ensemble auprès de Dieu, toujours nous l'aimerons! »

On comprendra que je n'avais pu lire ces diverses pensées, au moment même de cette singulière découverte. Je me bornai alors à parcourir les feuillets de l'album avec rapidité et le hasard me fit rencontrer une stance où je vis le mot *Ballon*. Voici pour vous, dis-je, Monsieur l'aéronaute. Voyons ce que va nous dire ce poëte dont les vers nous arrivent de si haut, et je lus cette stance:

D'un téméraire essor
Ce fier aérostat s'élève dans les nues;
Et dans ces plages inconnues,
Son orgueil va subir le plus funeste sort.
Dans ses flancs gronde l'orage;
L'imprudent! il fait naufrage
Dans les vagues de l'Éther,
Et pour prix d'un si beau zèle,
Le ballon et la nacelle
S'engloutissent dans la mer.

Le poëte, dis-je, aura sans doute aperçu votre ballon, quand vous revîntes de Palmyre, et ces vers sont le fruit de l'inquiétude que vous lui inspiriez. — Votre poëte ne sait ce qu'il dit, avec son naufrage dans l'air. Vous ne parlez pas de vos chutes, Messieurs, quand vous vous avisez de gravir le Parnasse. Combien parmi vous qui dégringolent, en voulant atteindre le sommet.

— J'en conviens, Minerve ne se montre pas toujours favorable aux rimeurs : j'en ai donné la preuve. En voulant suivre l'aigle dans son vol sublime, il nous arrive aussi parfois de faire naufrage ; mais ces chutes ne sont pas dangereuses ; elles nous sont même utiles, en nous corrigeant de notre présomption, en nous déterminant à abandonner une tâche au-dessus de nos forces, tandis que vous...—Partons, nous causerons en chemin. M. Frédéric récompensa le jeune Syrien avec une pièce d'or, lui faisant en outre cadeau du lièvre qu'il convoitait. Je l'aidai ensuite à monter sur mon cheval, et nous nous dirigeâmes tranquillement vers la ville. En marchant à côté de lui, je renouvelai mes instances, au sujet de la reine. Modérez un peu votre curiosité, me répondit-il. Je veux encore vous parler de moi. Mes voyages d'après le nouveau système n'ont pas toujours eu le succès dont je vous parlais. Allons ! J'imiterai votre franchise, je consens à faire le sacrifice de mon amour-propre et à justifier en partie les pré-

visions de votre poëte. Il est juste aussi que je vous amuse, tandis que, à cause de moi, les aspérités du sol fatigueront vos pieds délicats.

Vous saurez donc que l'une de mes courses aériennes, qui a eu lieu la semaine dernière, a été remarquable par d'assez étranges aventures. Je m'étais muni ce jour-là du pistolet et du porte-voix de la reine. Le début fut heureux, car, après avoir rapidement parcouru les sinuosités de la vallée, jusqu'à une assez grande distance, arrêté par une montagne fort élevée, je me disposais à donner à mes aigles l'impulsion nécessaire pour la franchir, lorsque j'entendis des cris aigus qui partaient de la lisière d'un bois. Tournant mes regards de ce côté, je distingue deux hommes qui s'efforçaient d'enlever une jeune fille. Soudain, avançant le pistolet hors de la nacelle, je saisis le porte-voix de l'autre main, et je fis entendre des paroles menaçantes qui produisirent le meilleur effet : je vis aussitôt ces Bédouins laisser la jeune fille, et s'enfuir épouvantés. C'est la reine! se disaient-ils et ils disparurent. Je descends auprès de ma protégée qui, encore tout émue de sa première frayeur, sembla prête à fuir à mon aspect. C'était une bergère d'une beauté ravissante. Ses yeux encore mouillés de larmes, ses longs cheveux noirs en désordre étaient une nouvelle preuve de sa résistance. Je la rassure; je l'engage

à se réfugier au plus vite avec son troupeau, dans sa demeure qu'elle me montra sur les flancs de la montagne. Son regard, où brillait une candeur angélique, me dit sa reconnaissance mieux encore que ses douces paroles. Elle me montra le ciel en disant que là serait ma récompense, et elle partit. Fier d'avoir acquis, à si peu de frais, le titre de protecteur de l'innocence, j'attendis que la jeune bergère fût hors de toute nouvelle attaque, et je donnai l'essor à mes aigles qui m'enlevèrent au-dessus de la montagne. Bientôt un orage se déclare. Le tonnerre gronde. Sous mes pieds tourbillonnent d'épais nuages que la foudre sillonne et déchire. Je contemplais d'un œil avide ce spectacle à la fois magnifique et terrible. C'était un volcan aérien dont heureusement les explosions ne pouvaient m'atteindre. Toutefois je crus prudent de m'éloigner, de revenir au palais. Je dirigeai mon attelage de ce côté, mais mon attention était à un tel point fixée par cette imposante scène, que je laissai les rênes flottantes, et soudain la nacelle s'étant heurtée avec violence contre la crête d'un rocher sur laquelle les aigles s'étaient abattus, je tombe et roule sur une espèce de plate-forme étroite, au bord de laquelle se trouvaient quelques arbustes qui me préservérent d'une chute mortelle, car ce rocher descendait à pic dans un ravin très-profond. J'en fus quitte pour quelques légéres blessures. Je cherche le char et je l'aperçois emporté,

comme aujourd'hui, par mes coursiers.— C'était donc la première représentation du drame de ce jour? Comment vous retirâtes-vous des bords de ce précipice?— Je gravis avec peine le rocher qui me séparait d'un côté peu escarpé de la montagne d'où je descendis par une pente moins rapide. Je marchai long-temps à travers les bois et les défilés, sans rencontrer aucune trace humaine. Enfin, vers la nuit, j'aperçois une chaumière sur le penchant d'un mont dont le sommet était couronné d'un bois de pins. J'y arrive; je vois un vieillard et une femme un peu moins âgée causant assis près d'une table. J'entre; je leur demande l'hospitalité. Leur extrême surprise n'arrêta pas l'élan du plus cordial accueil. Ils se hâtèrent de me faire asseoir à côté d'eux, de couvrir leur table, *débris des ans*, de pain et de dattes. Il me semblait voir *Philémon* et *Baucis* s'empressant auprès de Mercure. Je terminais ce repas frugal, offert de si bonne grâce, et que la faim m'avait fait trouver délicieux, quand je vis entrer deux jeunes filles dans la chaumière. Voici mes enfans, me dit la bonne femme, et soudain l'une d'elles s'écrie: le voilà! c'est mon libérateur! Vous devinez la jolie bergère que j'avais délivrée; vous jugez quelle fut la satisfaction de ses parens, qui savaient déjà l'aventure, et combien leur reconnaissance fut sincère et affectueuse.

Cette excellente famille me prépara un lit de mousse et de feuilles sèches où je dormis d'un profond som-

meil, après les fatigues de la soirée. Tout-à-coup, vers le milieu de la nuit, je fus réveillé par un violent coup de tonnerre. L'orage, qui s'était calmé, venait de recommencer avec une nouvelle violence. J'aperçus bientôt une grande clarté. Comme elle continuait, je me levai et je vis en feu le bois qui dominait la chaumière. J'appelle mes hôtes. Ils ne tardent pas à me joindre, et l'effroi succède à l'inquiétude, à la vue de cet affreux incendie qui menace leur pauvre asile. Les flammes dévoraient en mugissant ces arbres séculaires, épargnés par tant d'orages. D'énormes branches tombaient avec un horrible craquement et quelques-unes arrivaient embrasées jusqu'à nous avec une telle violence que nous fûmes obligés de fuir et de gagner le vallon. Il était évident que la chaumière allait devenir aussi la proie des flammes, et nos craintes ne tardèrent pas à se réaliser. Au point du jour, elle était réduite en cendres ; on ne voyait plus que les murs, du milieu desquels sortaient des tourbillons de fumée. Vous peindrai-je la désolation de ses malheureux propriétaires ? leur désespoir, leurs cris me navraient. Je m'affligeais avec eux de n'avoir pu rien faire pour les préserver d'un tel malheur. Je cherchais à leur donner des consolations en leur faisant espérer des secours, quand tout-à-coup nous apercevons le char de la reine qui descend rapidement auprès de nous. Je n'ai pas besoin de vous dire combien son arrivée dans ce lieu,

en un tel moment, nous surprit et nous fut agréable. Il me semblait voir une bonne fée réaliser les fictions qui amusèrent mon enfance ; mais sa surprise fut égale à la mienne, quand elle m'aperçut avec ces infortunés. Quelle inquiétude vous m'avez causée ! dit-elle. Au retour de mes aigles, je vous ai cru perdu, et je vous trouve auprès d'un désastre. J'en suis doublement satisfaite. Un peu avant le jour, mes gens, ayant vu l'incendie, m'ont éveillée (c'est leur consigne), et je suis partie. Je pensais que cet embrasement de la forêt pouvait faire quelques victimes, et mes conjectures ne se sont que trop réalisées. Mes bons amis, mes enfans, ne vous affligez plus. Ce n'est pas en vain que Dieu m'a donné des richesses. Vous me nommez votre reine : je sais les devoirs que ce titre m'impose. Consolez-vous : tout sera réparé. Figurez-vous la joie, la reconnaissance de ces pauvres Arabes. Ces sentimens éclataient sur leurs visages, dans leurs gestes, dans leurs paroles. Les femmes pleuraient ; le vieillard ému se jette avec elles aux pieds de la reine qui les relève, en nous invitant à la suivre de près à sa demeure. Puis elle remonte sur son char et nous laisse, après avoir versé dans ces cœurs affligés le baume de la consolation et de l'espérance. Nous nous mettons aussitôt en chemin. Après trois heures de marche, nous rencontrons plusieurs chevaux et deux domestiques que la reine nous avait envoyés, et nous arrivons au palais, où ses protégés,

affectueusement accueillis, attendirent que leur chaumière eût été réparée et pourvue des objets nécessaires. Charmée du récit de la délivrance de la jeune fille, la reine la prit en amitié, et la garda avec elle, du consentement de ses parens, qui béniront toujours leur bienfaitrice. Voilà, vous en conviendrez, une belle page à ajouter à l'histoire de notre illustre amie, que l'on peut appeler, à juste titre, l'Ange des affligés, la Providence du malheur.



CHAPITRE XV.

Une lettre. — Grande nouvelle. — La visite du bon pasteur. — La charité victorieuse. — Les ténèbres dissipées. — Les cadeaux. — L'abdication.

C'est admirable ! dis-je. De pareils faits remplissent l'ame d'un doux ravissement. On jouit de voir l'humanité se rapprocher ainsi de son divin modèle. Cet empressement de la reine à voler au secours de l'infortune prouve combien elle s'est pénétrée de la morale de l'Évangile, puisqu'elle la met en action d'une manière si touchante. Cependant nous approchions de la ville. Comme nous passions près d'une source sous une gerbe de palmiers, M. Frédéric descendit pour se laver le visage, et nous nous assîmes sur le gazon. Après lui avoir montré les cadeaux de la reine, je le suppliai de satisfaire enfin mon impatience à son sujet. C'est juste, me dit-il ; mais ne tenez-vous pas dans

vos mains le livre qui sait tout? Examinez-le : il vous instruira peut-être mieux du passé que de l'avenir. J'eus alors un soupçon vague. J'ouvris le livre avec précipitation et j'y trouvai une lettre. En ayant rompu le cachet, je lus ce qui suit :

La Reine a M. Théophile ***

Vous annoncer une heureuse nouvelle, Monsieur, est pour moi une grande satisfaction ; je dis plus, un devoir. Mes dernières prédictions ont navré votre cœur : il est juste que je le console. Vous aviez presque perdu l'espérance, et je viens vous donner la joie. Le trouble que je vous cachais sous les dehors de la gaîté, les irrésolutions, les résistances, tout le cortége de l'incrédulité aux abois est anéanti. La reine-prophétesse ne lit plus dans les étoiles ; elle rit de ses illusions et des vaines fumées dont la vapeur l'avait enivrée. Il est tombé enfin le nuage qui voilait à ses yeux la vérité et, grâces au Dieu de miséricorde, elle la connaît; elle est heureuse ! Qui a pu opérer un tel miracle? direz-vous. Ne le devinez-vous pas? c'est notre ange de Balbeck, l'évêque de Babylone : oui, c'est lui-même qui, deux jours après votre départ, prit la peine de gravir jusque sur la montagne où mon fol orgueil avait élevé son trône. J'avais toujours présentes ses dernières paroles ; je réfléchissais aux instructions des bons Lazaristes, lorsqu'il me fut annoncé. Je courus

à sa rencontre, tenant à la main le précieux livre dont sa charité m'avait gratifiée, et qui, devenu plus que jamais l'objet de mes études et de mes réflexions, me plongeait dans une sombre mélancolie. Il en fut ravi, et la religion devint, dès ce moment, l'unique sujet de nos entretiens. Je lui soumis les doutes, les incertitudes qui me poursuivaient sans cesse, et je les sentis s'affaiblir à chacune de ses réponses. Ces systèmes philosophiques qui m'avaient si long-temps prévenue, ces idées de fatalisme et d'astrologie dont j'étais si fière s'évanouissaient peu à peu, à la force de ses raisonnemens, à la douceur de ses paroles : il en sortait comme des rayons de lumière qui dissipaient les ténèbres de mon ame. Enfin la vérité brilla dans toute sa splendeur, et son éloquence triompha. Je lui avouai ma défaite ou plutôt mon heureuse victoire. Son front rayonna d'une joie céleste. Je tombai à ses genoux pour lui faire cet humble aveu de mes fautes, qui me paraissait autrefois si pénible et qui, soulageant mon cœur oppressé l'inondait de consolations ineffables. (1) Il versa l'huile du pardon sur les blessures de

---

(1) On trouve parfois dans les écrits des philosophes du 18e siècle des aveux favorables à la religion chrétienne et qui contrastent avec les attaques virulentes dont ils la poursuivent. On sera bien aise sans doute d'en trouver ici sur le sacrement de pénitence. « Que de restitutions, de réparations, dit J.-J. Rousseau, la confession ne fait-elle point faire chez les catholiques. Selon

mon ame et m'admit au plus auguste des mystères. Dès ce moment, une nouvelle existence a commencé pour moi. Je sais enfin, par expérience, combien elles sont vraies ces paroles que vous m'avez souvent adressées. Le Seigneur est doux et son joug est léger! (1)

Vos vœux sont donc exaucés, bon jeune homme. Jouissez du changement de mon ame : il est en partie votre ouvrage ; vos lectures, vos discours, vos exemples l'ont insensiblement préparée à la visite d'un autre *Ananie*, ou plutôt du *bon pasteur*.

VOLTAIRE, la confession est une chose excellente, un frein au crime, inventé dans l'antiquité la plus reculée. On se confessait dans la célébration de tous les anciens mystères. Nous avons imité et sanctifié cette sage coutume : elle est très-bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner. »

M. de CHATEAUBRIAND, qui rapporte ce passage, dans son *Génie du Christianisme*, ajoute ces belles paroles que l'on ne sera pas fâché de lire ici:

« Sans cette institution salutaire, le coupable tomberait dans le désespoir. Dans quel sein déchargerait-il le poids de son cœur? Serait-ce dans celui d'un ami? Eh! qui peut compter sur l'amitié des hommes? Prendra-t-il les déserts pour confidens? Les déserts retentissent toujours pour le crime du bruit de ces trompettes, que le parricide Néron croyait ouir autour du tombeau de sa mère. Quand la nature et les hommes sont impitoyables, il est bien touchant de trouver un Dieu prêt à pardonner : il n'appartenait qu'à la religion chrétienne d'avoir fait deux sœurs, de l'innocence et du repentir. » Ch. 6.

(1) Gustate et videte quoniam suavis est Dominus. Ps. 33. v. 8.

Un jour que je lui parlais de ma reconnaissance en lui montrant ce livre, origine de mon bonheur, il me dit en riant : j'ai un autre livre à vous offrir ; vous sera-t-il aussi agréable ! Et il me présenta, le croiriez-vous ? mon vieux manuscrit arabe. Je fus d'abord muette de surprise et de confusion, à la vue de ce pitoyable recueil de sottises et d'erreurs ; j'osai à peine lui demander, en rougissant, comment il était venu entre ses mains. La chose est en effet assez étrange, me répondit-il : les hyènes vous ont empêchée de le recouvrer, et elles ont occasionné la circonstance qui m'en a rendu possesseur : des chasseurs, en les poursuivant, l'ont trouvé auprès de leur caverne, et ils se sont empressés de me l'apporter. Il vous appartient. Je vous le rends. J'allais le mettre en pièces ; il m'en empêcha. Ce manuscrit, dit-il, par son antiquité, peut avoir quelque prix sans offrir aucun danger. En le remettant sous vos yeux, j'ai voulu vous montrer de nouveau la bonté de Dieu à votre égard : des plus grandes pertes, il sait faire jaillir une source de biens.

Puisqu'il en est ainsi, lui dis-je, je vais enrichir de ce trésor la bibliothèque du jeune pélerin ; et il m'assura qu'il vous serait agréable, en vous rappelant ce grand voyage et son heureux résultat, en vous retraçant le souvenir de votre protectrice et de l'évêque de Babylone.

Ce sacrifice, si c'en est un, ne doit pas rester sans récompense, me dit-il encore. Alors il me pria d'accepter un autre livre, que vous connaissez sans doute, et qui me montre de plus en plus la profondeur de l'abîme où j'étais tombée : c'est *l'Imitation de J.-C.* Ce livre semble avoir été écrit par un ange, sous l'inspiration même du Sauveur. (1)

J'espère, mon estimable ami, que vous ferez un bon accueil à ce vieux conseiller de mes folies. Je vous l'envoie joint à une autre bagatelle, desirant qu'elle vous soit agréable. Lorsque vous l'aperceviez sur mes lèvres, les vôtres se contractaient parfois d'un sourire moqueur. Je vous en fais volontiers l'abandon. Si ces objets vous rappellent mes erreurs et mes ridicules, ils seront aussi pour vous un gage de gratitude et d'amitié.

J'aurais voulu vous apporter moi-même la bonne nouvelle, en accompagnant à Bayruth notre aimable courrier du désert. Oui, j'étais presque disposée à m'élancer de nouveau dans ces routes que j'ai tant parcourues ; mais c'en est assez : il ne me faut plus que

(1) Plus souvent desséché par mon affliction,
Je trempe un peu ma lèvre à l'*Imitation ;*
Livre obscur et sans nom, humble vase d'argile,
Mais rempli jusqu'aux bords des sucs de l'Évangile,
Où la sagesse humaine et divine à longs flots
Dans le cœur altéré coulent en peu de mots.
LAMARTINE. — *Jocelyn*, tome 2, p. 47.

les ailes de la colombe pour m'envoler au séjour du vrai bonheur, quand il plaira à Dieu de m'y appeler. J'ai trop vécu dans les agitations et les scènes du monde. Je ne dois plus songer qu'au repos et à la retraite, et s'il me reste encore un voyage à faire, c'est celui de Jérusalem, où je passai trop souvent sans comprendre la sublime folie de la Croix. Ce ne sera plus aux astres que j'irai demander leurs prétendus secrets, c'est le berceau, c'est la tombe du Rédempteur que je veux interroger, pour apprendre à mieux vivre et à bien mourir.

Pourrais-je terminer ma lettre sans vous parler de notre jeune Italien, à qui j'ai prédit de si bizarres destinées. La religion de ses vertueux parens est trop éclairée pour qu'ils s'inquiètent de mes rêveries. Cependant sa délivrance extraordinaire permet de croire que Dieu le destine à de grandes choses, dans l'ordre de la grâce. La vierge de Nazareth, la reine des anges ne s'est pas en vain montrée sa mère. Il sera toujours son fils le plus tendre; il sera fidèle aux leçons de son enfance; il vous imitera, vous qui fûtes le principal instrument de son salut. C'est en y coopérant sans doute que j'ai préparé le mien : mes intentions auront été agréables au souverain maître. Je dois donc à cet enfant le plus précieux des trésors, et je veux être reconnaissante. Oui, une partie de ma fortune lui appar-

tiendra le jour où le commencement d'une autre vie m'aura mise en possession des véritables biens.

J'ai une autre nouvelle à vous apprendre : J'ai abdiqué ; je suis descendue sans peine, que dis-je ? avec plaisir, de mon trône imaginaire, pour reprendre un titre d'un autre prix, celui de Chrétienne. Ainsi, je ne suis plus reine, mais je suis heureuse.

Adieu, mon jeune ami, pensez quelquefois à celle qui se flatte encore de lire dans votre avenir ce que vos qualités lui indiquent, aussi bien que les vœux de son cœur, plus sûrement que les étoiles, une solide et constante félicité.



CHAPITRE XVI.

Effets d'une conversion. — Illusions détruites. — Souvenirs des avis d'une bonne mère. — Un *ex-voto*. — L'heureux retour. — Ajaccio. — Fruits du voyage.

Ces marques flatteuses de l'estime de la reine me charmèrent. Ma joie fut extrême à la lecture de cette lettre, et les louanges qu'elle me prodiguait n'en étaient pas le motif. Je n'y voyais que la fin de mes alarmes et l'accomplissement de mes vœux. Elle est donc heureuse, dis-je à l'oncle de mon ami, cette femme étonnante qui, avec toutes les qualités du cœur et de l'esprit, victime des illusions de l'orgueil, chercha long-temps la félicité dans l'élévation et la gloire. C'est dans la religion qu'elle a trouvé le calme et la sérénité, véritables trésors de l'ame. Que le ciel en soit béni ! Oui, la religion fait le bonheur de l'homme, même dans cette vie. Un enfant ingrat l'a-t-il abandonnée ? cette

tendre mère gémit, elle le poursuit sans cesse, jusqu'à ce qu'il rentre dans ses bras, où il goûte enfin cette douce paix qu'il avait perdue. Alors je citai ces belles paroles de Jérémie qui avaient tant de rapport à la circonstance : *Le Seigneur a dit : c'est en vain que vous placerez votre demeure, comme l'aigle, au sommet des montagnes, je saurai bien vous en arracher.* (1)

M. Frédéric parut ému de cette lettre et de mes réflexions ; il prononça même quelques mots, qui me surprirent agréablement dans sa bouche. Nous reprîmes le chemin de la ville, et il se plut à me redire les paroles du bon Évêque. Arrivés chez moi, lorsque nous eûmes pris quelques alimens, je lui demandai des détails sur la conversion de celle que j'appelais la Fée chrétienne. Il ne tarissait pas sur ses vertus, qui brillaient du plus vif éclat, depuis le moment où la religion avait pris sur elle son empire. Toujours affable et indulgente, elle montrait sur son visage l'indicible joie dont son ame était inondée. Ses Arabes, plus joyeux que jamais de la servir, redoublaient d'affection et de zèle. Plus de trouble, plus de mélancolie. En se délivrant du joug de l'incrédulité, elle avait vu luire l'aurore d'une nouvelle

---

(1) Cùm exaltaveris, sicut aquila, nidum tuum, indè detraham te, dicit Dominus.
JÉRÉMIE. C. 49 v. 16.

existence. Une partie de son temps était consacrée aux lectures pieuses, à la prière ; ses paroles exhalaient un parfum de douceur et de charité ; son cœur si bon, si compatissant trouvait encore plus de charmes à cette ancienne habitude de secourir l'indigence, de consoler les affligés. Elle se proposait d'élever une croix sur la cime d'un mont, en face de sa demeure, et de fonder, à l'ombre de ce signe auguste, dans la vallée, un hospice pour les pauvres Arabes du Liban, espérant obtenir, à cet effet, quelques-unes de ces admirables filles qui se dévouent au soin des malheureux.

Ce n'est pas tout : profondément affligée des habitudes farouches et rapaces de certaines peuplades de ces contrées, elle avait le projet de demander des missionnaires pour prêcher l'Évangile à celles qui ne le connaissaient pas encore. Elle en avait informé les Lazaristes de Damas, et bien qu'elle ne se dissimulât point la difficulté de l'entreprise, elle en espérait le succès, et se disposait à solliciter, dans ce but, la protection des Cheiks et des Emirs Arabes, ses amis.

Surpris que M. Frédéric ne me dît pas un mot de son grand projet de voyage, je le mis sur la voie en lui rappelant ses aigles. Ne me parlez plus de ma chimère, me répondit-il. Loin de regretter ces oiseaux, si chers à ma folle ambition, je regarde l'accident qui m'en a privé comme un autre bienfait de la providence.

Elle m'a envoyé un ange (1) pour me soutenir dans ma chute, et, dans ce moment, mes yeux se sont ouverts; les dangers que vous m'aviez prédits me sont apparus dans leur effrayante vérité. Une fausse honte en a retenu l'aveu. Non, l'homme n'est pas né pour monter dans les régions aériennes; l'élévation l'aveugle et lui est funeste; les routes vulgaires sont toujours les plus sûres. Je me rappelle une fable que j'avais apprise dans mon enfance. Un cerf-volant s'imagina pouvoir se soutenir sans guide, comme les oiseaux, dans les plaines de l'air. Il voulut briser ce joug et devenir libre. Il se dégagea de ses liens; devenu aussitôt le jouet des aquilons, il fut mis en lambeaux et fit une triste culbute. Vous le voyez, c'est mon histoire.

Dans l'apologue, amis, vous voyez la leçon :
Une main protectrice au bonheur vous entraîne.
Aimez ces doux liens : ce n'est pas une chaîne ;
Non, c'est le fil de la raison.

Telle est la moralité de cette fable. Elle prouve qu'à tout âge les fictions peuvent nous offrir d'utiles conseils. J'avais oublié ceux-là comme tant d'autres, avec lesquels je veux renouveler connaissance.

Pensez-vous, d'ailleurs, mon cher ami, que la cha-

(1) Angelis suis mandavit de te ut custodiant te in omnibus viis tuis; in manibus portabunt te ne fortè offendas ad lapidem pedem tuum. Ps. 90, v. 11.

leureuse expression de vos sentimens, et surtout que les discours du saint Pontife n'aient produit sur moi aucune impression ? A Dieu ne plaise ! Ils m'ont fait sentir le vide de ma vie entière. Par un retour sur moi-même, j'ai reconnu, comme la reine, que j'avais perdu mes plus belles années dans des pensées stériles et de futiles travaux, dans l'oubli de la religion et des devoirs qu'elle impose. Dieu a parlé à mon cœur par la bouche de son digne ministre ; ses paroles ne seront pas tombées sur une terre ingrate. Et moi aussi j'avais une mère tendre et pieuse ; dès mon enfance, elle me la fit connaître cette religion d'amour que j'ai trop longtemps oubliée et qui me tend les bras. J'aperçois dans tous les événemens de ma vie, et surtout dans la révolution qui vient de s'opérer en moi l'effet de ses prières. Du haut des cieux, elle a toujours veillé sur un fils qui oubliait les leçons de sa tendresse et dont les égaremens l'affligeaient. Je suivrai désormais ses salutaires inspirations. Le reste de mon existence sera consacré à tout ce qui pourra me rendre digne de rejoindre un jour cette mère chérie. Je veux aller prier sur sa tombe, auprès de laquelle sera la mienne. Que je serai heureux de rentrer dans ma patrie avec le jeune pélerin qui a attiré sur moi tant de grâces, avec le fils de mon ami !

Je partageais l'émotion de M. Frédéric, mais j'étais au comble de la joie. C'était vraiment pour moi un

jour de fête. Peut-on goûter une plus douce jouissance que celle de voir des personnes qui nous sont chères abandonner enfin un sentier bordé de précipices, et rentrer dans la voie de la félicité? J'en rendis grâces au ciel, qui avait daigné me choisir pour être l'instrument de ses vues de miséricorde; et dès lors je m'attachai de plus en plus à cet aimable vieillard. Malgré la différence d'âge, il s'établit entre nous une heureuse sympathie, une amitié sincère qui faisait le charme de nos entretiens. Une pensée donnait encore plus d'énergie à cette affection réciproque : il avait été l'ami de mon père.

Nous n'avions plus qu'un desir, celui de revoir notre patrie, et nous nous occupâmes avec activité des préparatifs du départ. Ils ne furent pas longs : M. Frédéric avait sur lui toute sa fortune, en or et en diamans. Mais il nous restait un devoir à remplir envers notre illustre hôtesse du Liban. Mon ami s'empressa de lui annoncer le changement qui venait aussi de s'opérer dans son ame, et sa détermination à me suivre. Quant à moi, l'on se figure les sentimens que je lui exprimai, aprés sa gracieuse lettre. J'accompagnai la mienne d'un petit tableau où elle était représentée recevant l'Évangile des mains de l'évêque de Babylone. Ainsi, pendant que je retraçais, dans un but que l'on a compris, la scène mémorable de Balbeck, il s'en passait une autre, plus importante encore, qui en était comme

le dénouement. J'écrivis aussi au vénérable pontife, alors à Jérusalem, et j'envoyai aux religieux du Mont-Carmel un *ex-voto* où figuraient le brick des pélerins au milieu des vagues courroucées, et la Vierge qui nous avait sauvés du naufrage.

Le navire marchand sur lequel nous devions nous embarquer, ne se trouva prêt que dans les premiers jours d'octobre, et nous partîmes enfin. Je ne m'arrêterai pas aux circonstances de notre navigation, sans cesse contrariée par une foule d'obstacles. Tantôt un calme désolant nous retenait immobiles sur les flots, tantôt repoussés par des vents furieux nous retournions sur nos pas ou nous courions, à travers les écueils, nous réfugier dans les ports du Levant : tout semblait s'opposer à notre retour, et ces lenteurs nous livraient à la mélancolie. Enfin la vue de la Sicile nous ranima ; bientôt nous jetâmes l'ancre devant l'île de Corse. Nous descendîmes avec le capitaine dans le port d'Ajaccio. On se figure les sensations diverses que nous éprouvâmes en visitant le berceau du grand homme, l'émotion de M. Frédéric, à l'aspect des lieux où se passa l'enfance de l'illustre général, dont il avait suivi les drapeaux, dont il avait entendu la voix éloquente au pied des Pyramides. Le lendemain on remit à la voile, et dans peu de jours un mot joyeux, un mot électrique, vint délicieusement retentir à nos oreilles. FRANCE ! s'écria

du haut de la hune un jeune matelot, et nous cherchions des yeux cette terre chérie, et nos cœurs la saluèrent avec ivresse. Bientôt nous foulâmes le sol natal et je remerciai Dieu de mon heureux retour. L'alégresse de mon ami ne peut se dépeindre; la mienne était mêlée de tristesse. O ma mère, tu n'étais pas là pour recevoir mes tendres embrassemens !... Mais j'avais appris au Calvaire le sacrifice et la résignation; la tombe sacrée m'avait dit ses consolations ineffables..

Gloire aux célèbres voyageurs qui, en éclairant les contrées lointaines des rayons de leur génie, dotent la France de leurs immortels ouvrages! Honneur aux savans qui l'enrichissent de leurs observations et de leurs découvertes! Pour moi, obscur pélerin, je n'aï qu'une palme à déposer sur l'autel de l'église où je reçus le baptême. (1)

Les fruits que j'ai recueillis de mon voyage sont, il est vrai, d'une haute importance, mais il n'en résultera aucun avantage pour ma patrie : ce sont d'agréables et précieux souvenirs, quelque connaissance du cœur humain, de grands enseignemens, des pensées graves et profondes. Les principes dont mon enfance

(1) C'était l'usage des Pélerins, à leur retour de la Palestine. On trouve dans le premier volume de l'Histoire des Croïsades, par M. MICHAUD, des détails intéressans sur ces pieux voyages.

fut nourrie, loin de s'affaiblir dans l'air contagieux du monde, se sont, grâce à Dieu, plus intimement gravés dans mon ame. Par une protection toute spéciale, les circonstances les plus périlleuses m'ont procuré les plus grands avantages. Mon cœur avait besoin d'exhaler sa reconnaissance, de s'épancher avec mes amis; et je me suis persuadé que le récit de ces aventures et de leurs précieux résultats pourrait leur être agréable. Heureux si je ne me suis pas fait illusion! Plus heureux encore, si je réussis à les convaincre tous, comme je le suis moi-même, que l'homme qui s'éloigne de la religion, court à sa perte, pareil à un vaisseau sans gouvernail sur une mer orageuse; qu'il s'égare dans de faux systèmes ou dans de chimériques rêveries, s'efforçant en vain de remplir le vide de son ame par des travaux frivoles ou par des joies pleines de trouble et d'amertume.

O mes amis, leur dirai-je en finissant, n'oublions point la céleste Jérusalem, notre véritable patrie! prenons la ferme résolution de fuir ces lueurs trompeuses dont le siècle s'enorgueillit et qui conduisent trop souvent à des abîmes; ne perdons jamais de vue le divin flambeau de la foi, au milieu des écueils de la vie, et travaillons avec courage à mettre en pratique la loi sainte de l'Évangile qui peut seule nous donner le bonheur.

Conclusion.

Ne seriez-vous pas bien aises, chers lecteurs, après les réflexions un peu sérieuses qui terminent la relation du jeune pélerin, de jeter un coup d'œil rapide sur cette famille intéressante que nous avons laissée auprès d'un bon père, sous un berceau de verdure? Je ne vous dirai pas l'impression que fit cette lecture sur nos jeunes étudians. Vous en jugerez vous-mêmes, et si vous avez lu avec intérêt ces aventures, vous comprendrez sans peine à quel point elles durent captiver leur attention. Cependant, je dois en convenir, quelques citations, certains passages ne leur parurent pas très-amusans. Ils n'étaient pas fort avides, en ce moment, de dissertations morales : c'étaient autant de haltes sur le chemin de la curiosité, et nos jeunes étudians étaient impatiens d'arriver au but. Le digne vieillard, qui s'en aperçut, sans en être surpris, voulut bien

sauter quelques pages : Ceci nous regarde, dit-il à leur mère. N'auriez-vous pas traité de même quelques petits sermons du jeune pélerin ou ceux qui lui sont adressés, en vous réservant peut-être d'y revenir plus tard? Oui, je le crois, vous avez dit parfois en tournant la feuille : A demain, les affaires sérieuses. Je n'ai pas le courage de vous le reprocher. Eh bien ! soit! A demain, la morale et les réflexions graves. Aujourd'hui, le plaisir : car nous sommes en vacances. Aujourd'hui les coursiers ailés, les voyages, les brigands, les combats aériens, les joûtes, les ballons et les culbutes; mais aujourd'hui encore, et toujours, la piété, l'amour filial, l'amitié fraternelle et la bienfaisance !

M. de Frimont, charmé de l'attention que sa fille et ses petits-enfans avaient prêtée à sa lecture, les entendit avec plaisir exprimer leur reconnaissance. Théodore et Ferdinand manifestèrent le plus vif desir de connaître son jeune ami, dont ils appréciaient les rares qualités, qu'ils disaient heureux d'avoir fait un si beau voyage. Ils apprirent avec joie que M. Théophile ne tarderait pas, suivant sa promesse, à venir passer quelques semaines au château. Ils se promettaient de lui exprimer, en vers latins, leur admiration pour son courage héroïque, lors de la délivrance de l'enfant, de lui adresser mille questions sur les lieux et les peuples

qu'il avait visités, d'obtenir enfin de nouveaux détails sur ses aventures. Elles furent, en attendant, le sujet de leurs méditations et de leurs entretiens; à table, aux promenades, aux jeux, à la veillée, on ne parlait plus que du Liban, des Arabes et des courses aériennes. Les jeunes demoiselles s'occupèrent beaucoup de la reine, du petit Antonino et de sa pieuse mère. Pour se dédommager de ne pouvoir, comme les époux Italiens, visiter l'église du Mont-Carmel, elles prirent la résolution, d'après le conseil de Madame de Nelsan, de lire les descriptions que les missionnaires et les voyageurs célèbres ont faites de la sainte montagne et des livres qui parlent de l'institution du Scapulaire.

Mais le joli courrier de l'Emir avait surtout charmé les deux sœurs, et elles prirent la résolution d'en avoir de pareils. Parmi les habitans du colombier, dont elles se plaisaient à prendre soin, elles désignèrent ceux qui paraissaient les plus propres au service d'une poste aérienne. Elles pensaient que leur correspondance deviendrait ainsi d'autant plus facile et plus prompte que chacune de leurs amies du voisinage s'empresserait d'avoir de semblables courriers. Ce service devait être réglé de manière que, chaque jour de la semaine, on pourrait recevoir et expédier des dépêches. — En ce cas, dit Madame de Nelsan, il faudra établir un bureau

de poste auprès du colombier. La tâche de la Directrice sera facile : elle n'aura ni timbre ni affranchissemens. Prenez garde, toutefois : les postes aériennes ne sont pas encore autorisées, et vos courriers fraudeurs pourraient être pris en flagrant délit. Soyez donc aussi discrètes qu'eux, dans cette entreprise. Je dois vous avertir d'un autre danger. Vous savez à quelle époque de l'année une certaine troupe joyeuse s'élance du collége, et se répand dans nos campagnes, pour faire la guerre aux malheureux hôtes de nos bois. *Cet âge est sans pitié*, dit le bon Lafontaine ; il n'épargne pas même les colombes. Si, par malheur, quelqu'un de vos émissaires allait être atteint de leur plomb meurtrier, que deviendraient vos dépêches ainsi interceptées ? Vous aurez donc soin de les écrire en chiffres, afin qu'en tombant de ces hautes régions entre des mains infidèles vos pauvres lettres ne deviennent point le jouet de leur railleuse malice. Ce serait bien alors le cas de dire : *du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas.*

Ce badinage divertit la famille. Les jeunes frères trouvaient cependant l'idée fort ingénieuse et d'une agréable exécution. Mais d'autres pensées les occupaient ; ils regrettaient que M. Frédéric n'eût pas réalisé son grandiose et admirable projet ; ils ne doutaient point que cette manière de voyager prompte, commode, économique et bien moins dangereuse, à leur avis,

que les voitures, les bateaux à vapeur et les chemins de fer, ne fût un jour d'un usage habituel dans la classe élevée ; enfin, comme le mécanicien de Rasselas, ils prédisaient que le moment n'était pas éloigné où *l'ignorance et la paresse seraient seules condamnées à ramper sur la terre.* Ils aspiraient à l'honneur de faire les premiers, en Europe, des voyages avec l'oiseau de Jupiter, et persuadés que dresser des aigles était une chose très-facile, ils songeaient sérieusement à en faire venir des Alpes. Déjà nos aimables étourdis dessinaient le plan de leur nacelle ; déjà ils parlaient de visiter avec cet attelage une partie du royaume, aux vacances prochaines, d'aller surprendre MM. Frédéric et Théophile ; et de descendre ensuite dans la cour du collége, au milieu de leurs camarades émerveillés. Cet enthousiasme, ces projets amusèrent beaucoup leurs parens. Le grand papa leur fit maintes objections ; leur raconta l'invention et les perfectionnemens des aérostats, les accidens nombreux et funestes qu'ils avaient occasionnés, et termina par les détails d'une ascension qui, tout récemment, en Angleterre, avait exposé la vie d'une aéronaute et d'un prince de la famille royale. (1) Le ballon-monstre fut aussi mis sur

---

(1) Madame GRAHAM et le duc de BRUNSWICK. — Tous les journaux ont parlé de ce terrible accident. Chez nos voisins, les Anglais, la vogue des aérostats est devenue extraordinaire : on ne rêve que voyages

le tapis avec ses gigantesques dimensions. On l'appelait une maison aérienne dont les habitans nomades et cosmopolites pourraient, à leur gré, sans déserter leurs pénates, fuir les influences de la terre, respirer un air pur et salubre, et changer de climat à chaque saison; mais nos jeunes gens revenaient toujours aux aigles, ils leur donnaient la préférence, quoi qu'en pût dire M. de Frimont, qui ne partageait pas leur engouement. Il prétendait que si le nouveau système offrait peut-être plus d'avantages, il présentait aussi de plus grands périls. D'ailleurs, ajouta-t-il en riant, je ne crois pas que les aigles des Alpes soient aussi robustes ni aussi dociles que ceux de la Syrie. — Eh bien! grand papa, nous en ferons venir de la Syrie! Et il y eut, à ces paroles, un tel mouvement d'hilarité, dans la famille, que les pauvres enfans, confus et déconcertés, n'osèrent plus ajouter un seul mot.

Mes enfans, dit la bonne mère, il paraît que, dans cette histoire, les courses dans les airs ont plus que tout le reste fixé votre attention. Vous êtes tellement passionnés pour ces voyages que l'on vous prendrait pour de nouveaux *Colomb* qui veulent aller, dans ces espaces, à la découverte d'un nouveau monde, ou

---

aériens; c'est à qui aura le bonheur de monter dans la nacelle de l'énorme ballon, appelé Monstre. Voilà encore un progrès.

voir par eux-mêmes si les habitans de la lune ont réellement des ailes. (1) Vous avez ri de la monomanie de M. Frédéric, et vous vous l'êtes appropriée. Si vous ne retiriez d'autre fruit de cette lecture, vous répondriez mal à l'intention de notre ami et de votre grand-père. En effet, des choses plus importantes réclament, à juste titre, vos plus sérieuses réflexions. Parlez de Jérusalem, du bon évêque, des respectables disciples de Vincent de Paul; remarquez les conséquences assez communes de ce fol orgueil qui porte trop souvent les hommes à rechercher une supériorité chimérique sur leurs semblables; comparez les leçons du monde avec celles de l'Évangile. Auriez-vous déjà oublié la conversion de la reine et de l'aéronaute? Ces admirables effets de la grâce n'auraient-ils laissé aucune trace dans vos pensées? A votre âge, les lectures doivent produire de meilleurs résultats. Dans celles qui vous amusent, il faut vous habituer à réfléchir, à faire votre profit des enseignemens qu'elles vous présentent. L'abeille ne s'arrête pas à la structure, à la forme, au coloris de la fleur où elle se pose. Elle s'en approprie la plus exquise substance. L'enfant malade recouvrerait-il la santé, s'il se bornait à sucer le miel qui couvre les bords du vase où se trouve le remède?

(1) On connaît le rapport d'un astronome qui prétend avoir fait de si étranges découvertes dans la lune.

Table des Chapitres.

TABLE DES CHAPITRES.

TABLE DES CHAPITRES.





